ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

PER-DOD.
DC
611
L82
A41
Ser. 7
v. 6
no. 2

DÉCLARÉE

ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

Par Décret du 27 décembre 1877

Volume 6e de la 7e Série.

1895

DEUXIÈME SEMESTRE.

NANTES,

L. Mellinet et Cie, imprimeur de la Société Académique,

Place du Pilori, 5.

ESSAI

SUR

LE CARACTÈRE DE LOUIS XIV

PAR M. BROUTELLE

Il n'est gendelettre, aujourd'hui, qui n'écrive ses souvenirs, avec l'inquiet souci d'analyser son « moi », de mettre en scène son intéressante personne. Mais au XVIIe siècle, il semble que la préoccupation des faiseurs de mémoires ait été de nature moins subjective ; le γνῶθι σεαυτόν leur importait peu ; étudier leur vie au microscope psychologique leur paraissait un passe-temps moins agréable que de jeter d'indiscrets regards chez le voisin, d'écouter aux portes, de gloser sur les potins du jour ; et ce leur était une joie de haut goût que de noter dans leurs mémoires ce qu'ils avaient vu et entendu, trouvant plus de plaisir à étaler en un style alerte les faits et gestes des autres qu'à ratiociner pour la galerie sur leur propre état d'âme. Bénévoles historiographes de la Cour et de la Ville, ils sont mieux renseignés que la gazette ; et vivant à Versailles, ils n'ont garde de passer sous silence le maître de céans ; leur pensée revient toujours à Louis XIV : ils se complaisent à consigner tout ce qu'ils savent sur lui : éloges sans réserves chez les uns, à qui le monarque dispensa ses faveurs et qui, dans l'élan

de leur reconnaissance, vantent sa bonté, sa majesté, sa grandeur d'âme, son désir du bien ; louanges tempérées par le récit d'anecdotes peu flatteuses chez les autres, que la disgrâce du roi contrista ou aigrit et qui ne peuvent s'illusionner sur son orgueil, son égoïsme, ses roueries de politique avisé, son violent amour des plaisirs.

A ces mémoires j'ai comparé les propres mémoires de Louis XIV qui, différant en cela de ses courtisans, n'y parle que de lui-même ; de l'ensemble de ces documents ainsi confrontés j'ai cru voir surgir la grande figure du Roi-Soleil. Mais je crains d'avoir agi comme un rustre qui, en fouillant le sol sur les ruines de Mycènes, mettrait à découvert les fragments épars d'une statue de demi-dieu ; pris d'une curiosité obscure, il veut reconstituer dans son intégrité première l'être de marbre qui git à ses pieds ; il en groupe les morceaux disséminés, accole les membres au tronc, la tête au buste, unit avec de la glaise les lèvres des brisures, et s'évertue à aplanir, à polir les joints qu'il a grossièrement accordés ; cela terminé tant bien que mal, il croit avoir restauré la statue telle que l'avait créée le sculpteur antique ; mais il n'a fait que mutiler une œuvre pour laquelle il eût fallu la main pieuse d'un archéologue et l'habileté d'un artiste.

I.

A cinq ans, Louis XIV est roi. — Ame très simple que celle de l'enfant ; il se croit l'unique raison des êtres et des choses qu'il voit ; c'est un orgueil inconscient, peu complexe, très vivace, que l'expérience de la vie émondera plus tard, coupera peut-être jusqu'à la racine sans l'arracher jamais. L'enfant, devenu homme, ne se croira plus le maître du monde, mais s'il est fils de roi, d'un de ces privilégiés qui

n'ont connu aucune volonté au-dessus de la leur, l'arbre d'orgueil croîtra, sans subir d'amoindrissement.

Ce bambin, qui descend d'ancêtres dominateurs, porte en lui l'héréditaire instinct de sa supériorité, et comme si en naissant il ne l'avait pas reçu avec le sang, les gens qui l'entourent semblent s'évertuer à lui prouver qu'il est tout-puissant. On lui parle avec des formules de respect inouï ; devant ce nouveau venu de la vie, s'inclinent des hommes cassés par l'âge, illustres par leurs mérites, renommés pour leurs vertus. Autour de Louis XIV enfant, c'est une petite Cour d'adulations et de flatteries ; ses caprices sont des ordres ; aussi écrit-il sur ses cahiers d'écolier, la main inexperte, mais la pensée sûre : « Les rois font ce qu'ils veulent ; » les rois font tout ce qu'ils veulent. » — Qui donc eût été assez audacieux pour risquer une remontrance, lorsqu'il agissait mal ! « Nul, de l'aveu de Laporte, son valet de chambre, » n'osait lui faire la guerre sur ses défauts. » Sa vanité avait-elle à redouter quelque muet reproche, il se réfugiait chez la reine-mère où l'accueillait un concert de louanges. Son gouverneur, le vieux maréchal de Villeroy, est un pantin d'opérette qui, à toute demande du jeune roi, répond invariablement : « Oui, Sire ! » — « On eût été fort mal vu, » écrit Laporte, de faire entendre au roi qu'il ne serait jus- » tement le maître qu'autant qu'il s'en rendrait digne. »

Les évènements de la Fronde contribuèrent, du reste, à lui faire croire qu'il était d'une essence supérieure au *servum pecus*. Dans les jours où l'émeute grondait, où la populace commençait à voir rouge, où des bourgeois tiraient des coups de mousquet tout proche la maison du roi, Mazarin, pour sauver la situation, avait recours au jeune Louis XIV. Précipitamment, il le faisait monter en selle ; et l'enfant royal, accompagné de quelques gardes, s'en allait à cheval à travers la ville en rumeur. Un peu ému, mais grave, d'une

gravité au-dessus de son âge, il s'avançait lentement au milieu de la foule ; et, sans qu'il eût prononcé un seul mot, la populace s'apaisait, soudainement conquise par le prestige de cet être frêle qui venait à elle avec le charme de la jeunesse et comme le vivant symbole de la patrie. Autour de lui, on se mettait à crier avec enthousiasme : « Vive le roi » tout seul ! » comme s'il eût été trop haut placé pour être rendu responsable des actes qu'accomplissaient en son nom Mazarin et la reine-mère. — Il se voyait le sauveur de la monarchie, sauveur presque surhumain, qui calmait la colère du peuple par sa seule présence, sans avoir besoin de sévir.

Mais ces sortes de triomphes avaient leur revers d'amère ironie : il n'a pas d'argent pour donner aux pauvres, ses carrosses sont usés, dédorés, menacent de le laisser en détresse au milieu de la rue ; il sent qu'il n'est roi que de nom et que l'auréole du pouvoir est à un autre, — et à qui donc ? A son premier ministre ! Il voit Mazarin former le centre de la Cour de France, tandis que lui, le roi, n'a qu'une petite Cour pour rire, composée d'adolescents et de gens prévoyants. — Son orgueil en est aiguillonné ; aussi, de toutes les forces de son âme, aspire-t-il à ce but : être le maître, un maître incontesté, et non un mannequin de parade. « Dès l'enfance, écrit-il dans ses mémoires, le seul » nom de rois fainéants et de maires du palais me faisait » peine quand on le prononçait devant moi. » A dix ans, il envie le sort du landgrave de Hesse : « parce que, s'excla- » me-t-il, celui-là gouverne ! » Il dit à sa mère « qu'il désire » être grand » et comme on lui en demande la raison, il répond que « c'est pour gouverner par lui-même. »

Ce jour vint enfin, et c'est alors qu'il se montra jaloux de son autorité. Il tance vertement Torcy qui cherche à lui éviter la fatigue des séances du Conseil : il s'imagine qu'on veut l'en éloigner. Son orgueilleuse susceptibilité est toujours

aux aguets ; Anne d'Autriche s'étant occupée d'une affaire de peu d'importance, il entre brusquement dans la chambre de sa mère, éclate en violents reproches et lui dit, fort en colère : « Madame, ne faites plus de pareilles choses sans » m'en parler. » Les grands dignitaires de la couronne ne sont pas seuls à lui porter ombrage : du haut en bas de l'échelle administrative, les fonctionnaires apprennent à leurs dépens qu'outrepasser les pouvoirs que le roi leur confie est un défaut « et qu'il n'y a pas de plus grand défaut que » celui-là. » Il ne craint pas d'entrer en lutte avec la papauté et il ne cède à l'autorité de Rome que lorsqu'il se voit menacé des foudres de l'Eglise.

Il domine les autres rois de toute la hauteur de son arrogance et se vante que sa gloire « ait fait naître l'occasion » de montrer à la terre qu'il y a encore un roi au monde. » Il croit que les honneurs ne sont dus qu'à lui : « Il me » semble qu'on m'ôte ma gloire quand, sans moi, on en » peut avoir. »

« A l'église, chacun paraît adorer le prince » (La Bruyère) et, suivant l'énergique expression de Massillon, « on lui » dresse presque des autels. »

II.

La conséquence de cet orgueil démesuré fut que Louis XIV se crut l'être choisi pour lequel des milliers et des milliers d'hommes devaient vivre, souffrir, mourir ; la dose d'égoïsme que nous portons tous en nous s'hypertrophia chez lui au point de devenir presque une monstruosité morale.

Il considère comme sa chose la France entière, territoire et habitants ; s'il estime que la vie de ses sujets doit être ménagée, c'est moins par humanité que parce que, dit-il, « c'est son propre bien », et que, par conséquent, « il doit

» avoir bien plus de soin de la conserver. » Qu'il y a loin de ces paroles utilitaires aux enseignements que nous trouvons dans les livres chinois : « Le souverain, y est-il dit, » doit être le père et la mère du peuple. » Louis XIV ne soupçonna jamais qu'il lui eût fallu avoir gravée dans le cœur cette théorie familiale. Le véritable critérium de l'affection, tel qu'il est écrit dans l'Evangile, tel qu'aucun philosophe n'en pourra jamais trouver d'autre, c'est la compassion aux souffrances d'autrui ; si les souffrances de votre prochain vous émeuvent et vous rendent pitoyables pour lui, c'est que vous l'aimez ; mais Louis XIV ne s'inclina jamais vers les pauvres et les déshérités avec la dévote tendresse du fils de Blanche de Castille. La fameuse lettre sur les misères de la France l'irrite comme un injuste pamphlet. Il ne croit pas ce que lui écrivent les gouverneurs, à savoir : « Que la plus grande partie des habitants de la » province n'ont vécu pendant l'hiver que de pain de glands » et de racines, et que présentement on les voit manger » l'herbe des prés et l'écorce des arbres. » Cette détresse le remplit d'étonnement et, avec la désinvolture des satisfaits qui ne se figurent pas qu'on puisse mourir de faim lorsqu'ils digèrent, il fait répondre par Colbert : « Que Sa Majesté n'a » pas été persuadée de la grande misère de cette province, » et que tous les grands termes d'exagération que renfer- » maient les lettres qui sont venues n'ont pas trouvé beau- » coup de créance. » Mais, en bonne justice, est-il responsable de cette sécheresse de cœur ? Comme tous les heureux, il lui aurait fallu une imagination débordante pour se représenter, dans leur horreur, les maux dont il n'avait point souffert et qui se passaient au-dessous de lui, dans les bas-fonds sociaux, au milieu de cette populace grouillante jusqu'à laquelle n'allait pas son regard.

Il est vrai de dire, en outre, à la décharge de Louis XIV,

que la plèbe insolente qu'il avait entrevue à Paris, pendant la Fronde, lui avait à tout jamais caché le peuple laborieux et patient qui subit sans révolte son inégalité sociale ; — mais si le voile de ses impressions d'enfance avait pu être déchiré, s'il lui avait été donné de descendre les innombrables échelons qui allaient de lui aux classes pauvres, « à ces animaux farouches qui épargnent aux autres » hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir » pour vivre » et qui, trop souvent, pendant son long règne, manquèrent de pain, il eût peut-être éprouvé un grand sentiment de justice, mais il semble qu'il eût ressenti peu d'émotion.

En effet, il était loin de se laisser diriger par la sensibilité. Voyez-le dans sa vie intime, incapable d'un attachement durable et fort ; il n'a qu'un épiderme d'affection pour ceux qui lui sont unis par les liens du sang ; il n'a pas cet aveugle amour filial qui ignore les imperfections maternelles ; il se défie de la reine-mère, ne craint pas de la blesser au vif en l'écartant du Conseil, lui dit à l'occasion des choses fort dures et, en petit comité, la qualifie de « malsaine. » — Quelques jours à peine après la mort de Monsieur, son frère, il fait comprendre que le deuil officiel l'obsède et qu'il désire voir recommencer les plaisirs un instant interrompus. Il se met dans une colère effrayante contre sa petite-fille la duchesse de Bourgogne parce que, sur le point d'être mère, elle ne peut l'accompagner dans ses parties de fêtes ; il s'écrie qu'il lui importe peu qu'elle soit blessée et que, quoi qu'il arrive, il aura toujours un héritier. — En amour, il ne fut susceptible que de sentimentalité romanesque ; on n'en peut douter en songeant au nombre de ses intrigues et à la dureté avec laquelle il traita certaines des femmes qu'il avait courtisées : jusqu'à passer plein d'insouciance, avec Mme de Montespan au bras, à travers les

appartements de Mme de la Vallière, qui pleurait toutes ses larmes devant un tel spectacle. — Il n'a pas un mot de regret pour les fidèles serviteurs qui lui ont consacré leurs veilles, leur talent ou leur vie ; toute la Cour s'étonne de le voir recevoir, d'un air et d'un ton plus que dégagés, les condoléances que lui adresse l'ambassadeur d'Angleterre sur la mort de Louvois. — Molière, son amuseur en titre, fut aussi vite oublié que disparu, — et certains prétendent que le doux Racine mourut d'une disgrâce imméritée. — Du reste, il travaillait à atrophier en lui toute sensibilité ; à son petit-fils qui allait régner en Espagne, il fait cette recommandation qui, vraisemblablement, était le résultat de son expérience personnelle : « N'ayez jamais d'attachement pour » personne. »

Il semble, en définitive, n'avoir aimé vraiment que lui-même ; mais les plus clairvoyants s'y trompèrent, car il avait les dehors de la bonté : une politesse exquise et un air de bienveillance qui charmaient ceux qui l'approchaient. « Le roi m'a reçu, écrit un prélat de passage à Versailles, » avec une gayeté, une douceur et une affabilité qui tempé- » raient sa majesté naturelle avec tant d'agrément que mon » âme en a été ravie. » Il avait le souci de plaire à son entourage ; malheureusement, au lieu d'être spontanée, sa bienveillance était préméditée et artificielle. Il en faisait le masque souriant et trompeur qui cachait la grimace de son égoïsme. Les naïfs s'y laissaient prendre car il n'était point avare de cette amabilité qui, lorsqu'elle est affectée, est comme la fausse monnaie du cœur ; cette fausse monnaie, Louis XIV eut l'art de la distribuer à propos autour de lui, sans toutefois en être prodigue, afin de lui donner plus de prix et de mieux faire croire à ceux qui la ramassaient que c'était là de l'or, du bon or sonnant.

III.

Nature profondément réfléchie, il observe les autres et s'observe lui-même. Dans cette tragi-comédie qui marqua les années de sa minorité, et ne prit fin qu'à la mort de Mazarin, il a un rôle effacé ; à peine l'aperçoit-on au fond de la scène, derrière les autres personnages ; il est plutôt un simple figurant qu'un véritable acteur ; de loin en loin, il débite quelques mots appris par cœur, et que la reine-mère semble lui souffler. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il est plus mêlé à l'intrigue qu'il ne le paraît. « Je ne laissais cependant » pas, dit-il dans ses mémoires, de m'exercer et de m'éprou- » ver en secret et sans confident, raisonnant seul et en moi- » même sur tous les événements qui se présentaient. » Sans se décourager, il répète à l'avance, dans la coulisse, le rôle important qui sera le sien. « Plein d'espérance et de joie, » écrit-il, quand je découvrais quelquefois que mes » premiers pensers étaient les mêmes où s'arrêtaient à la » fin des gens habiles et consommés. » Aussi, quand vient à disparaître l'étoile de la troupe ; quand meurt le « comediante » qu'était Mazarin, c'est un coup de théâtre : Louis XIV s'avance sur le devant de la scène ; le public est haletant et se demande avec anxiété si ce jeune homme sur lequel désormais repose le succès de la pièce, saura faire oublier l'artiste éminent qu'il remplace ; mais le nouveau protagoniste sait son rôle à miracle ; il se sent à la hauteur du sujet, et comme le dialogue, un instant interrompu, reprend sur cette demande : « A qui faut-il nous adresser ? » il n'a pas une hésitation ; en acteur sûr de lui, fort de l'expérience d'un long apprentissage, il donne immédiatement la réplique avec le ton qu'il fallait : « Adressez-vous à moi ! » C'était inattendu. On crut qu'il improvisait. Il ne faisait que

redire une phrase préparée d'avance en de longues réflexions.

Avec l'âge, ses facultés d'observateur s'affinèrent, et il ne tarda pas à acquérir par le qui-vive continuel de son attention une grande perspicacité. « Vous pouvez être » assuré, écrivait Colbert au lieutenant général des armées » navales, que nous avons affaire à un maître trop clair- » voyant pour ne pas connaître la vérité et démêler le vrai » d'avec le faux. » Il se tient toujours sur la défensive, vis-à-vis de ses subordonnés, et même prend parfois l'offensive à leur égard ; il n'est aucun de ses collaborateurs qu'il ne soumette à de perpétuelles et soudaines épreuves. « Je me » résolus, quand j'aurais fait le choix de mes Ministres, » d'entrer quelquefois avec chacun d'eux, et quand il s'y » attendrait le moins, afin qu'il comprît que j'en pourrais » faire autant sur d'autres sujets et à toutes les heures. » S'il ne pénétra pas aussi bien que Molière ou Racine dans tous les recoins du cœur humain, ce ne sont pas les dispositions qui lui manquèrent, mais un champ d'expériences; il ne coudoya pas les hommes dans la mêlée commune, et il ne lui fut donné d'étudier que ceux qui venaient à la Cour ; mais du moins ceux-ci il les connut à fond ; de là, cette sûreté dans le choix des hommes qu'il mit aux affaires et qui donnèrent tant d'éclat à son règne.

IV.

Ce don d'observation et cette clairvoyance l'amenèrent à diriger sa conduite avec une rare habileté sous laquelle il y avait de la circonspection, beaucoup d'empire sur lui-même et la souplesse d'un esprit qui savait ruser quand il le fallait.

Habile, il l'était en véritable élève de Mazarin. « L'éduca-

tion de Louis XIV, dit quelque part lord Bolingbroke, avait été mauvaise en tous les points, sauf en un seul ; il avait été initié par Mazarin à tous les secrets de la politique. » Il avait vu à l'œuvre l'adroit Italien préférant la ruse intelligente à la force brutale, traitant de « rebelles » lesmembres du Parlement, et comme cette épithète les mettait en fureur, les appelant immédiatement pour les calmer « les Restaurateurs de la France et les Pères de la Patrie ; » — enfin, tenant moins à sa parole qu'à l'exécution de ses plans. Pendant la maladie qui devait emporter le premier Ministre, celui-ci eut avec le roi de longs entretiens au cours desquels il dut lui donner les suprêmes conseils de son esprit avisé et cauteleux. De trop haute race pour descendre jamais jusqu'à la fourberie de Mazarin qui, pour parvenir aux honneurs, avait eu besoin de s'assouplir l'échine, Louis XIV était cependant trop perspicace pour ne pas voir que celui-là seul est fort qui est habile, et autant que le lui permit son altière nature, il s'appliqua à mettre en pratique les enseignements du maître qui l'avait formé.

Il avait d'ailleurs, à un haut degré, la première qualité des habiles : une grande circonspection dans ses paroles et dans ses actes. Parfait causeur lorsqu'il se trouvait avec « des personnes familières, » il s'imposait en public la contrainte d'une excessive réserve et pratiquait l'art, si difficile en France, « de se taire profondément. » Il ne ressemblait pas à ces beaux parleurs qui se laissent emporter par leur élocution facile et leur désir d'être applaudis, sans se douter que, dans l'inconscient abandon de leur improvisation, ils se livrent au premier venu, sans voir qu'ils mettent à découvert le défaut de leur cuirasse ; on les y frappera à coup sûr ; ils sont à la merci du silencieux qui semble être leur dupe parce qu'il se tait, mais qui les juge au poids léger de leurs vaines paroles. Louis XIV fut ce silencieux. « Ce serait le

» plus parfait homme de son royaume, écrit Mme de la » Fayette, s'il n'était point si avare de l'esprit que le ciel » lui a donné, et qu'il voulût le laisser paraître tout entier » sans le renfermer si fort. » Tout jeune, il savait surmonter la tendance presque irrésistible qu'ont les enfants à raconter à tort et à travers ce qu'on leur confie ou ce qu'ils surprennent ; il y avait été formé de bonne heure par son valet de chambre. « Je lui ai dit plusieurs fois, lit-on dans les » mémoires de Laporte, qu'il fallait qu'il fût secret, et que, » si jamais il venait à dire ce qu'on lui aurait dit, il pouvait » s'assurer qu'il ne saurait jamais rien, que les nouvelles » de la gazette. »

Il avait non seulement la muette énergie du silence, mais la force de dompter à l'occasion la violence de ses sentiments ; il n'était pas exempt de colère, car il lui en échappa plusieurs accès terribles ; mais pour ne pas perdre la sympathie de son entourage, il était tellement maître de lui, à l'habitude, que malgré qu'il fût mécontent, « jamais il ne lui échappa » de dire rien de désobligeant à personne, ne réprimandant » ou ne corrigeant presque jamais avec sécheresse. » Cette aisance à se maîtriser ne laissait pas que de confiner, par moments, à une certaine fausseté. « Le roi, écrivait le père » Paulin, son confesseur, croît en sagesse et en dissimu- » lation. » Sa conduite avec Mazarin semble confirmer la justesse de cette réflexion. Lorsqu'il commença à vouloir régner par lui-même, il fut outré de se voir supplanté par le favori d'Anne d'Autriche, et s'en plaignit à ses intimes. « Il fait grand bruit par où il passe, disait-il avec amertume, » je crois qu'il a plus de 500 personnes à sa suite, » et comme, sur le passage du Ministre dispensateur des places, s'échelonnaient, dans l'escalier d'honneur, les rangs serrés des courtisans, le jeune roi s'écriait avec dépit : « Il y en a donc d'enjambée en enjambée ! » Mais en présence de

Mazarin, les rancunes de sa jalousie semblaient s'évanouir et il se composait un visage noblement déférent. — Plus tard, lorsqu'il fut au courant de ce qu'il appelait « les voleries » de Fouquet, il se garda bien de le jeter immédiatement dans les fers ; il sembla lui continuer sa confiance, installa près de lui Colbert avec le titre d'intendant, et ce ne fut que lorsque ce dernier fut au courant de tous les rouages de la surintendance que la disgrâce royale atteignit le fameux protecteur de La Fontaine.

Quelles ruses savantes ne déploya-t-il pas pour annihiler la turbulence de la noblesse ! La prudence lui défendait d'attaquer ouvertement cette caste puissante qui, longtemps, avait été la rivale de la monarchie et qui venait d'être son adversaire. Il agit avec elle comme avec un cheval de race : qu'on lui serre violemment la bride, il se cabre et désarçonne son cavalier, mais qu'une main légère lui fasse à peine sentir le mors, il obéit docilement à d'adroites pressions du frein. — Pour éviter une oisiveté qui eût été dangereuse, il occupa l'aristocratie par des guerres incessantes ; il créa pour elle un régiment d'infanterie dont il se fit colonel et où il trouvait bon que les fils des plus illustres familles vinssent porter le mousquet ; mais il se gardait cependant de donner les hautes fonctions militaires aux descendants de races fameuses ; il craignait que leur valeur ne fût ainsi trop aisément mise en relief ; il leur préférait des bourgeois anoblis pour la circonstance, qu'il pouvait immédiatement replonger dans le néant d'où il les avait fait sortir. — Il ne voulait pas cependant que ces grands seigneurs, à qui il refusait les hautes charges de l'armée, se retirassent dans leurs terres comme de petits suzerains ; aussi les attira-t-il autour de lui. Il occupa leur humeur inquiète à de mesquines rivalités de cour, leur distribuant des faveurs dont leur vanité était ravie, les faisant se passionner pour la

confection d'un justaucorps à brevet que, seuls, quelques-uns d'entre eux auraient le droit de porter. Il transforma ces fils de preux en courtisans avilis dont la constante préoccupation se résumait en ceci : vivre auprès du roi, obtenir un sourire du roi, tenir le bougeoir au coucher du roi, tendre au roi sa chemise de nuit. — Il les intéressa aussi aux choses de l'esprit ; il les réduisit au rôle de lettrés inoffensifs qu'amuse un madrigal ou un sonnet galamment tourné et il les força à avoir de l'esprit, et du meilleur. — Il porta le coup de grâce à la noblesse en la démoralisant ; il l'environna d'une atmosphère de plaisirs, il l'enserra dans les mailles dorées de la galanterie la plus effrenée, et c'est en cherchant à l'abâtardir qu'il lui enleva son indépendance pour en faire définitivement l'alliée de la monarchie.

Du reste, il était peu scrupuleux sur le choix des moyens. D'injustes plaintes sont-elles portées contre ses fonctionnaires, il laisse la calomnie poursuivre son œuvre, afin de tenir ses agents en haleine et d'être sûr de leur zèle ; il se félicite d'empêcher, de cette façon, ses officiers « de donner lieu à » de plus justes et plus véritables plaintes. » Pour savoir ce que ses sujets pensaient de son Gouvernement , il n'hésitait pas à faire arrêter au passage, par les maîtres des postes, les lettres privées et à violer le secret des correspondances. — Il considérait le commerce de l'eau-de-vie comme un excellent instrument de propagande religieuse ; car, disait-il, « il sert beaucoup à attirer les sauvages parmi les chrétiens » orthodoxes et il offre des facilités pour les convertir et » les maintenir dans les sentiments de la bonne et véritable » religion. » — Sa théorie sur l'observance des traités est d'un dilettante en machiavélisme ; d'après lui, les paroles des traités n'ont que la valeur de banales formules d'étiquette, de sorte que « en se dispensant de les observer on n'y » contrevient point, puisqu'on ne les prend point à la lettre. »

Il ajoute que « le luxe d'expressions solennelles ne sert qu'à » indiquer le peu de foi qu'on porte aux clauses des traités » et que plus ces clauses sont entourées de précautions, » plus est manifeste l'intention de les violer. »

C'est à tort, semble-t-il, qu'on représente Louis XIV comme un despote asiatique sourd à toutes représentations et n'ayant qu'un but, l'aveugle exécution de sa volonté ou de ses caprices. Sa manière d'agir, à l'égard des protestants, prouve qu'au contraire il savait, suivant les circonstances, modifier ses plans et même, à l'occasion, suivre concurremment deux lignes de conduite absolument différentes. Il avait chassé les protestants de tous les emplois publics et avait déclaré illégitimes, incapables de succéder, les enfants issus des mariages mixtes ; il croyait réduire par ces moyens les partisans de la religion réformée ; mais devant le départ à l'étranger de la classe aisée et industrieuse, devant l'insurrection cévenole, il s'aperçut qu'il faisait fausse route ; et, dès lors, il fit défense aux gouverneurs et intendants de forcer les nouveaux convertis à fréquenter les églises ; il leur ordonna de fermer les yeux sur le refus de l'extrême-onction et prescrivit d'abord la remise aux protestants d'une partie de leurs revenus, puis la restitution des biens confisqués.

Ces contradictions successives ou concommittantes démontrent la souplesse de son caractère, qui savait se plier aux circonstances, quand son intérêt l'exigeait. En réalité, il n'était absolu que lorsqu'il se sentait le plus fort ; la chance menaçait-t-elle de l'abandonner ? Il faisait concessions sur concessions ; et, s'il était permis d'appliquer aux choses d'autrefois les termes d'aujourd'hui, je dirais que son absolutisme ne fut, le plus souvent, qu'un opportunisme très distingué.

V.

Jusqu'ici les imperfections morales que nous avons trouvées dans le caractère de Louis XIV seraient condamnables chez un simple particulier, mais sont excusables chez un souverain. Il est bon, en effet, qu'un chef d'Etat ait conscience de sa supériorité sur les autres hommes, pour être respecté ; il est bon qu'il ait ce sens pratique qu'on nomme égoïsme, pour ne pas se laisser entraîner aux hésitations, aux défaillances, aux capitulations des gens de sentiment ; il est bon qu'il sache imiter les ruses du renard tout en se sentant la force du lion, pour tâcher d'arriver, par tous les moyens, au bien général. — Mais, en revanche, il est déplorable, pour le principe qu'il représente, qu'un chef d'Etat ait un goût trop vif pour les plaisirs.

Il aimait les fêtes, les divertissements de tous genres et ne s'en priva point ; « il voulait par là, prétendait-il, rester en » communication avec ses peuples par des plaisirs et des » spectacles conformes à leur génie. » Tout en cherchant à amuser ses peuples, il s'amusait aussi lui-même et leur ressemblait fort sur ce point. « Je suis encore moins roi » que Français », écrit-il ; et certes, sous des dehors un peu sévères, il avait bien ce fonds de frivolité qui, si l'on en croit nos moralistes et les auteurs étrangers, est une des caractéristiques de notre race.

Dans cette société élégante et polie, la danse était le divertissement préféré ; c'était aussi l'exercice favori du roi ; non seulement il y excellait, mais il y était sans rival ; la gazette versifiée de Loret, qui relatait tous les événements du jour, enregistre fidèlement ses succès ; de 1651 à 1669, il parut en personne, à côté de Prévost, son maître à danser, dans la plupart des ballets de la Cour ; il s'exhibait paré

tantôt des attributs du Printemps, tantôt de ceux de la blonde Cérès ou d'autres personnages mythologiques. Le menuet, la gavotte, le passepieds n'eurent pas de secrets pour lui et Jean-Etienne Despréaux nous le montre exécutant

seul à Versaille,
En pas majestueux, la grave passacaille.

Pendant près de vingt ans, chaque fois qu'il le put, il dansa ainsi devant la Cour, au son des théorbes, luths, violes, flûtes, hautbois, mandolines, musettes, qui composaient l'orchestre mignard animé par la musiquette de Lulli. Bien suggestif est le portrait que fit de lui, dans les mêmes années, le peintre Rigaud, tableau qu'on peut voir au Musée du Louvre : le monarque est représenté dans une pose pleine de noblesse ; il porte haut la tête que surmonte avec majesté la perruque monumentale, savamment étagée ; dans ce regard froidement dominateur, on devine le maître, habitué à faire prévaloir sa volonté ; — mais l'homme de plaisir se trahit dans la préoccupation avec laquelle il rejette en arrière le manteau bleu de France aux fleurs de lys, pour mieux montrer, cambrée avec grâce sous le maillot collant, sa jambe de beau danseur !

Cet attrait qu'il éprouvait pour la chorégraphie, à quoi tenait-il chez lui ? « Très adroit à tous les exercices physi- » ques », ne voyait-il là qu'une gymnastique hygiénique, propre à former le corps, à développer les muscles ; — ou plutôt, semblable sur ce point à nos brillants valseurs et conducteurs de cotillon, ne cédait-il pas simplement au plaisir de rechercher l'admiration féminine, au désir de s'attirer cette sympathie toute particulière qu'ont tant de jolies folles pour les hommes qu'elles trouvent beaux et bien faits, comme était Louis XIV, au dire de ses contemporaines.

Au reste, il raffolait de « ces têtes charmantes, » comme les appelle Racine ; quelques-unes lui parurent même plus que charmantes sous les boucles frisées à la Sévigné ou sous la cornette bouillonnée plantée droit sur le haut du chignon; il ne put s'empêcher de le leur dire. Il aimait la compagnie des jeunes femmes, leurs jeux, leurs papotages. Encore adolescent, il s'enfermait à l'hôtel de Soissons avec Madame, Mme la Comtesse de Soissons, Mme de Valentinois et les filles de Madame « et faisait avec elles mille tours, jusqu'à se jeter » du vin les uns aux autres. » — Mais au cours de ces badinages ce qui devait arriver arriva ; il laissa l'influence féminine prendre une grande place dans sa vie, sans toutefois avoir la faiblesse de s'y abandonner complètement. Il n'était pas de bois, comme le soliveau de la fable; il eut des intrigues ; ce fut d'abord la nièce de Mazarin, puis Mme de la Vallière, Mme de Montespan, Mlle de Fontanges. Ces belles lui offrirent le moyen de tromper son royal ennui, d'occuper par des amours légères les heures de loisirs que lui laissaient les tracas du trône. Il joua avec le cœur des femmes comme avec le volant d'une raquette ; la plupart ne demandèrent pas mieux. Quelques-unes en souffrirent, Mme de la Vallière entre autres. Quant à la reine, Louis XIV s'en préoccupait fort peu ; cette union n'avait été pour lui qu'un mariage de raison, et il le fit bien voir; Bossuet essaya vainement de le faire revenir de ces écarts ; le roi n'était certes point rebelle aux exhortations du prélat ; il semblait pénétré de contrition ; mais que Mme de Montespan vînt à passer, il oubliait ses promesses, s'esquivait prestement et laissait là M. de Meaux, tout décontenancé. Heureusement pour le respect des bonnes mœurs, Mme de Maintenon le décida à faire une fin.

Cependant les fêtes et les amours ne lui firent jamais négliger la chose publique ; il eut le talent de mener de front ses plaisirs et l'administration de l'Etat, et n'oubliait pas

qu'il était avant tout pasteur de peuples ; c'est ce que Benserade exprimait en cette épigramme d'un joli tour d'esprit :

Ne croyez pas que le plaisir l'emporte,
Il en revient toujours à ses moutons.

VI.

Il y revenait, à ses moutons, non sans regretter ses défaillances. Lorsqu'il prit en mains les rênes du Gouvernement, s'il se savait fort contre tous, il se sentait en même temps faible contre lui-même ; il espéra que ses collaborateurs l'aideraient dans cette lutte contre ses inclinations frivoles : « Je ne vous cache pas, dit-il alors à ses ministres, que j'ai » un grand penchant pour les plaisirs, et je vous prie de » m'avertir chaque fois que vous me verrez m'y livrer trop » complètement. » Cet aveu montre qu'il avait souci de ses devoirs et qu'il désirait s'en acquitter consciencieusement ; il avait en effet, comme il le dit lui-même, et ses actes le prouvent : « Une grande passion de bien faire. »

Il ne reculait pas devant un travail régulier et aride : « Dès qu'il était habillé, il s'enfermait avec ses ministres » jusqu'à midi et demi ; outre cela, il travaillait souvent » l'après-midi et le soir. » Il voulait que tout lui fût communiqué, depuis la lettre diplomatique jusqu'à la dernière dépêche.

La maladie ne le fit point abandonner son poste. Au cours de la campagne de 1653, il différa de prendre les remèdes qu'on lui prescrivait, « sa Majesté, relate Vallot, son » médecin, m'ayant dit plusieurs fois qu'elle aimait mieux » mourir que de manquer la moindre occasion où il y allait » de sa gloire et du rétablissement de l'Etat. » — En 1686, on lui fit une opération chirurgicale assez grave pour qu'il dût garder le lit pendant près d'un mois, mais cela ne

l'empêcha point « de tenir conseil et de voir les courtisans » à l'ordinaire. »

Son énergie ne lui fit jamais défaut et jusqu'au déclin de son règne il exécuta le plan qu'il s'était tracé et qu'il résumait ainsi : « Un grand travail de ma part. »

Il voulait que chacun eût accès près de lui pour en appeler à sa justice. — Lorsqu'il avait accordé une audience, (si l'on en croit Saint-Simon) « quelque prévenu qu'il fût, quelque » mécontentement qu'il crût avoir lieu de sentir, il écoutait » avec patience, avec envie de s'éclairer et de s'instruire. » On lui découvrait un esprit d'équité et de désir de connaître » la vérité. Là, tout se pouvait dire, pourvu que ce fût avec » cet air de respect, de soumission, de dépendance, sans » lequel on se serait plus perdu que devant, mais avec lequel » aussi, en disant vrai, on interrompait le roi à son tour, » on élevait le ton au-dessus du sien en lui parlant, et tout » cela, non seulement sans qu'il le trouvât mauvais, mais se » louant, après, de l'audience qu'il avait donnée, se défai- » sant des préjugés qu'il avait pris ou des faussetés qu'on » lui avait imposées. »

Cette passion de bien faire fut peut-être l'une des raisons de son absolutisme. Qu'on se rappelle les désordres qui avaient ébranlé le pouvoir royal pendant la Fronde ; que l'on songe aux épreuves que venaient de subir les vieilles monarchies d'Europe : l'Angleterre en proie aux horreurs de la révolution, les grands seigneurs espagnols attaquant l'autorité suprême qui était obligée de recourir contre eux aux exécutions capitales ; le Vice-Roi de Naples fuyant les troubles suscités par le pêcheur Masaniello. « L'étoile était alors » terrible contre les rois. » On comprend qu'effrayé par de tels exemples, Louis XIV ait eu la pensée « que le premier » fondement des réformations était de rendre sa volonté bien » absolue. » Et l'on s'explique que ne voyant le maintien de

l'ordre que dans un gouvernement rempli de fermeté, il ait dépassé le but.

En religion, il crut également bien faire en cherchant à ramener à la croyance qui pour lui était la vérité, les âmes qu'il considérait comme des brebis égarées. Catholique convaincu, dévôt même (quoique peu scrupuleux sur l'observance du sacrement de mariage), il souffrait de la dissidence de la réforme. Les dragonnades et d'odieuses vexations furent, malheureusement, ses moyens de conversion ; en 1681, Mme de Maintenon écrivait avec enthousiasme : « Le » Roi commence à songer sérieusement au salut de ses » peuples ; si Dieu nous le conserve, il n'y aura qu'une » religion dans son royaume. » Désastreuses, tant au point de vue moral qu'au point de vue économique, furent les conséquences de cette brutale tentative d'unification des croyances.

Tel semble avoir été le caractère de Louis XIV. Que fut-il en réalité ? Ses contemporains nous ont mis au courant de ses faits et gestes ; ils vont même jusqu'à s'essayer à des commentaires comme s'ils avaient pénétré le mobile caché de ses actes, ses pensées intimes ; son âme, ils ne la connaissaient pas, ils ne pouvaient pas la connaître. Le poète a eu raison, qui a dit ce vers :

Jusqu'à l'âme on ne peut s'ouvrir un droit chemin.

Le visage ne reflète la pensée que comme ces miroirs qui déforment les rayons solaires, comme ces substances réfringentes qui font dévier la lumière. Prétendre découvrir le sens secret des actions de nos semblables, comme on déchiffre le sens d'une inscription cunéiforme, c'est se leurrer d'illusions.

Aussi, après ces pages dans lesquelles j'ai essayé de décou-

vrir le caractère du grand Roi, il me vient une mélancolie en songeant à cette phrase que Machiavel, dans son fameux ouvrage, écrit au sujet du prince : « Chacun voit ce que tu » parais être, mais très peu de monde voit ce que tu es. » Ainsi, de Louis XIV. Qui pourrait se vanter d'avoir deviné l'énigmatique rébus de son être moral ? Les qualités et les défauts que j'ai cru voir en lui ne furent que les manifestations extérieures, officielles, de son caractère ; sous ces apparences il n'y avait peut-être, en dernière analyse, qu'un sentiment unique au fond de cette âme : le bon vouloir d'un honnête homme qui chercha à accomplir dignement ce qu'il appelait « son métier de roi. »

L'ATTELAGE.

Clic, clac ! Clic, clac ! Clac ! Allons hue !
L'attelage s'efforce et sue,
Le poil fume dans le brouillard
Du matin humide et blafard.
Le roulier s'essouffle et blasphème ;
Des ouvrières, au teint blême,
Regardent peiner les chevaux
Qui renâclent à pleins naseaux.

Hue ! Ils tirent en braves bêtes,
Aux plus durs labeurs toujours prêtes,
Mais on voit leurs jarrets plier.
Le sang découle du collier ;
La charge est quatre fois trop forte,
La pente est rapide, qu'importe !
Brute, sans nulle charité,
Le charretier s'est entêté.

Il a des jurons très canailles ;
Un bruit de fouet et de sonnailles,
Retentit. Des hommes par cents,
Des dévotes aux yeux décents,

Assistent, le front impassible,
A ce grand labeur impossible.
Les chevaux, fourbus à moitié,
Frémissent, tremblent, font pitié.

Hue! A grand bruit, sur la chaussée,
Haletante, en sueur, blessée,
Une bête glisse et s'abat.
Un instant, elle se débat,
Dans les traits, sous les coups qui pleuvent;
Alors, les spectateurs se meuvent,
Et après avoir hésité,
Vont voir par curiosité.

Le charretier la débarrasse
De ses harnais, et sa carcasse
Apparaît, saignant par endroits;
Avec des coups de pieds adroits,
Notre conducteur veut, sans trève,
Relever l'animal qui crève;
Mais ses efforts sont superflus,
La bête râle et n'en peut plus.

Près du trottoir, elle est rangée
Genoux brisés, croupe allongée.
Sans perdre de temps, un boucher
Fait un prix avec le cocher.
Alors, sans tarder, on la saigne
Sans qu'aucun curieux ne plaigne
Cette victime du travail
Dont on vient d'ouvrir le poitrail.

L'on rit, l'on cause, l'on babille,
Un vieux lorgne une gente fille,
L'air affamé, s'approche un gueux ;
Un sergot prend un ton hargneux,
Une dame, belle et polie,
Voulant voir, s'approche et supplie ;
Enfin, un bon mot est lâché :
C'est de la viande à bon marché !

J. TYRION.

MANLIUS

SCÈNES TRAGIQUES EN UN ACTE

PERSONNAGES

MANLIUS (Torquatus), *Consul romain.*

DÉCIUS (Mus), *Consul romain.*

LE FILS DE MANLIUS, *jeune guerrier romain.*

UN CENTURION.

1er GUERRIER.

2e GUERRIER.

FABIA, *jeune esclave romaine.*

Licteurs. Guerriers romains.

La scène se passe dans le camp de Manlius Torquatus, le matin, avant la bataille de Veseris.

La tente du Consul, à gauche, un peu en retrait de la scène ; des tentes romaines au loin ; dans le fond, le Vésuve.

SCÈNE I.

1er GUERRIER.

Sais-tu qu'au point du jour, encore ce matin,
Un combat s'est livré ?

2e GUERRIER.

Quelqu'orgueilleux Latin
Est venu provoquer l'un des nôtres, sans doute ?

1er GUERRIER.

Oui ! Mais tu garderas le secret : Je redoute
Le courroux des Consuls, car depuis quelques jours,
Deux cents guerriers, au moins, forcés d'avoir recours
Aux armes pour punir une nouvelle insulte,
Ont mordu la poussière, et le Latin exulte !

2e GUERRIER.

J'entends ! Raconte-moi comment s'est terminé
Le combat ?

1er GUERRIER.

Un Romain encore exterminé.

2e GUERRIER.

(Apercevant Manlius et Décius qui entrent par le fond).

Viens nous le vengerons !

(Ils sortent).

SCÈNE II.

Manlius. — Décius.

(Précédés de licteurs, dont deux restent en arrière et assistent à toute la scène).

MANLIUS *(Paraissant courroucé).*

Juste, prudent, mais ferme,
Aux luttes sans profit, oui, je veux mettre un terme.
Et je fais, aujourd'hui, savoir à mes guerriers
Que Manlius punit les combats singuliers,
Où, chaque jour, périt, pour une vaine gloire,
Quelques soldats de Rome. Et qu'il ait la victoire
Ou non, si grand soit-il, par nos dieux protecteurs !
J'abandonne aussitôt le rebelle aux licteurs.

DÉCIUS.

Bien cela, Manlius ! Rome et la République
Voudront, à son retour, t'élever un portique
Et te faire bientôt un triomphe éclatant.

MANLIUS.

Hélas ! cher Décius, pourquoi me louer tant ?
Tous les deux nous comptons des heures glorieuses ;
Nos légions, jadis, furent victorieuses ;
Mais, chaque jour, ami, cache quelque danger.
La bataille est prochaine et le sort peut changer,
Morses et Maruccins, Frentaux, Vestins, Sammites,
Latins, gardant toujours et nos lois et nos rites,
Parlant notre langage et comme nous armés,
Aux fatigues des camps, ainsi que nous formés,
Dès le lever du jour, rassemblés dans la plaine,
Près du mont orgueilleux, roulent leur vague humaine.
Braves, et commandés par des chefs valeureux,
La victoire, aujourd'hui, pourrait être avec eux.

DÉCIUS.

Les dieux seront pour nous. Ils protègent nos armes !
N'as-tu pas, le premier, dissipé nos alarmes,
Alors que les Latins, ces vaincus d'autrefois,
Voulaient, en leur orgueil, nous imposer des lois
Et briguaient, à leur tour, la pourpre consulaire ?
N'est-ce pas enfin toi, Manlius, qui sus faire
Le serment d'égorger, devant Rome en émoi,
L'étranger paraissant au Sénat devant toi ?
A ton nom, des Latins craint comme ton épée,
Cette horde, aussitôt, par la terreur frappée
S'enfuira sans combattre.

MANLIUS.

Hélas ! Si la valeur,
Peut des rangs d'une armée éloigner le malheur,
Nous devons triompher, et pourtant je redoute
La lutte d'aujourd'hui, Décius, et je doute,
Car nos guerriers, jadis, si bien disciplinés
A de plus grands travaux par Rome destinés,
Voulant que de leurs noms on garde la mémoire,
Dans des luttes sans but vont chercher la victoire.
Rome a déjà perdu deux cents de ses soldats,
Immolés sans profits, dans ces tristes combats ;
Et quelque jour, enfin, je crains que notre armée,
Pour venger un Romain, furieuse, alarmée,
Et combattant sans chefs pouvant la rallier,
Après le premier choc, commençant à plier,
Ne change une victoire imminente en défaite !

DÉCIUS.

Lecture de ton ordre au camp doit être faite,
Et sachant que tu dois punir sévèrement,
Nul guerrier n'osera braver le chatiment.

MANLIUS.

Le sort de la Patrie et de la République,
Peut-être dépendra d'une bataille unique :
Je serai sans pitié ! De noirs pressentiments
M'assaillent, et la peur m'envahit par moments.
L'avenir m'apparaît sinistre et redoutable,
Et j'ai fait, cette nuit, un rêve épouvantable !

DÉCIUS.

Réponds-moi, qu'as-tu vu dans ce songe effrayant ?

MANLIUS.

Un être surhumain, un colosse, un géant
M'est apparu. La voix terrible de l'orage
Réveillait les échos, et le vent faisait rage.
La tête dans le ciel, les pieds rasant le sol,
Il semblait se mouvoir en un étrange vol.
Phœbus et ses coursiers, dans l'immense carrière,
Brillent moins que son front. Mars a la voix moins fière.
Craintif comme l'oiseau prisonnier dans les rêts,
Je me taisais, tremblant, attendant ses arrêts.
Sa parole, aux éclats de la foudre pareille,
Me glaçant de terreur, vint frapper mon oreille.
Et j'entendis ces mots : Je viens au nom des dieux,
Te dire qu'en ce jour les mânes des cieux
Veulent une victime, et que la Terre mère
Réclame un sacrifice apaisant sa colère.
La victoire, demain, viendra favoriser
Le camp du Général qui, sachant mépriser
La mort (quand son armée, en proie à la panique
Faiblira) d'un élan fougueux et magnifique,
Dévouant avec lui les guerriers ennemis,
Sacrifiera sa vie. A Rome enfin soumis,
Les Latins, pour jamais, reprenant vos entraves,
Précéderont le char de triomphe des braves.

DÉCIUS.

J'ai fait le même rêve, et j'avais, en secret,
Résolu de mourir, et déjà j'étais prêt,
Nos fières légions reculant décimées,
A me sacrifier pour sauver nos armées ;
Mais craignant de porter le trouble dans ton cœur,
Je voulais succomber en te faisant vainqueur,
Et de ma mort, enfin, te réserver la gloire,
Afin qu'à Manlius, Rome dut la victoire.

MANLIUS.

S'il le faut pour mourir, ami, nous serons deux,
Car du sort du combat, comme toi, soucieux,
J'avais dès ce matin, après leurs sacrifices,
Conversé longuement avec les aruspices.
Leurs avis confirmaient ma résolution
De périr pour sauver la noble nation :
Notre bien le plus cher n'est-il pas la patrie ?
Je préfère mourir, que de la voir flétrie !
Puisque Rome a besoin du sang de ses enfants,
Ce soir, ses deux Consuls tomberont triomphants.

DÉCIUS.

Non, non, cher Manlius, ta vie est précieuse,
Chaque Romain envie une mort glorieuse.
Mais un seul de nous doit, suivant la loi des dieux,
Périr ; toi tu vivras. Je suis las, je suis vieux,
Depuis longtemps les ans ont incliné ma taille
Et je mourrai content en ce jour de bataille.

MANLIUS.

A te sacrifier, tu n'as pas hésité,
Mais je n'accepte pas ta générosité !
Un même sentiment, tous les deux, nous anime,
Et tu m'approuveras dans ce vœu que j'exprime :

Le premier qui verra ses guerriers reculer
Fondra sur les Latins et se fera tuer.

DÉCIUS.

J'accepte ! *(A part).* Le destin, en ce péril extrême,
Puisse-t-il l'épargner en me frappant moi-même.

SCÈNE III.

Manlius, Décius, le fils de Manlius, Fabia.

(A la cantonade.)

Au fils de Manlius, gloire !

MANLIUS.

Qu'ai-je entendu ?

(A son fils qui entre soutenant Fabia).

Une femme, mon fils ! ! Eh quoi, me diras-tu
La cause de ce bruit et pourquoi l'on t'acclame ?

LE FILS DE MANLIUS.

C'est un soldat vainqueur que la foule réclame !

MANLIUS.

Par les dieux, qu'as-tu fait ?

LE FILS DE MANLIUS.

J'ai sauvé cette enfant
Qu'emmenait vers les siens un Latin triomphant !
Comme elle m'implorait d'une voix étouffée,
J'ai tué l'étranger et voici mon trophée.

(Il tend à son père l'épée du vaincu).

MANLIUS.

(Repoussant l'épée qui tombe à terre).

Lorsque toute une armée obéit à ma voix,
Mon fils, seul, est rebelle et méprise mes lois ;
Briguant, dans son orgueil, une gloire éphémère,
Du père et du consul il brave la colère ! !
Sais-tu quel châtiment réserve mon édit
A ton crime ?

LE FILS DE MANLIUS.

La mort !

DÉCIUS.

Manlius ! qu'as-tu dit ?

FABIA.

Ah ! que votre courroux sur Fabia retombe,
S'il faut une victime, hélas! que je succombe.
Mais vous êtes son père et vous ne pouvez pas,
D'un front calme et serein, le vouer au trépas !
Pitié ! Les ennemis avaient mis au pillage
Ma maison, égorgé les miens ; vers le rivage,
Un Latin, dont la voix seule m'épouvantait,
Sourd à mes cris d'effroi, livide m'emportait,
Et j'implorais la mort en mon âme éperdue
Quand parut ce guerrier. Rugissant à sa vue,
Mon lâche ravisseur, augmentant mon effroi,
Lève soudain son glaive ensanglanté sur moi.
Mais ton fils, n'écoutant alors que son courage,
Terrasse l'étranger qui l'insulte et l'outrage,
Sur le chemin poudreux roule avec le vaincu,
Il se relève enfin : le Latin a vécu.
Oh non, cette action courageuse et sublime
Ne saurait à vos yeux, pourtant, paraître un crime !

D'orgueil et de fierté doit se gonfler le cœur
D'un soldat quand son fils vers lui revient vainqueur.
Un mot va dissiper l'angoisse décevante
Qui me glace d'effroi, d'horreur et d'épouvante.

MANLIUS.

(A part).

Dans ce combat terrible et furieux, hélas!
Que n'a-t-il pu trouver un glorieux trépas !

(A Fabia).

De le sauver, pourtant, n'ayez pas l'espérance !
Le Consul doit punir sa désobéissance.
Pour gouverner, il faut une énergique main.
Faiblissant aujourd'hui, que pourrai-je demain
Pour que toute une armée à mes ordres s'incline,
Si mon fils le premier, bravant la discipline
Et riant du pouvoir que Rome m'a donné,
Revenait vers le camp rebelle et pardonné.

LE FILS DE MANLIUS.

Je suis prêt à mourir pour calmer ton courroux,
Et venant de ta main le trépas sera doux.
Mais, avant que ma tête ait roulé sous la hache,
Je veux que dans le camp l'on redise et l'on sache
Que ton fils, s'inclinant devant ta volonté,
Jamais ne fut rebelle et jamais révolté.
J'ai pu, dans un moment de trouble et de colère,
Oublier un instant les ordres de mon père ;
C'est mon sang généreux et qui me vient de toi,
Aux plaintes d'une enfant qui vint parler en moi
Rendant l'obéissance à tes lois impossible.
Comment aux cris d'appel demeurer impassible !
Refuser de combattre, un glaive dans la main ?
Et lorsque le cœur bat, avoir un front d'airain ?

Hélas ! mon action te courrouce et t'offense,
Je ne dirai plus rien, Seigneur, pour ma défense.
Pour le respect des lois puisque je dois périr,
Ne crains rien, Manlius, ton fils saura mourir.

MANLIUS.

Il faut te préparer à marcher au supplice.

DÉCIUS.

Ton cœur est-il donc prêt pour un tel sacrifice ?
Oh ! non, car le Consul, héroïque et sans peur,
En son fils ne saurait condamner la valeur !
Souviens-toi des combats où brilla ta jeunesse,
Revivant ton passé, pardonne à sa faiblesse.
Rappelle-toi le temps où, partout à la fois,
Fuyaient nos légions échappant les Gaulois,
Dans un cercle de fer, la Patrie enfermée,
Tout un peuple, à ta voix, se formant en armée ;
Toi, superbe, marchant toujours au premier rang,
Versant, pour nous sauver, dans vingt combats ton sang.
Victorieux, enfin, au chef de ces barbares,
Enlevant ce collier orné de pierres rares,
T'en faisant un trophée, en triomphe porté,
Paraissant au Sénat encore épouvanté !
La Victoire avait su couronner ton audace !
Or, ton fils, Manlius, devait suivre ta trace :
Quand vibre un cri d'appel, oubliant le bourreau,
Le glaive, malgré soi, jaillit hors du fourreau.
Fais grâce à ton enfant... J'implore ta clémence.

MANLIUS.

Non ! Le devoir est là qui défend l'indulgence.

FABIA.

De quel étrange airain ton cœur est-il donc fait
Pour condamner ton fils et punir un bienfait ?

T'es-tu donc à ce point bronzé dans les batailles
Que tu ne sentes pas se tordre tes entrailles,
Pour que, quand tout frémit, tu puisses sans effort,
Envoyer, sans pâlir, ton enfant à la mort ?
Ne crains-tu pas, aussi, des souffrances amères
Lorsque retentira l'anathème des mères,
Quand, te montrant du doigt, tout un peuple irrité,
Sur l'habit du Consul, de pourpre ensanglanté,
Ainsi qu'une souillure, hélas ! que rien n'efface
Verra, fumant encor, tout le sang de ta race :
Quand ton armée enfin, célébrant sa vertu,
Chantera ses hauts faits, que lui répondras-tu ?

MANLIUS.

Jeune fille, tais-toi, cesse de le défendre,
Car il est des devoirs que tu ne peux comprendre.

FABIA.

Je sais que Manlius, à la face des dieux,
Fait périr un soldat vainqueur et glorieux.

MANLIUS.

Licteurs, qu'on le conduise à l'endroit du supplice
Et que, jusqu'à la fin, son destin s'accomplisse.

FABIA *(se jetant aux pieds de Manlius).*

Arrêtez ! Par pitié, Seigneur, écoutez-moi.
Je ne suis qu'une enfant, j'ignore votre loi.
Mon pauvre esprit, hélas ! ne comprend pas ces choses.
Dans la plaine courir, chanter, cueillir des roses,
Voilà toute ma vie, et mon ambition
Etait de vivre sous votre protection
Comme, avant moi, les miens avaient vécu naguère.

Je tremble quand j'entends dire ces mots : « La guerre ! »
Le fracas des combats me glace de terreur.
C'est pourquoi je n'ai pu taire mon cri d'horreur.
Esclave d'un Romain, le sort m'avait fait naître,
Je n'aurais, après tout, fait que changer de maître.
Hélas ! je n'ai pas pu surmonter mon émoi.
Ton fils est innocent. Je suis coupable, moi,
Permets donc qu'à l'instant, je prenne ici sa place,
Ne crains rien, je saurai voir la mort face à face.

(Aux licteurs).

Le Consul à son fils réserve un sort nouveau
Et vous allez, licteurs, m'attacher au poteau.
Vous voyez, Manlius exauce ma prière
Et je vais, à la mort, marcher sereine et fière

(A Manlius).

Car vous avez voulu, surtout, l'épouvanter
Et vous allez l'absoudre et ne plus hésiter.
Répondez par pitié, grâce, je vous implore !
Hélas ! pour vous fléchir, que puis-je dire encore ?

LE FILS DE MANLIUS.

Pauvre lys du vallon par l'orage fané.

MANLIUS.

Licteurs, exécutez l'ordre que j'ai donné.

FABIA *(se relevant et se plaçant devant le fils de Manlius).*

Père dénaturé. Je ne suis qu'une esclave,
Mais devant ta rigueur, je t'insulte et te brave !
Au poteau fais-nous donc attacher tous les deux !

DÉCIUS *(qui s'est approché de Fabia et la soutient).*

Ah ! calme les élans de ton cœur généreux.

MANLIUS *(tendant les bras à son fils qui s'y précipite).*

Va mourir en Romain !

LE FILS DE MANLIUS *(s'arrachant de ses bras pour se livrer aux licteurs qui l'emmènent).*

Ah ! vois si mon cœur bat !

(Ils sortent par la gauche).

SCÈNE IV.

Fabia. - Manlius. — Décius.

MANLIUS *(la tête dans les mains).*

Hélas ! dans quel chaos mon âme se débat !

(A Fabia).

Pitié, sèche tes pleurs, laisse-moi mon courage,
Pourquoi me torturer encore davantage ?
Manlius, le vaillant, a senti tout son cœur
Bondir vers son enfant qui revenait vainqueur.
Mais le Consul romain, équitable et sévère,
Ne pouvait écouter la tendresse du père,
Et dans son fils, enfin, ne voyant qu'un guerrier.
L'abandonne en ce jour, au glaive meurtrier.
Laisse-moi !

(A Décius).

Décius, prend soin de cette femme,
Le combat est prochain, le devoir me réclame.

FABIA.

Les grands sont sans justice et les dieux sans bonté.

(Ils sortent par la droite).

SCÈNE V.

Manlius. — Un licteur.

UN LICTEUR *(entrant par la gauche, montrant sa hache teinte de sang).*

Ton ordre, Manlius, vient d'être exécuté.

MANLIUS *(se voilant la face).*

Horreur !

(Le licteur sort par la gauche).

SCÈNE VI.

Manlius. — Un centurion.

UN CENTURION *(entrant par le fond, l'épée nue à la main).*

Les ennemis s'avancent dans la plaine !
De leurs noirs bataillons l'ouragan se déchaîne,
Leurs glaives au soleil, brillent éblouissants
Et l'écho retentit de leurs cris menaçants !

MANLIUS.

Ah ! l'espoir du combat déja sèche mes larmes !

(Au centurion).

Gloire aux dieux immortels! Va, cours, appelle aux armes!

(Le centurion sort).

Voici le sacrifice, et mon cœur bat plus fort!
Au milieu du carnage allons chercher la mort,
Donner avec ma vie, en une heure de gloire,
A mon âme la paix, à Rome la victoire!

(Rideau).

J. TYRION.

SITUATION DU VIGNOBLE

DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, EN 1895,

PAR A. ANDOUARD,

Vice-Président du Comité d'études et de vigilance pour le phylloxera.

L'examen général du vignoble du département n'est pas plus rassurant, cette année qu'en 1894, bien que la température modérée du printemps et de l'été n'ait pas excité une progression plus rapide du phylloxera et que plusieurs vignes se soient relevées d'une manière manifeste. La période des fortes chaleurs a coïncidé avec le mois de septembre. Elle a été assez prolongée, l'ardeur du soleil assez intense pour fatiguer légèrement la vigne et inspirer pendant un moment des inquiétudes à l'égard de la vendange. La pluie est venue fort à propos, ces jours derniers, rassurer le vigneron et améliorer les raisins. La récolte du département sera moyenne en quantité, et vraisemblablement très bonne comme qualité.

Son total se ressentira néanmoins de la réduction du vignoble, qui a perdu un cinquième de sa superficie, depuis l'invasion phylloxérique, malgré de nombreuses replantations.

Cette diminution, déjà bien forte, menace de s'aggraver à bref délai plus rapidement que par le passé. Les vignes de l'arrondissement d'Ancenis périclitent à vue d'œil. Il y en a

peu, aujourd'hui, qui ne soient victimes du parasite et leur anéantissement complet va prendre une allure d'autant plus accélérée qu'on y a cessé toute résistance au phylloxera.

Sur la rive gauche de la Loire, les défaillances, moins accusées, se multiplient néanmoins dans la plupart des communes. La préoccupation de l'avenir y est grande. Heureusement, l'énergie du vigneron n'est point éteinte. On organise la défense partout où elle est praticable, tout en préparant le renouvellement au moyen des cépages américains.

I. — Parasites animaux.

A. Phylloxera. — L'implacable destructeur nous a ravi, depuis un an, 335 hectares nouveaux, appartenant au territoire précédemment infesté, à l'exception d'un onzième environ, qui correspond aux communes ci-après, jusqu'ici préservées de ses ravages :

Arrondissement d'Ancenis.

Commune de Mouzeil	10	hectares.
— de Riaillé	4	—

Arrondissement de Nantes.

Commune d'Aigrefeuille	10	—
— de Touvois	6	—
Total	30	hectares.

L'augmentation totale de la surface contaminée, y compris les récentes découvertes ci-dessus désignées, se répartit comme il suit entre les diverses circonscriptions du département :

Arrondissement	d'Ancenis.....	92 hectares.
—	de Châteaubriant...	37 —
—	de Nantes.....	191 —
—	de Paimbœuf.	4 —
—	de Saint-Nazaire...	1 —
	Total.....	335 hectares.

En outre, 231 hectares ont entièrement disparu de la carte viticole en 1895.

Pour modérer les déprédations du malfaisant insecte, le Service phylloxérique a sulfuré, à l'heure présente, 250 hectares de vigne. Ses opérations vont être reprises après les vendanges et continuées autant que la saison le permettra.

En dehors de son intervention, l'Administration départementale a accordé à des viticulteurs habitant huit communes où il n'existe pas de syndicat, le sulfure de carbone qu'ils ont demandé, leur prêtant en plus les pals injecteurs dont ils avaient besoin pour la dissémination de l'insecticide. 24 hectares environ ont été sulfurés de cette manière.

Enfin, comme les années précédentes, les Syndicats communaux et cantonaux sont venus prêter la main au Service phylloxérique, pour la recherche de l'insecte et pour sa destruction. Voici l'état de ceux qui ont fonctionné en 1895 :

Syndicats viticoles de la Loire-Inférieure.

	Communes	Surfaces. H.	A.	C.	Adhérents.	Cotisations.	
Cantonal..	Clisson..... Gorges..... Remouillé.....	259	74	»	131	1.558 f	44
Cantonal .	Mouzillon ..... Vallet.....	231	81	»	54	1.390	86
	A reporter.....	491	55	»	185	2.949	30

Communes.	Surfaces. H.	A.	C.	Adhérents	Cotisations.	
Report.....	491	55	»	185	2.949	30
Cantonal.. Basse-Goulaine ... Haute-Goulaine ... Châteauthébaud .. Haie-Fouassière... Maisdon ..... Saint-Fiacre ..... Sorinières..... Vertou.....	151	78	»	52	910	68
Saint-Léger.....	48	15	»	28	288	90
Saint-Aignan	135	45	77	55	869	36
Pont-Saint-Martin	86	11	82	56	545	85
Le Landreau	»	»	»	121	484	»
Haute-Goulaine (propriétaires)..	50	»	»	69	250	»
Saint-Etienne-de-Corcoué.....	31	16	»	9	186	96
Clisson (Société viticole)	»	»	»	55	550	»
Montrelais ..... Varades	51	12	»	76	511	20
Totaux.....	1.045	33	59	706	7.646	25

Le relevé ci-dessus marque une diminution de plus d'un tiers dans la superficie des vignes surveillées par les Syndicats. Mais le nombre des membres de ces Associations et le montant total de leurs cotisations n'a pas fléchi dans une aussi forte proportion. L'un et l'autre sont très peu inférieurs à ce qu'ils étaient en 1894.

B. Autres parasites. — Les larves de hannetons n'ont pas commis de grands dommages pendant l'année courante. La froidure subite et prolongée du mois de février aurait-elle réussi à décimer leurs légions innombrables ? C'est peu probable ; leur inaction doit être attribuée à une autre cause non déterminée.

Quant aux autres insectes, assez multipliés d'ailleurs, qui

vivent aussi aux dépens de la vigne, leur présence a été signalée un peu partout, sans qu'on ait relevé à leur charge de méfaits bien sérieux.

II. — Parasites végétaux.

A. Mildiou. — Il nous a relativement épargnés cette fois. Il s'est pourtant révélé dans tous les centres viticoles, vers le milieu de juin. Son apparition a surpris encore bon nombre de retardataires trop confiants, qui gardaient une imprudente expectative dans l'espoir d'échapper à l'un des traitements cupriques au moins. Le mal n'a pas été grand, par suite des faibles oscillations de la température pendant presque tout l'été. Il y a eu, toutefois, quelques accidents sérieux, sur les points les plus exposés aux effets de l'humidité.

B. — Autres parasites. — L'*Oïdium* et l'*Anthracnose* ont largement taché nos vignes et nos raisins. Contre le premier de ces champignons, le vigneron dirige assez généralement le remède banal qu'il sait efficace. Il ne s'est pas encore décidé à traiter le second et cependant il serait d'autant plus utile de s'en occuper, qu'en le combattant on atteindrait du même coup d'autres adversaires, végétaux et animaux, dont la disparition serait un grand bienfait pour la vigne. Le Comité de vigilance continuera de recommander les nettoyages et les badigeonnages d'hiver et de printemps, qui, seuls, peuvent délivrer nos vignes des hôtes nuisibles qui les affaiblissent.

Le *Pourridié* n'a pas fait beaucoup parler de lui. Les nappes d'eau souterraines qui le font vivre, raréfiées de bonne heure, n'ont pas pu lui prêter un concours actif. Ses spores sont toujours là, malheureusement ; elles n'attendent que des circonstances plus favorables pour évoluer.

III. — Pépinières.

1° *Départementales.*

A. Oudon. — Elle est toujours très florissante, cette pépinière, grâce aux soins éclairés que lui prodigue M. Fontaine. On y a distribué, cette année, trois fois plus de boutures qu'en 1894, sans pouvoir satisfaire à toutes les demandes, qui se sont élevées au chiffre de 47,341 boutures. Voici celles qui ont été fournies, au prix habituel de 1 fr. le cent :

Riparia	18.244
Rupestris	9.410
Vialla	3.120
Solonis	2.700
Jacquez	2.676
Total.....	36.150

La variété la plus insuffisante à la pépinière ayant été le *Rupestris,* dont les excellentes qualités sont de plus en plus appréciées, il en a été planté douze rangées supplémentaires, l'automne dernier.

La collection de cépages américains producteurs directs, introduite à la pépinière d'Oudon dans un but d'étude et très éprouvée les années précédentes par le phylloxera, a été en grande partie remplacée par des hybrides recommandés, pris chez M. Couderc et à d'autres sources et dont suit la nomenclature :

Pépinière de M. Couderc.

Riparia Rupestris.....	n° 3306
— —	n° 3309

Gamay Couderc.
Mourvèdre Rupestris ..... n° 1202
Carignan — ..... n° 501
Chasselas — ..... n° 901
Pineau — ..... n° 1305
Riparia — ..... n° 101

Autres sources.

Rupestris Saint-Georges étalé .....
— Metallica .....
— de Fortworth .....
— Mission .....
— de la Planchude .....

A la place des vignes françaises, franches de pied, presque anéanties par le phylloxera, ont été plantés des *Riparia d'Amoura*.

Des expériences faites en 1894 et poursuivies cette année à la pépinière d'Oudon, il résulte que :

Le *Pineau* est plus facile à greffer que ses congénères, surtout sur les porte-greffes américains qui conviennent à notre sol. Viennent ensuite : le *Meslier*, le *Muscadet*, en dernier lieu le *Gros-Plant*.

Le muscadet réussit mieux sur *Rupestris* que sur tous les autres cépages exotiques.

Le gros-plant n'admet guère que le *Vialla* comme support.

Les porte-greffes ayant été choisis d'après les affinités qui viennent d'être citées, tous les sujets greffés à la pépinière présentent une vigueur exceptionnelle.

B. La Persagotière. — Cette pépinière est toujours dans la période de formation. Elle n'a pas encore commencé à distribuer des boutures.

Le phylloxera y avait été découvert l'an dernier, sur des producteurs directs. Un sulfurage soigneux, effectué à cette époque et réitéré en 1895, a rendu à la plantation une végétation satisfaisante.

C. Pépinière départementale proprement dite. — Le Conseil général a été saisi à sa dernière session, d'un projet de création d'une pépinière générale départementale, et il a chargé M. Fontaine de chercher un emplacement convenable pour cette pépinière. La question sera examinée à fond dans l'une des sessions prochaines.

2° *Cantonales et communales.*

A. Clisson. — Il a été créé, dans cette commune, par une société de viticulteurs, au début de 1895, une pépinière destinée à la multiplication des porte-greffes le mieux appropriés à la contrée. 60 ares ont déjà été plantés. Une plus grande étendue sera défoncée dès que les ressources le permettront.

B. Haute-Goulaine. — Sans changement depuis l'an dernier. Les vignes y sont en bon état de végétation.

C. Le Landreau. — Bien que toute récente, cette pépinière a déjà fourni 3,350 boutures de Riparia, 1,500 de Rupestris et 5,200 boutures greffées, qui seront réparties entre les associés de cette année.

D. Mauves, Saint-Léger, Vallet, Varades. — Les quatre pépinières, toutes fort bien entretenues, donnent des résultats proportionnés au temps depuis lequel elles ont été plantées. Celle de Vallet est en plein rapport. Voici, du reste, leur production respective, en boutures de $0^m,40$ à $0^m,50$ de longueur.

	Mauves.	Saint-Léger.	Vallet.	Varades.
Riparia	600	1.125	9.000	1.600
Rupestris....	150	750	9.400	800
Vialla	100	1.800	6.500	200
Solonis	300	525	7.000	400
Jacquez	»	375	2.500	50
York	»	400	»	»
Totaux...	1.150	4.975	34.400	3.050

E. Vertou. — Trop jeunes encore pour permettre une distribution de sarments, les petites pépinières de ce canton sont actuellement en très bon état. Elles commenceront à produire l'an prochain.

IV. — Ecoles de greffage.

Les cours de greffage ont lieu du 5 novembre au 27 décembre 1894. Ils ont été suivis par 1,338 élèves et ils ont amené la remise de 39 diplômes, dont suit la répartition :

Communes.	Elèves Inscrits.	Elèves Diplômés.
Chapelle-Basse-Mer	52	2
Clisson	143	2
Haye-Fouassière.....	144	4
Le Landreau.....	73	3
Le Loroux-Bottereau.....	120	6
Mouzeil.....	32	4
Le Pallet	248	0
La Persagotière.....	115	9
Vallet	298	5
Vertou	113	4
Totaux	1.338	39

Dans les communes de Vallet et du Pallet, les locaux

affectés aux leçons de greffage ne suffisaient pas à contenir les jeunes gens désireux d'apprendre. C'est peut-être la raison pour laquelle il n'a pas pu être délivré de diplôme dans cette dernière commune.

Un grand nombre d'instituteurs se trouvaient parmi les élèves greffeurs. C'est un excellent symptôme à noter. Trois d'entre eux ont obtenu leur diplôme.

L'enseignement du greffage sera renouvelé à la fin du présent exercice.

Pour résumer les constatations de l'année, je réunis dans un relevé général toutes les données relatives à l'état actuel du vignoble de la Loire-Inférieure. Les chiffres en sont tristement éloquents. Ils montrent la décroissance continue de notre domaine viticole, en dépit des plantations nouvelles. Il n'y a point à perdre courage, cependant. Les viticulteurs n'ont pas tous abandonné la lutte et les efforts de ceux qui résistent auront pour bienfaisant résultat, de leur permettre d'attendre sans cesser de récolter, le moment où les jeunes vignes seront en mesure de combler partiellement le vide creusé par la suppression des anciennes.

Le Comité de vigilance encouragera par tous les moyens en son pouvoir les tentatives qui auront pour objet le relèvement de nos vieilles vignes, aussi bien que leur rajeunissement par les cépages américains.

Une carte en couleur, annexée au relevé qui suit, traduit sous une forme sensible l'extension de l'envahissement phylloxérique.

SITUATION DU VIGNOBLE EN 1895.

Vignes malades, mais résistant encore.

ARRONDISSEMENT D'ANCENIS.			
		Report....	105 h
Ancenis	60 h	Cellier (Le)	100
Anetz.....	45	Couffé	60
A reporter....	105	A reporter....	265

Report....	265h
Joué-sur-Erdre	30
Ligné	20
Mésanger	38
Montrelais	44
Mouzeil	10
Oudon.....	62
Pannecé	15
Riaillé	4
Rouxière (La).....	20
Saint-Géréon	70
Saint-Mars-la-Jaille.....	6
Saint-Herblon	70
Teillé	20
Varades	85
Total	759 h

ARRONDISSEMENT
DE CHATEAUBRIANT.

Meilleraye (La).....	3 h
Nort.....	40
Saint-Mars-du-Désert.....	15
Touches (Les).....	15
Total.....	73 h

ARRONDISSEMENT DE NANTES.

Aigrefeuille	10 h
Barbechat	90
Basse-Goulaine.....	20
Bignon (Le).....	55
Boissière-du-Doré (La)	36
Bouaye.....	10
Bouguenais	10
Brains	7
Carquefou	34
Chapelle-Basse-Mer (La)...	65
A reporter....	337

Report....	337 h
Chapelle-Heulin (La).....	8
Chapelle-sur-Erdre (La) ..	8
Châteauthébaud.....	15
Chevrolière (La).....	5
Clisson.....	22
Gorges	30
Haye-Fouassière (La).....	15
Haute-Goulaine	14
Landreau (Le).....	53
Legé	5
Limouzinière (La).....	8
Loroux-Bottereau (Le).....	86
Maisdon	14
Mauves.....	64
Monnières	12
Montbert	9
Mouzillon	40
Nantes	8
Pallet (Le).....	20
Planche (La).....	15
Pont-Saint-Martin.....	15
Regrippière (La).....	14
Remaudière (La).....	16
Remouillé.....	8
Rezé	18
Saint-Aignan.....	12
Saint-Colombin	16
Saint-Etienne-de-Corcoué ..	40
Saint-Fiacre	8
Saint-Herblain	12
Saint-Hilaire-du-Bois.....	4
Saint-Jean-de-Corcoué.....	40
Saint-Julien-de-Concelles...	45
Saint-Léger.....	25
Saint-Lumine-de-Clisson....	3
Saint-Lumine-de-Coutais...	7
Saint-Mars-de-Coutais	5
A reporter....	1.076

Report....	1.076h
St-Philbert-de-Grand-Lieu..	8
Saint-Sébastien.....	3
Sainte-Luce.....	20
Sorinières (Les).....	5
Sucé	4
Touvois	6
Thouaré.....	35
Treillières.....	6
Vallet.....	60
Vertou	8
Vieillevigne	4
Total.....	1.235h

ARRONDISSEMENT DE PAIMBŒUF

Montagne (La)	6 h
Port-Saint-Père	11
Saint-Hilaire-de-Chaléons...	1
Saint-Jean-de-Boiseau	6
Sainte-Pazanne	5
Totaux.....	29 h

ARRONDISSEMENT DE SAINT-NAZAIRE.

Couëron	11 h

RÉCAPITULATION.

Arrondissement d'Ancenis		759 h
— de Châteaubriant		73
— de Nantes.....		1.235
— de Paimbœuf.....		29
— de Saint-Nazaire.....		11
Total général.....		2.107 h
Surface du vignoble, en 1894.....		28.701 h
Vignes détruites en 1895.....		1.726
Reste.....		26.975
Vignes plantées en 1895.....		107
Surface du vignoble en 1895.....		27.082 h
A déduire :		
Vignes malades.....	2.107 h	
— suspectes.....	293	
		2.400
Vignes paraissant indemnes, à la fin de 1895		24.682h

MORBIHAN
ILLE - E
Massérac
Avessac
St Nicolas de Redon
Guémené Penfao
Fégréac
Séverac
Plessé
St Gildas des Bois
Guenrouet
le Cav
Missillac
Drefféac
Herbignac
la Chapelle des Marais
St Reine
Pontchateau
Ste Anne
Ouilly
Ivessac
Mesquer
St Molf
St Lyphard
Crossac
Besné
Campbon
Bouvron
Piriac
la Turballe
St Joachim
Prinquiau
la Chapelle Launay
Malville
Guérande
St André des Eaux
Montoir
Donges
Savenay
le Croisic
Batz
le Pouliguen
Escoublac
St Nazaire
Lavau
Bouée
Cordemais
Paimbœuf
Corsept
St Brevin
St Viaud
St Etienne de Mt Luc
Frossay
St Père en Retz
Tué
le Pellerin
Aoüan
St Michel
Embouchure de la Loire
la Plaine
Chauvé
St Marc
le Clion
Port
Chéme
Arthon
Bernerie
St Hilaire Chaléons
Les Moutiers
Bourgneuf
Fresnay
Machecoul
Paulx
Noirmoutiers
CARTE
de la
LOIRE-INFÉRIEURE

VILAINE
MAYENNE
LOIRE
MAINE ET
Soulvache
Rouge
Ferré
Noyal
Villepot
Sion
Raffigné
Soulan
Moisans
Châteaubriant
Derval
Lusanger
St Aubin des Châteaux
Fugné des Moutiers
Louisfert
Erbray
St Julien de Louvantes
St Vincent des Landes
Moisdon
Jans
Issé
la Chapelle Erbrée
Pt Auvergne
le Pin
Vozay
Abbaretz
Gd Auvergne
Tritz
la Meilleraie
St Sulpice des Landes
Piceul
St Mars la Jaille
Saffré
Joué sur Erdre
Bonnœuvre
Nort
Trans
Tallé
Pannecé
Vaumoisson
Bellugne
les Touches
Mouzeil
Mésanger
la Roixière
la Chapelle St Sauveur
Héric
Pt Mars
Ligné
Couffé
St Herblon
Grandchamp
St Mars du Désert
St Géréon
Anetz
Varades
Mont
Suce
Jutiac
Ancenis
Treillières
le Cellier
la Chapelle sur Erdre
Carquefou
Mauves
Barbechat
Orvault
Thouaré
la Chapelle Bas Mer
St Julien de Concelles
St Herblain
le Loroux
la Remaudière
NANTES
Bottereau
la Boissière
Pt Couëlaine
le Landreau
Ht Couëlaine
Montaigu
St Sébastien
la Chapelle Heulin
la Regrippière
Bouguenais
Vertou
Vallet
la Haie Fouassière
St Aignan
les Sorinières
St Fiacre
Mouzillon
Pont St Martin
Chéméré
le Bignon
Mauves
Corcoué
Clisson
la Chevrolière
St Hilaire du Bois
Gétigné
Aigrefeuille
St Lumine de Clisson
Boussay
Montbert
Remouillé
St Colomban
la Planche
Lumonzinière
Vieillevigne
St Jean de Corcoué
St Etienne de Corcoué
Legé

CARRIER A NANTES

CONFÉRENCE

PAR M. DOMINIQUE CAILLÉ

> Les circonstances ne forment pas les hommes, elles les montrent.
>
> (F. DE LAMENNAIS).

Etant à Nantes et de Nantes, j'ai essayé de choisir, pour la première Conférence de notre Société Académique, un sujet qui se rapportât à ma ville natale et eût de l'intérêt pour mes concitoyens, sans les froisser dans leur foi politique et religieuse et sans remonter à une époque trop lointaine et oubliée d'eux.

Vous connaissez tous, n'est-il pas vrai ? l'île Feydeau, autrefois la *Grève de la Saulzaye,* et sur cette île, qui a pris son nom de celui d'un intendant de Bretagne, la maison Villetreux. C'est dans cette maison, aux cariatides superbes, qui porte le n° 3 de la place de la Petite-Hollande et est située en face du marché, qui domine notre port maritime et que l'on voit reproduit souvent dans les vues de Nantes, qu'habita, en 1794, le représentant du peuple en mission, Carrier ; les autres maisons qu'il fréquentait, entre autres celle fermant autrefois l'extrémité du boulevard Delorme, près de la rue du Boccage, et rebâtie depuis rue de Gigant,

n° 30, n'étant pour lui que de simples résidences où il se livrait plus à l'aise au plaisir et à la débauche.

Lorsque mes parents vinrent habiter, vers le milieu de ce siècle, dans cette magnifique maison Villetreux, l'appartement de Carrier, cet appartement passait pour être hanté. Il est de fait, qu'il se passait là, mes parents me l'ont souvent raconté, des choses effrayantes. Soudain, au milieu de la nuit, ils entendaient des coups violents à la porte de leur chambre, puis de formidables soupirs et des bruits de chaînes. Or, vous le savez, cette ancienne maison Villetreux, une des deux seules construites sur l'île Feydeau, de 1732 à 1760, est bâtie sur un fond mouvant, comme ses voisines d'ailleurs qui se penchent et s'appuient les unes sur les autres, à la façon de gens ivres. A l'époque dont je vous parle, il y avait à son rez-de-chaussée une boulangerie, qui existe encore, et une écurie. Lorsque le boulanger éveillait ses garçons, il frappait plusieurs coups à leur porte et, sans doute, par une lézarde de la muraille qui avait dû travailler par suite de la mobilité du sol, les coups se répercutaient avec une incroyable netteté, dans le silence de la nuit, à la porte de la chambre dans laquelle je suis né. Les garçons se mettaient alors à pétrir la pâte et à geindre, et les chevaux de l'écurie voisine, effrayés par le bruit, tiraient les chaînes de fer qui les attachaient ; et on avait, dans l'appartement de Carrier, l'audition que donne aux vivants tout revenant qui se respecte des coups frappés, des gémissements et des bruits de chaînes.

La lézarde a été bouchée depuis probablement et tous bruits se sont tus.

Mais, si l'âme de Carrier n'est jamais très vraisemblablement revenue visiter les lieux, témoins de ses crimes, il n'en est pas moins certain que le souvenir de Carrier hante encore nos esprits ; car, il n'y a peut-être pas une ancienne famille

de notre cité qui n'ait eu à se plaindre des barbaries du féroce représentant du peuple en mission, dont je veux sans m'appesantir sur ses fameuses guillotinades, fusillades et noyades, également objet d'horreur pour les honnêtes gens de tous les partis, essayer de vous esquisser la physionomie à l'aide de la tradition, des archives du temps et des récits des hommes ayant vécu sous la première Révolution.

Voici, tout d'abord, quelques détails sur son enfance mentionnés dans une petite brochure de 60 pages in-8°, publiée en l'an III, chez Prévost, à Paris, et intitulée : *La vie sans pareille, politique et scandaleuse du sanguinaire Carrier,* etc., etc.

« Jean-Baptiste Carrier naquit en 1757, à Yolay, en Auvergne. Plus occupé de ses plaisirs que de ses études, il négligea son instruction et répondit mal aux soins de ses maîtres. Dès l'âge le plus tendre, il manifesta un caractère dur et féroce. Il prenait plaisir à tourmenter les animaux qu'il avait sous la main....

» Plus tard, il aima passionnément la chasse, et un jour qu'on lui refusa la permission de se livrer à cet exercice, il se mit à chasser le chat de la maison qu'il finit par assommer dans la cave. Une autre fois, le chien était sa victime.

» On nous le représente toujours à la poursuite des oiseaux, des moutons, etc., et immolant ces animaux, autant qu'il était en son pouvoir. Il offrait volontiers son ministère lorsqu'il s'agissait de tuer quelques-uns des habitants de la basse-cour dont on avait besoin pour la table. »

Vous le voyez, Carrier, dès son enfance, en attendant de pouvoir exercer ses instincts sanguinaires sur les hommes, les exerçait sur les animaux ; c'était une mauvaise nature, une sorte de fou sanguinaire, qui aurait pu, comme tant d'autres, rester caché dans l'ombre, mais que les événements mirent malheureusement en évidence, car Lamennais

l'a dit : « Les circonstances ne forment pas les hommes, elles les montrent. »

Il grandit et devint d'abord procureur à Aurillac, puis député à la Convention nationale, et enfin représentant du peuple en mission à Nantes.

Dès son arrivée dans notre ville, il érigea en système le lâche procédé de la dénonciation. Au dire de Monneron, témoin plus tard dans son procès, il avait l'air d'un charlatan et d'un tigre altéré de sang, et c'est le sabre à la main qu'il apparaissait à la Société populaire où il tenait des discours tel que celui-ci : « Il faut frapper ces coquins, ces accapareurs, ces aristocrates, ces modérés, dénoncez, dénoncez-les moi. Il ne faut point de preuves matérielles, la dénonciation de deux bons sans-culottes suffit. »

M. Ferdinand Petitpierre, chef d'une des principales fabriques de Nantes, s'en aperçut. Il fut amené devant Carrier sur la dénonciation de ne pas payer ses ouvriers les jours où ceux-ci montaient la garde. Or, en agir ainsi, c'était les engager à ne pas faire de service. M. Ferdinand Petitpierre soutint que le fait était faux et demanda à être confronté avec son dénonciateur. Il parut, et quelle fut la surprise de M. Petitpierre, en voyant un de ses ouvriers, le nommé Couriau, qui, ayant excité sa commisération, alors qu'il s'était fait une légère blessure à la main, avait été autorisé par lui à recevoir sa paie jusqu'à sa parfaite guérison. Couriau, s'habituant à ce régime, continuait à se présenter chaque samedi à la paie, comme s'il eût travaillé. Il y avait longtemps qu'il était rétabli quand on le pria de ne plus se présenter s'il ne voulait pas travailler. Cette observation contraria l'homme paresseux, et en s'en allant, il dit à ses camarades en murmurant : « Dieu me damne si je ne le dénonce pas. » En présence de M. Petitpierre, il resta confondu ; il balbutia quelques mots et ne

put articuler un fait quelconque. Carrier le fit retirer et alors s'adressant au négociant calomnié : « Je te préviens, citoyen, de faire bien attention à ta conduite envers ce digne républicain : pas la moindre vengeance ; son action est louable et il a bien mérité de la patrie. » Verger, qui raconte le fait, ajoute en guise de conclusion : « Quelques semaines plus tard, M. Ferdinand Petitpierre eût été envoyé à la guillotine sans preuves, sans confrontation, sur la dénonciation du premier venu. »

Carrier, en effet, ne tarda guère à s'entourer d'une soixantaine de gredins qui terrorisèrent Nantes. Ces hommes avaient le droit d'incarcérer eux-mêmes, et ils le faisaient sans ordre, sans écrou. Parfois même, Carrier leur déléguait le droit de vie et de mort qu'il s'était arrogé, et Lambertye et Fouquet en abusèrent pour faire des noyades. Cette bande était connue sous le nom tout à fait significatif de *Compagnie de Marat*. Lorsqu'on la forma, Goullin s'écriait à chaque nomination : « Y en a-t-il un plus scélérat ? » La scélératesse était un titre de gloire chez ces hommes qui profitèrent de leur situation pour assassiner et voler. L'un d'eux, nommé Chaux, lit-on dans l'acte d'accusation contre les membres du Comité national de Nantes, disait en parlant d'un local qui lui convenait : « Je connais un moyen de me le procurer ; je ferais arrêter le propriétaire, et pour sortir de prison, il sera trop heureux de m'abandonner son terrain. » La veuve Mallet avait été jetée en prison pour avoir eu l'imprudence de réclamer 60 ou 70 livres de tabac que le Comité lui avait fait enlever ; elle sollicitait sa liberté de Perrochaux et lui disait qu'elle éprouvait un violent mal de gorge : « Bon, répondit celui-ci, ce n'est rien, la guillotine guérira tout cela. » Le sieur Goullin fut plus radical : il fit périr en prison son bienfaiteur auquel il devait de fortes sommes. C'était lui qui, en digne disciple de Carrier, disait un

jour à Phelippes, président des Tribunaux criminels et révolutionnaires de Nantes : « Ah ! Président, avec votre air sévère lorsque vous êtes sur le siège, vous avez l'âme trop timorée ; est-ce qu'il faut des preuves pour faire passer certaines personnes au rasoir national ? On leur fait mettre la tête à la fenêtre sur l'étiquette du sac. »

Mais tout cela manquait encore d'envergure, et si tout d'abord on agit timidement, hypocritement, si après la première noyade de quatre-vingts prêtres, Carrier écrivit à la Convention : « Quatre-vingts prêtres se sont noyés ! Quelle catastrophe ! Quel torrent révolutionnaire que la Loire ! » L'impunité encouragea le proconsul et ses acolytes à agir avec plus de cynisme et de cruauté. Ils allèrent même jusqu'à souper sur les navires qui venaient de servir aux exécutions, comme le raconte le président Phelippes dans sa déposition contre Carrier. Mais écoutez plutôt ce passage des *Girondins* de Lamartine, duquel j'ai cru devoir supprimer quelques détails atroces dont il ne serait peut-être pas convenable de parler en cette réunion, mais qui montrent bien jusqu'où pouvait aller la folie lubrique et antireligieuse de Carrier et de sa bande : « Les ordres (de noyades), dit Lamartine, s'exécutèrent d'abord secrètement sous la couverture d'accidents de navigation. Mais bientôt ces exécutions navales, dont les flots de la Loire portaient le témoignage jusqu'à son embouchure, devinrent un spectacle pour Carrier et pour ses complaisants. Il acheta un navire de luxe, dont il fit présent à Lambertye, sous prétexte de surveiller les rives du fleuve. Ce navire, orné de toutes les délicatesses de meubles, pourvu de tous les vins et de tous les mets nécessaires aux festins, devint le spectacle habituel de ces exécutions. Carrier s'y embarquait quelquefois lui-même avec ses exécuteurs et des courtisanes pour faire des promenades sur l'eau. Tandis qu'il se livrait sur le pont aux

joies du vin et de l'amour, des victimes enfouies dans la cale voyaient, à un signal donné, s'ouvrir les soupapes et les flots de la Loire les ensevelir. Un gémissement étouffé annonçait à l'équipage que des centaines de vies venaient de s'exhaler sous ses pieds. Ils continuaient leurs orgies sur ce sépulcre mouvant.

» Quelquefois Carrier, Lambertye et leurs complices se donnaient les cruelles voluptés du spectacle de l'agonie. Ils faisaient monter sur le pont des victimes de sexe différent. ..... On attachait, face à face, l'un à l'autre....., un jeune homme avec une jeune fille ; on les suspendait..... par une corde passée sous l'aisselle, à la poulie du bâtiment. On jouissait avec d'horribles sarcasmes de cette parodie de l'hymen dans la mort ; on les précipitait enfin dans le fleuve. On appelait ce jeu de cannibales les *mariages républicains.* » Pendant ce temps-là, sans doute, le sentimental proconsul Carrier jouait, en bon auvergnat, de la vielle qui a été volée il y a deux ou trois ans chez son petit neveu, charbonnier à Paris, vol qui inspira une jolie pièce de vers au poète Emile Grimaud.

Mais dans ces noyades, où toutes les classes de la société étaient confondues, malheur à celui qui essayait de s'enfuir, on lui coupait les jambes ; malheur à celui qui élevait des mains suppliantes, Moreau, dit Grandmaison, s'amusait à lui abattre les doigts ; malheur à celui qui avait trop d'embonpoint, Foucault s'amusait à lui ouvrir le ventre à coups de sabre. Et si, devant ces affreux spectacles, des hommes de la garde de Carrier venaient à s'attendrir, celui-ci les apostrophait : « Vous êtes des lâches qui méritez la mort. »

Le calcul des victimes mises à mort sans jugement quelconque, sans parler de celles massacrées après un simulacre de jugement rendu sous la pression du féroce proconsul, se monte, hommes, femmes, enfants, vieillards de tout âge et

de tout sexe, à dix à douze mille, comme l'attestèrent les officiers de santé et les administrateurs du département.

Mais Carrier et ses séides ne se contentaient pas d'être de grands assassins, ils étaient encore de grands voleurs :

« Les séides de Carrier, en effet, lit-on dans la brochure dont je vous parlais en commençant, dépouillaient ceux qu'ils allaient faire périr, leur enlevaient cravates, habits. On rassemblait toutes ces dépouilles, on les vendait et le produit était partagé entre les noyeurs et les ordonnateurs des fêtes sanglantes. Lorsque les bateaux à soupape avaient englouti les victimes, les complices de Carrier se réunissaient chez le représentant et attendaient, avec un profond respect, que celui-ci voulût bien faire les parts. »

Ces scélérats pourtant se laissaient quelquefois attendrir, c'est ainsi que Perrochaux consentit à sauver le sieur Bretonville, sur la demande de sa fille ; mais, pour ce service, il demanda à celle-ci le sacrifice de son honneur.

Carrier procédait de même, ainsi que le prouve ce passage de l'*Adresse des citoyens de la commune de Nantes et de la Société populaire à la Convention :*

« Le sieur Michel Brevet, marchand de bœufs — celui-là n'était pas un aristocrate — était détenu arbitrairement ; sa sœur se présenta devant Carrier. Celui-ci ne répondit à ses gémissements que par d'abominables imprécations que son frère serait bientôt f... à l'eau, qu'il en périrait bien d'autres avec lui, que les trois quarts de la ville de Nantes y passeraient... Elle voulut insister ; il la jeta à la porte en la maltraitant. Elle était à peine au bas de l'escalier qu'il la rappela et lui promit la liberté de son frère si elle voulait se laisser aller à sa passion ; elle refusa avec indignation, et Carrier envoya le frère boire *à la grande tasse,* comme il disait. »

Voilà comment Carrier entendait la justice, et encore cette

jeune fille eut-elle moins de malchance que ces infortunées que l'austère Carrier se fit amener après un de ces bons repas qu'il aimait à faire pendant que le peuple mourait de faim et était réduit à une demi-livre de pain par jour et alors qu'il était défendu, sous peine d'être incarcéré par Grandmaison, d'apporter de la nourriture à des femmes et à des enfants emprisonnés et destinés à la noyade. Donc, à la fin d'un dîner avec un ami, grand noyeur, grand exécuteur, on lui amena des femmes qu'on avait tirées des prisons. Le monstre commença par les observer toutes les unes après les autres, pour voir si quelques-unes d'entre elles pouvaient amuser ses moments, mais il n'en trouva pas à sa convenance et il dit au gardien en jurant de les jeter toutes à l'eau. Aucune n'avait eu l'heur de plaire au citoyen Carrier, qui n'était pourtant ni un Adonis, ni un Apollon, à en juger par ce portrait que nous en a tracé un de ses contemporains :

« Ce monstre était, dit-il textuellement, d'une taille avantageuse, presque tout en jambes et en bras ; il avait le dos un peu voûté, la tête petite, le visage long, d'un caractère très prononcé. Les yeux petits, anguleux, renfoncés, d'une couleur mêlée de sang et de bile, le nez long et aquilin, le regard affreux ; son teint était d'un brun cuivré ; il était maigre et nerveux et la protubérance de ses hanches, jointe au défaut de ventre, le faisait paraître coupé en deux, comme une guêpe. L'aigreur de sa voix était rendue plus sensible par l'accent méridional ; quand il était à la tribune un peu animé, il semblait tirer son discours de ses entrailles déchirées, prononçant les *r* comme un tigre qui gronde. »

Voilà au physique le portrait de ce Carrier qui se montrait si dégoûté des femmes, ses prisonnières, au point de les envoyer jeter à l'eau.

Mais Carrier, qui menait une vie de débauche, comme la femme de César, ne devait pas être soupçonné. Voulant faire

croire à l'austérité de ses mœurs et à celle de ses amis, il fit prendre une centaine de filles de mauvaise vie et les fit noyer.

Carrier déployait une certaine audace quand on ne lui résistait pas et lorsqu'il n'y avait nul péril à redouter, et le ton qu'il prenait en imposait à ceux qui l'entouraient, mais la lâcheté reprenait vite le dessus lorsqu'il se croyait menacé. Brillaud de Laujardière lui ayant demandé la grâce d'un de ses parents, il refusa et traita même Brillaud de Laujardière d'aristocrate; mais celui-ci ayant tiré, à la façon du Mardoche d'Alfred de Musset pour convaincre son oncle le bedeau, un pistolet de sa poche, devant cet argument détonnant Carrier n'eut plus rien à lui refuser.

Il était, en effet, poltron jusqu'à table. En voici un amusant exemple :

Un jour Carrier donnait un succullent dîner civique à vingt-cinq de ses amis. Les quatre gendarmes préposés à sa garde se jugèrent insuffisants. Craignant qu'après boire les convives du proconsul ne vinssent à le quereller et à lui faire un mauvais parti, ils réclamèrent du renfort et le Comité de sûreté générale envoya autant de gendarmes qu'il y avait de convives. S'il arrivait aujourd'hui à un préfet de notre ville de donner un banquet et que l'on voulût faire surveiller chacun de ses convives par un gendarme, le premier soin de ce représentant du Gouvernement, connaissant l'honorabilité de ses amis, serait de prier ces agents de la force publique de s'en retourner. Carrier, qui n'avait pas, lui, une bonne opinion des siens, s'empressa d'accepter ces gendarmes, ce qui jeta d'abord l'épouvante, puis un froid, parmi ses convives, mais ne donne pas une bien haute idée de la bravoure du proconsul.

Mais ce n'était pas seulement à table que sa poltronnerie se montrait, c'était surtout à l'armée. Voici ce que racontent, à ce sujet, deux témoins de son procès. A l'affaire de Cholet,

Carrier, qui s'était vanté dans une réunion publique où il traitait les Nantais de lâches, de faire le tour de la Vendée avec une quenouille, était cependant à la queue de l'armée ; pris de terreur, il sauta sur un cheval sans donner le temps de lui passer une bride et se mit à fuir de toutes ses forces.

Cela ne l'empêchait pas de remporter de grandes victoires avec son ami Thureau. Si vous voulez savoir comment, vous n'avez qu'à lire le septième chef de son acte d'accusation devant la Convention, où il est dit en termes formels : « Il souffrait que les massacres exécutés par Thureau fussent représentés comme des victoires. Ce nouvel Attila ordonnait aux habitants de plusieurs communes de se réunir : quand ils étaient réunis au nombre de sept ou huit cents, il les faisait exterminer ; ensuite le général et les représentants écrivaient à la Convention : *Nous avons remporté une grande victoire*, 800 *brigands sont restés sur le champ de bataille.* » Quelle victoire, grand Dieu ! s'écrie l'auteur de l'acte d'accusation, des femmes, des enfants, égorgés sans défense ; il aurait pu ajouter sans danger pour Carrier qui, toujours comme Marat son modèle, était

> Selon qu'il faut combattre ou qu'il faut égorger,
> Présent pour le massacre, absent pour le danger.
>
> (Ponsard, *Charlotte Corday).*

Carrier qui détalait si bien dans la bataille, faisait massacrer, non seulement les Vendéens pris les armes à la main, mais encore ceux qui se rendaient en vertu d'une amnistie ou volontairement. « La défaite des brigands est si complète, écrivait-il, qu'ils arrivent à nos postes par centaines. Je prends le parti de les faire fusiller. » C'est par ce procédé barbare qu'il prolongea l'insurrection des Vendéens, obligés de combattre pour ne pas être massacrés. Après la défaite de Savenay, dit Dubois de Crancé, le parti royaliste était

aux abois et c'est la conduite atroce de Carrier qui a ranimé les esprits abattus et leur a donné le courage du désespoir.

« C'est par un motif d'humanité que je purge la terre de la liberté de ses monstres, » disait le proconsul qui voulait tout massacrer. Le sieur Thomas, officier de santé, qui reçut vingt-deux balles dans le corps, à l'expédition de Clisson contre les brigands, et qui, par conséquent, n'est point suspect de bienveillance pour eux, nous fait cette peinture des folies sanguinaires qui ont suivi la prise de Noirmoutier. Je la prends dans la déposition faite par lui dans le procès de Carrier : « J'ai vu, dit-il, après la prise de Noirmoutier, massacrer une municipalité en écharpe qui était venue pour désigner un repaire de brigands. Un soldat avait enlevé vingt-quatre louis d'or à un brigand qui avait été tué ; un autre soldat tua son camarade pour avoir cet or et vingt-cinq ou trente se tuèrent ainsi successivement ! J'ai vu brûler vifs des hommes, des enfants, des vieillards enfermés dans leurs maisons : j'ai vu cent cinquante soldats maltraiter, outrager des femmes et des filles de 14 à 15 ans, les massacrer ensuite et jeter de baïonnettes en baïonnettes de tendres enfants qui étaient à côté de leurs mères étendues sur le carreau ; et c'étaient les héros des 500^{ll} qui se livraient à ses cruautés, et on n'osait encore rien dire ! » Carrier, alors, demanda au témoin, si, lui, Carrier, était présent à ces massacres ; et Thomas de lui répondre : « Je ne sais, mais on s'autorisait de vos ordres. » Et le Président de lire cette lettre adressée au brave général républicain Haxo qui, de désespoir de recevoir un pareil ordre, voulait se suicider : « Il vous est ordonné d'incendier toutes les maisons des rebelles, d'en massacrer tous les habitants et d'en enlever toutes les subsistances. » Pour toute excuse, Carrier se contenta de dire « qu'il n'était pas en horreur à la population de Nantes, et la preuve c'est qu'il avait été,

pour ainsi dire, accablé de couronnes civiques à une fête publique à *La Montagne.* »

C'est qu'il était un de ces hommes que, suivant l'expression de Ponsard parlant de Marat par la bouche de Barbaroux : « *l'épouvante a sauvé du mépris.* » Les Parisiens, après que Marat eut péri sous le couteau de Charlotte Corday, *l'Ange de l'assassinat,* suivant la belle expression de Lamartine, l'ont bien divinisé. Pourquoi les pauvres Nantais affolés n'auraient-ils pas jeté des couronnes civiques aux pieds de Carrier qui avait pris Marat pour modèle et pour patron de sa compagnie, de Marat dont on exposa le cœur au Luxembourg dans une sorte d'ostensoir.

Le peuple applaudissait à toutes ces platitudes ; on craignait, ainsi que le montre M. Edmond Biré dans un chapitre de son *Paris pendant la Terreur,* on craignait d'être *suspect,* on conjuguait sur tous les tons et sur tous les modes, comme Sieyès, le verbe : *J'ai peur.* Et ce qui se passait à Paris, se passait également dans notre ville, et Carrier se montrait d'autant plus cruel qu'il voyait les Nantais se courber devant lui, et, par crainte, vanter ses crimes. Il lui aurait fallu rencontrer plus souvent des résistances, comme celle que lui opposa le bon républicain, Sébastien Boulay-Paty, plus tard représentant du peuple au Conseil des Cinq-Cents, en 1798, oncle de mon aïeul maternel et père du poète breton, lauréat de l'Académie française et de la Société Académique de Nantes. « Quand Carrier, en effet, lit-on dans la *Biographie bretonne de Levot,* désignait, aux haches de ses hordes frénétiques, les portes et la vie des négociants de Nantes, qu'il disait accapareurs de grains, Boulay-Paty les défendit avec une ardeur qui fit obstacle à cet appel au sang. Il résista encore avec non moins de force à Carrier, au Comité révolutionnaire et au Comité de la *Montagne,* quand ils demandèrent au département l'arres-

tation des *suspects*. Voyant ses efforts inutiles dans une journée où, les canons braqués dans les rues, une foule de dignes citoyens furent plongés dans les cachots, il s'empressa, malgré le double péril de mort qu'il affrontait, de rédiger une adresse accusatrice à la Convention. Lorsque, quelques jours après, Carrier, sous prétexte d'une vaste conspiration dans les prisons, voulut le massacre général des prisonniers; que l'ordre était donné par le Comité révolutionnaire de les faire lier deux à deux et de les faire fusiller indistinctement, Boulay-Paty ne voyant que le péril de ses concitoyens et non le sien, résolu à tout pour empêcher cet exécrable forfait, courut chez Carrier, l'interpella avec indignation, l'entraîna en bonnet de police, en redingote, en pantoufles, au Département, et lui fit renier cet ordre infâme. Des milliers de malheureux durent la vie ce jour-là à son courage.

» Boulay-Paty, arrêté enfin par ordre de Carrier, eut avec lui une nouvelle et terrible altercation qui devait le conduire à la mort; mais son attitude énergique le sauva. Carrier fut terrassé par le langage d'un homme si haut placé dans l'estime générale, et qui avait rendu dans ce pays de vrais services à la République; puis, écumant de colère, il lui dit en jurant : « Eh bien ! retourne-donc à Paimbœuf » (où Boulay-Paty était commissaire national). Boulay-Paty sortit avec mépris et envoya sans crainte à l'accusateur public du Tribunal révolutionnaire de Paris, une dénonciation formelle contre Carrier. »

C'est à cette belle conduite de son père que le poète Evariste Boulay-Paty fait allusion dans ce sonnet intitulé :

LA PRÉFECTURE, A NANTES.

Je ne passe jamais devant ce monument
Sans songer à mon père, esprit haut qu'on renomme,

Citoyen, comme en eut autrefois Sparte, Rome.
Je crois le voir ici s'avancer hardiment.

Il arrache sa proie à Carrier écumant ;
Puis, arrêté par lui, face à face il le nomme
« Un monstre ! » Alors le tigre a peur sous l'œil de l'homme,
Et devant son captif recule lâchement.

O mon père, héritier des dévouements antiques,
J'entends encor ta voix tonner sous ces portiques,
Et l'éclair de l'orgueil dans mon regard a lui.

Je marche riche et fier, je songe à l'héritage
De l'honneur, bien qui reste entier dans son partage,
Et qui fait que le pauvre a son or aussi lui.

A la suite de la dénonciation de Boulay-Paty et surtout de celle d'un ami de Robespierre, Jullien, fils du député de la Drôme de ce nom, qui fut arrêté comme Boulay-Paty et fit trembler aussi le féroce mais lâche proconsul, Carrier fut rappelé, traduit devant le Tribunal révolutionnaire de Paris, devant lequel on essaya, paraît-il, de le faire passer pour royaliste. Reconnu coupable par le Jury de tous les faits que je viens de vous raconter, il fut condamné et finalement exécuté, et, chose à sa louange, il fit bonne contenance devant la mort, tout en protestant de son innocence.

Ainsi donc, la Convention et le Tribunal révolutionnaire de Paris ne se solidarisèrent pas avec Carrier ; ils n'admirent pas que, suivant le système du *bloc* préconisé de nos jours par Clémenceau, les vices, les crimes et les folies de Carrier fussent englobés avec les vertus et les hauts faits d'armes de leur époque, et ils firent détacher par le *rasoir national,* suivant l'expression du citoyen Goullin parlant de la guil-

lotine, quelque chose de peu de valeur au point de vue intellectuel et relevant des études d'un Lombroso, mais quelque chose de détestable au point de vue moral, la tête de Carrier, c'est-à-dire celle d'un hypocrite, d'un lâche, d'un satyre ami de la bonne chère, d'un assassin et d'un voleur.

CASIMIR HULEWICZ

A PROPOS DE SON LIVRE INTITULÉ : *PARADOXAL*

PAR M. DOMINIQUE CAILLÉ.

Dans votre dernière séance générale (1), vous avez reçu par acclamation, au titre de membre correspondant, un écrivain russe d'un talent remarquable, M. Casimir Hulewicz, auteur d'un grand nombre d'œuvres en prose et en vers, écrites en français. Ces œuvres, il vient de les réunir dans un magnifique volume intitulé : *Paradoxal,* du titre de l'œuvre considérable et inédite jusqu'à ce jour, qui ouvre ce livre dont vous m'avez chargé de rendre compte.

J'ai accepté cette mission avec beaucoup de plaisir, car je connaissais, de longue date déjà, le talent de M. Casimir Hulewicz, et avec l'intention non d'analyser une à une les œuvres diverses rassemblées sous une même couverture, ce qui serait trop long : *Paradoxal, Passionnel, La Petite Amie, Algues éparses, Des vers, Suprême folie, La Morte, Le Droit du Bourreau, Stella, etc...,* mais plutôt de les apprécier dans leur ensemble, de vous faire connaître par de nombreuses citations, le talent si personnel, si primesautier, si original de notre correspondant.

M. Hulewicz appartient à une des plus antiques familles lithuaniennes-russes, jadis puissante en Wolhynie et en

(1) Séance du 15 novembre 1895.

Ukraine, dont le blason est le même que celui de Benigna, mère de saint Stanislas, patron de Pologne, morte vers 1071. Il naquit en Ukraine, mais passa une partie de son enfance à Ferney-Voltaire. Et si, comme le prétend Hippolyte Taine, les œuvres de l'esprit sont nécessairement déterminées par le milieu dans lequel elles sont produites, nous pouvons déjà voir se dessiner la vocation de Casimir Hulewicz : de famille militaire il devait avoir le goût des armes, élevé à Ferney-Voltaire, il devait avoir le goût des lettres. Dès son enfance, en effet, il songeait à servir dans la marine et à connaître la mer qu'il a plus tard si bien chantée :

Enfant, j'aimais ouïr compter aux capitaines....

dit-il dans ces vers où l'on sent passer le souffle de l'auteur de l'*Oceana nox* (1),

Enfant, j'aimais ouïr compter aux capitaines
Les sauvages pays et les terres lointaines,
Et le sombre destin des marins inconnus
Qui, partis pleins d'espoir, ne sont pas revenus ;
Et je rêvais souvent, regardant courir l'onde,
Aux femmes d'outre-mer, filles d'un autre monde ;
Je les voyais passer dans mes rêves dorés,
Si vite disparus, si jeunes enterrés.
J'avais de l'Océan comme une frénésie...

Il entra donc à l'Ecole de la Marine de Saint-Pétersbourg, puis, après avoir subi avec succès l'examen de sortie, il voyagea sur la Baltique et sentit son âme s'éveiller à la poésie au spectacle grandiose de la mer :

O mer ! c'est sur tes flots insouciants et fiers,
Dans ta vaste étendue et tes mornes déserts,
Que j'ai su deviner, que j'appris à connaître.

(1) *Les Rayons et les Ombres,* de V. Hugo.

Que j'ai senti le mieux, incarnée en mon être,
L'âme, souffle éternel du divin Créateur,
Et rayon émané de l'incommensurable ;
Et je me sens heureux sur l'Océan instable,
Esseulé sur les flots, à pleurer de bonheur.

Car il avait alors vingt ans et toutes les illusions de cet âge d'ivresse et de folie.

« Avoir vingt ans, a-t-il écrit lui-même, s'amuser de tout, rêver de combats homériques, avoir le diable au corps et les lèvres pleines de baisers, aimer toutes les femmes qui sentent bon et être sous-lieutenant, — que faut-il de plus pour se sentir incommensurablement heureux ? »

Et, il nous raconte dans *Algues éparses* dont la *Nouvelle Revue* a dit que c'était l'œuvre d'un marin pleine de poésie, de couleurs et de mélancolie, ses sentiments et ses sensations, ses équipées, ses amourettes, puis ses fatigues de tout. « Et moi, dit-il, qui ai vu tant de cieux étrangers bleuir au-dessus de ma tête, tant d'hommes exotiques passer, tant d'idées étranges éclore, tant de choses compliquées changer incessamment devant mes yeux bien fatigués déjà, et qui ai su cependant garder intactes mes illusions de seize ans, ma foi, mes rêves ingénus, — je voudrais parfois oublier ce monde de choses vécues, d'études follement aimées, la vie factice et malsaine des grands centres civilisés ; redevenir l'homme primitif, tel que furent nos aïeux ; puiser de nouvelles forces morales dans la grande intimité de tout ce qui est nature.

» Je voudrais simplifier ma personnalité, oublier certains rêves démesurés, guérir de cette fièvre malfaisante qui me pousse à chercher, à analyser, à vouloir approfondir tout ce qu'il y a de plus incompréhensible, de plus mystérieux, dans le monde inexplorable de l'âme. Je voudrais partager les saines occupations, les fatigues et les aspirations bornées des gentilshommes campagnards, et devenir, comme je les

connais, bon, simple, content de moi. Là, au moins, les déceptions amères, les navrantes désillusions, me seraient peut-être épargnées. »

Et c'est pourquoi « son amour pour cette grande simplicité — l'eau, diminue, et il est infidèle à l'adorée qui l'a tant endolori, — la mer ; » et il quitte la marine pour revenir dans son pays et il s'écrie en le revoyant : « Ce ciel bleu qui se mire avec timidité dans un petit étang est encore plus beau, plus grand, plus attrayant, que le ciel orgueilleusement réfléchi par les vastes surfaces de l'Océan immense.

» Il me semble que je retrouve avec ivresse une parcelle d'un bonheur innocent connu autrefois, perdu depuis, et toutes mes adorations, tout ce que j'admire et tout ce que je vénère, vient spontanément se confondre, s'annihiler dans le sentiment délicieux d'une primitive et touchante affection pour la contrée qui m'a donné le jour, et je me demande avec Musset : « L'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre? »

Puis, afin de bien mettre en relief l'Ukraine, son pays natal, Hulewicz, à la façon de Victor Hugo montrant les beautés des villes espagnoles pour faire ressortir celles de Grenade (1), décrit successivement les divers pays de la Russie : « La Finlande, dit-il, a les côtes échancrées et pittoresques, elle a toute la rude poésie d'une nature septentrionale. La Caucasie a les monts majestueux qui se perdent dans un ciel de saphir ; elle a la beauté romanesque des Circassiennes, les femmes les plus ravissantes du globe par la délicatesse de leurs contours. Mais l'Ukraine a les steppes verdoyants et parfumés, les kourgans préhistoriques, les bois de chênes mystérieux et ombrés ; elle a la crême, le miel, les jeunes filles jolies comme un sourire de Mai, douces comme l'espoir d'un baiser. Pierre Loti seul aurait pu rendre,

(1) V. *Les Orientales* de V. Hugo.

dans le style attendri de *Rarahu,* leur charme pénétrant ; Loti, ce primitif, ce simple si compliqué, qui a ravi un rayon à l'étoile des marins pour s'en faire une plume. »

Ce compliment que Hulewicz envoie incidemment à Loti, on pourrait le lui retourner à lui-même, car il est marin, romancier et poète comme l'auteur de *Pêcheurs d'Islande.* De même que celle des romans de Loti, l'intrigue des siens est d'une grande simplicité, mais cette mince intrigue est enveloppée d'un tel charme de style, d'une telle magie descriptive, d'une si grande originalité, qu'elle plaît infiniment, puis la grande mer apparaît toujours dans le lointain. Ainsi, dans *Passionnel,* de quoi s'agit-il ? D'une belle jeune fille, Gabrielle, qui a repoussé Cyrille pour épouser André. En faisant un voyage en mer, elle s'est noyée avec son mari. Cyrille éprouve alors le besoin indicible de revoir celle qui l'a repoussé et qu'il aime toujours. Muni d'un scaphandre, il descend au fond de la mer à une profondeur où nul n'osait s'aventurer. Il pénètre dans le navire englouti et retrouve Gabrielle dans les bras d'André, et alors « avec un frisson, il désenlaça l'homme du corps de la femme, coupa la corde de communication, — unique lien qui le rattachât au monde ensoleillé — et la noua solidement autour de la taille d'André. Il le mit à la porte, le poussa avec violence dans le petit corridor, afin de faciliter son ascension, et donna le signal convenu pour qu'on le hissât à la surface. La corde courut, se tendit brusquement, entraîna le cadavre qui s'aplatit, les bras longs et ballants, la tête touchant les genoux, — horrible. L'eau courait derrière lui, et tous les habitants du vaisseau-fantôme hochaient la tête, saluaient automatiquement, comme des figurines de cire, celui qui les abandonnait, qui remontait vers sa première demeure où la vie palpite, où tout se meut, tout respire dans un ruissellement de lumière et d'amour.

« Le cerveau en feu, les yeux pleins de vertige, surmontant un effroi instinctif qui lui glaçait les os, Cyrille se rua éperdûment dans les bras de la morte divorcée, et, les forces décuplées par une dévorante surexcitation, brisa d'un coup brusque et formidable, la glace de son casque. »

Voilà, n'est-il pas vrai ? un suicide d'amour curieux et original. L'originalité est, en effet, une des notes dominantes du talent de Casimir Hulewicz, surtout dans sa principale œuvre : *Parodoxal,* œuvre d'une saveur âpre et rare, comme l'a dit son préfacier Charles Fuster, où il y a un peu de tout, des arguments ingénieux et des paradoxes excessifs, des rêveries de poète et de subtiles conceptions philosophiques.

Dans ce volume, son plus important, Casimir Hulewicz, avec une verve jamais lasse et une virtuosité de style merveilleuse, passe, à la façon de Lord Byron, de la délicatesse de sentiments la plus raffinée à la raillerie la plus bouffonne, la plus rabelaisienne, se moquant des transitions, et se montrant souvent d'un scepticisme à outrance dans ses idées sur le mariage et la maternité, le courage et le patriotisme, la vie et la religion elle-même. Ce qui ne l'empêche pas de cacher, parfois sous un scepticisme railleur, une véritable connaissance de l'âme et de l'humanité. Lisez plutôt ce passage : « Après un bon dîner, assis dans un confortable cabaret, cigares aux lèvres et café devant eux, deux amis causent psychologie. Ecoute, dit l'un, les anciens prétendaient qu'il était plus facile de connaître son prochain que de se connaître soi-même. Raconte-moi franchement quels sont mes faiblesses et mes vices. Ne me cache rien, car la vérité ne peut me blesser. » L'autre de lui attribuer aussitôt ses propres vices les plus cachés, ses propres faiblesses les plus immondes. Edifié, le curieux reste longtemps rêveur, le regard perdu dans les spirales de

fumée bleue et se dit à chaque parole : « Dieu ! qu'il me connaît bien. »

Voici un autre endroit où une vérité est présentée sous une forme très humoristique : « L'amant d'une femme mariée est un niais qui cherche son paradis dans le purgatoire d'un autre. Il joue au Monsieur charitable, s'attelle à la charrue et aide le bœuf à la traîner. Dès que le bœuf s'en aperçoit, il tombe dessus à coups de cornes. »

C'est ainsi que se conduisent les maris qui manquent de finesse et d'urbanité, mais il y en a d'autres qui mettent en fuite le galant en lui proposant de faire le bœuf, de tirer seul la charrue. Permettez-moi de vous donner lecture de cette jolie lettre d'un mari à un amoureux de sa femme : « Monsieur le Marquis ! Rentré hier soir par le petit escalier, je vous ai surpris en conversation avec ma douce moitié. J'ai tout entendu, tout, vous dis-je. Oh ! que vous l'aimez ! Vous l'avez avoué avec des accents si sincères, si profonds, si déchirants, que des larmes émues coulèrent de mes yeux. Je vous jure qu'elle vous aime aussi, et, si elle ne s'est pas donnée à vous, c'est par un reste de pudeur : excusez-la. Et comme je comprends sa passion ! Vous êtes si spirituel, si chevaleresque, si tendre. Un des principes de ma vie fut de respecter le sentiment d'autrui, et j'ai toujours eu en sainte horreur les maris indélicats qui s'interposent entre la femme et l'amant : nous plaiderons en divorce et vous l'épouserez. Rendez-la heureuse, ma pauvre Albertine, rendez-la heureuse, elle a besoin de tant d'affection, de tant de soins depuis ses dernières couches ! Jamais, je n'aurais la barbarie de séparer une mère de ses enfants ; j'abandonne mes trois garçons tout en demandant la gracieuse autorisation de garder avec moi Mariette, la dernière née. Aujourd'hui, je ne vous engage pas à dîner pour ne pas vous attrister par la présence de votre future belle-mère qui vient

d'arriver. Espérant que vous apprécierez la courtoisie de mes procédés et que nous resterons bons amis, je me dis votre obligé. — P. S. Réflexion faite, je vous abandonne aussi la petite Mariette, la dernière née. »

« Deux heures plus tard, ajoute Hulewicz, en forme de conclusion, un voyageur affolé prenait l'express avec tant de hâte qu'il oubliait des malles blasonnées à l'hôtel. »

Mais il ne faudrait pas croire que l'humour et l'art de dramatiser sa pensée soient les seules qualités d'écrivain de Hulewicz ; il a par instant aussi une émotion vraie et profonde. Voici un petit tableau qui rappelle *La vendeuse d'amours* et semble copié sur une fresque de Pompéi. « Le vieillard m'a dit : « Je me suis amusé à enfermer tous les baisers reçus et donnés pendant la vie. L'idée me vint de leur rendre la liberté et d'ouvrir la cage. Beaucoup s'envolèrent, rapides et heureux, pareils à des papillons. Il y en avait de petits, de gros, de blancs, de rouges, de fins et de frêles ; il y en avait de gris, de ternes et de brillants. D'autres étaient sombres comme la nuit, faibles, et si lourds, qu'ils tombaient lourdement sur le sol. Seuls, deux baisers, tout palpitants, restèrent blottis dans un coin de la cage et me regardèrent avec douleur. Qui êtes-vous, amis fidèles qui ne me quittez point, demandai-je ? Le baiser le plus oublié dit : « Je suis le dernier baiser de ta mère » et le baiser le plus timide soupira : « Je suis le premier baiser de ta fiancée. »

Par ces citations, peut-être trop nombreuses, de l'œuvre considérable de Hulewicz, vous pouvez vous rendre un compte plus exact de son talent, tour à tour descriptif, psychologique, humoristique et sentimental. Lorsqu'on vous donne le signalement, même le plus fidèle d'une personne, vous avez bien des chances de passer à côté d'elle ensuite sans la reconnaître, ce qui ne vous serait pas arrivé, très pro-

bablement, si on vous l'avait mise elle-même en votre présence ; c'est pour ce motif que j'ai tâché de mettre sous vos yeux l'œuvre de Casimir Hulewicz, par mes citations, plutôt que de vous en donner une idée par mes appréciations. Vous n'y avez point perdu, car Hulewicz connaît le français à merveille. Et s'il l'écrit avec une souplesse et une virtuosité rare, c'est qu'il s'est familiarisé avec nos meilleurs auteurs français, comme il le répondit en vers à Daudet, qui l'interrogeait sur ses lectures :

Si je lis le français, ô sublime écrivain,
C'est que j'y crois trouver mon idéal divin ;
Et ce vers de Bornier exprime ma croyance :
Tout homme a deux pays : sa patrie et la France.

Il l'a bien montré lorsqu'il a tracé ces lignes avec une piété toute filiale pour la France, malgré son scepticisme habituel : « J'ai douté de tout : de ma maîtresse, de mon ami, de mon droit, même de ma propre existence ; j'ai douté de tout, hormis de la sainteté de ma mère, de la sincérité de mon amour et du génie français. »

M. JULES LEMAITRE

ÉTUDE

PAR M. A. MAILCAILLOZ.

Depuis le mois de juin dernier, grâce à l'Académie, la France compte un immortel de plus, M. Jules Lemaître. Le moment semble donc opportun pour parler de cet écrivain au talent si particulièrement sympathique.

Il y a environ dix à douze ans paraissaient dans la *Revue bleue*, à intervalles plus ou moins rapprochés, des articles de critique littéraire sur *les Contemporains*. Pour les gens qui ne jugent du mérite d'une œuvre que par la notoriété de son auteur et ne lisent que celles dont la signature leur garantit le succès, ces petites monographies passèrent sans doute fort inaperçues. En effet, le nouveau collaborateur de la *Revue bleue* était encore presque un inconnu dans le monde des lettres, n'ayant publié, avec quelques vers, qu'un seul volume qui était, je crois, une thèse de doctorat : *la Comédie après Molière et le Théâtre de Dancourt*. Si la personnalité du professeur de rhétorique était moins ignorée dans son milieu spécial, je me figure que son indépendance d'esprit et l'originalité de sa doctrine avaient dû le faire médiocrement noter, même dans cette Université cependant assez libérale.

Mais les lecteurs moins superficiels qui vont plus loin que l'étiquette et se sentent désireux de juger par eux-mêmes, ne furent pas longtemps à remarquer la finesse de ces critiques, tout à la fois si personnelles et si vraies. M. Jules Lemaître qui n'avait alors qu'une trentaine d'années, étant né en 1853, devint presque célèbre, pour ainsi dire du jour au lendemain. La rapidité de cette fortune, fondée sur le seul talent, paraît surtout merveilleuse si l'on songe qu'elle a été méritée par des critiques littéraires, c'est-à-dire par le genre d'écrits qui semblait le moins propre à créer même la notoriété. Qu'un auteur dramatique, dont une œuvre à succès est représentée devant des milliers de spectateurs passionnés pour l'action qui se déroule devant eux, qu'un tel auteur, dis-je, arrive rapidement à la célébrité, je me l'explique et je l'admets. Mais le critique littéraire ne travaille pas pour les foules : il s'adresse à une petite élite de lettrés et ce ne sont pas les élites qui créent les réputations. Puis il est amené, par la nature même de ses écrits et quelle que soit son indulgence, à froisser bien des amours-propres et il semble devoir s'attirer, par suite, plus d'animosités et de rancunes que de sympathies et de camaraderies nécessaires cependant à un succès rapide. D'ailleurs, M. Lemaître avait assez souvent saisi le point faible de l'œuvre de ses confrères en littérature pour ne pas échapper de ce côté au sort inévitable de tous les critiques.

Et cependant la fortune lui a souri dès le premier jour. En en cherchant les raisons, nous nous rendrons compte par là même de ses qualités distinctives et nous justifierons ses nombreux lecteurs de leur engouement qui, au premier abord, pourrait paraître excessif.

D'ailleurs, M. Lemaître, qui a montré, en parlant des autres, tant de largeur d'esprit, un éclectisme si indulgent et une compréhension si vaste de toutes les idées, mérite

mieux que personne la réciprocité de la part de ceux qui le lisent à son tour. Il n'est pas permis de le juger *à priori*, d'après des doctrines toutes faites et sans chercher à pénétrer et à expliquer ses intentions. Il faudrait, au contraire, essayer d'agir avec lui comme il a agi avec les autres et, si l'on ne peut atteindre à son ouverture d'intelligence, tenter au moins d'imiter sa méthode dans la mesure de ses forces, sous peine de déni de justice. Il faudrait en user avec lui comme il a fait lui-même et dire tout simplement les impressions qu'il nous procure, sans trop se préoccuper de savoir si elles sont purement subjectives ou si, au contraire, elles se justifient par quelque raison supérieure ou quelque doctrine préconçue. C'est ce que je voudrais essayer de faire le moins imparfaitement qu'il me sera possible.

Cette méthode, du reste, facilitera singulièrement mon travail. Car, si je voulais suivre les anciens errements de la critique, mon premier devoir serait de classer l'écrivain dont j'ai à m'occuper. Or, rien n'est plus difficile que de classer l'œuvre de M. Jules Lemaître.

Doit-on, en effet, le ranger parmi les critiques littéraires ? A première vue, cela semblerait assez naturel, encore bien qu'il ait abordé plusieurs autres genres, puisque c'est à celui-là qu'il doit ses premiers succès, ceux sur lesquels se sont fondés tous les autres. Cela semblerait naturel et cependant M. Brunetière, qui est, lui, un critique à principes, vous arrêterait de suite en disant : « Lemaître, un critique! mais » allons donc ! il n'en a aucune des qualités. D'abord, il n'a » pas de doctrine littéraire, et cela est indispensable pour » être un bon critique, puisque j'en ai moi-même et que je » suis le premier des critiques contemporains. Lemaître ! » mais c'est un impressionniste ; il ne juge pas, il ne classe » pas, il n'explique pas. »

Et voilà de suite l'embarras qui commence, car discuter

avec M. Brunetière ce serait une bien grande audace. Et cependant on pourrait faire remarquer qu'il ne paraît pas indispensable, pour juger une œuvre quelconque, de le faire d'après des théories préétablies, d'après d'immortels principes. On pourrait encore faire observer que M. Lemaître a jugé et même parfois assez sévèrement, surtout à ses débuts, quelques-uns de ses contemporains ; que, s'il classe peu il est vrai, au moins il explique presque toujours du mieux qu'il peut ses jugements et qu'en somme, on ne peut guère demander autre chose au critique. Mais je passe là-dessus car, ne tenant pas à classer M. Lemaître, je n'ai pas à insister pour combattre cette théorie qui lui dénie le titre de véritable critique.

S'il n'était pas critique, serait-il plutôt conteur ? comme le croit M. Brunetière. Certes, la plupart de ses nouvelles sont de vrais petits bijoux d'émotion et de grâce, et il y a quelque chose de bien personnel dans le charme qui s'en dégage, charme dû surtout à leur affectation de simplicité et à une certaine alliance artificielle du sacré et du profane. Et cependant ces petits contes tiennent, aussi bien que son roman des *Rois*, une place trop infime dans son œuvre pour pouvoir en être en quelque sorte l'étiquette ou le pavillon. Serait-il moraliste ? Quelques essais de dissertations à la Vogüé, publiés pendant l'Exposition de 1889, sous la forme piquante de *Billets du matin* à une cousine imaginaire, pourraient peut-être le faire croire un instant ; mais, sans doute, il serait risqué de classer M. Jules Lemaître parmi les moralistes, quels que soient à ce point de vue ses principes personnels, si l'on songe à la belle indulgence avec laquelle il est assez souvent porté à chercher des explications et des justifications où il n'y en a guère en bonne morale.

C'est donc qu'il est auteur dramatique. Et, en effet, cette forme paraît à première vue celle qui convient le mieux à sa

tournure d'esprit. Elle permet d'exposer successivement le pour et le contre, d'examiner une question sous toutes ses faces et, comme telle, elle se prête merveilleusement aux subtiles controverses chères aux dilettantes comme lui. C'est ainsi que Renan, avec lequel il a plus d'une analogie, aimait à exposer ses idées philosophiques sous la forme dramatique de dialogues qui lui permettaient d'éviter de conclure et d'affirmer.

Mais les dialogues de Renan n'étaient pas faits pour la scène et celle-ci a des exigences de vie et d'action auxquelles des esprits raisonneurs et subtils, comme M. Lemaître, se prêtent difficilement. Et, en effet, notre auteur a, au point de vue dramatique, les défauts de ses qualités. Nous verrons qu'il cherche des sujets trop rares et ne les traite pas avec assez de simplicité; qu'il s'entend mal à concentrer l'intérêt et dénouer l'intrigue de façon logique et pour ainsi dire mathématique ; enfin, qu'il manque un peu d'imagination créatrice et est trop porté à prendre ses types secondaires dans ses lectures plus que dans la vie réelle.

Mais s'il n'est ni critique littéraire, ni conteur, ni moraliste, ni dramaturge, qu'est-il donc et comment le nommer ? Il n'est rien de tout cela spécialement et il est tout cela à la fois, car c'est l'intelligence la plus large, la plus éclectique et la plus ouverte qui puisse exister. Il est tout cela et poète encore, ce dont je ne veux pour preuve, avant *Les Médaillons* et *Les Petites Orientales,* que cet exquis sonnet à son chat, qui remonte au temps, vers 1878, où, au Lycée du Hâvre, il enseignait la rhétorique à des élèves comme Hugues Leroux, Jules Tellier et Henry Fauvel :

« Mon chat, hôte sacré de ma vieille maison,
» De ton dos électrique arrondis la souplesse;
» Viens te pelotonner sur mes genoux, et laisse
» Que je plonge mes doigts dans ta chaude toison.

» Ferme à demi, les reins émus d'un long frisson,
» Ton œil vert qui me raille et pourtant me caresse,
» Ton œil vert semé d'or qui, chargé de paresse,
» M'observe d'ironique et bénigne façon.

» Tu n'as jamais connu, philosophe, ô vieux frère,
» La fidélité sotte et bruyante du chien ;
» Tu m'aimes cependant et mon cœur le sent bien.

» Ton amour clairvoyant et peut-être éphémère
» Me plaît ; et je salue en toi, calme penseur,
» Deux exquises vertus : scepticisme et douceur. »

Mais pourquoi m'attarder à ces distinctions ? J'ai promis de ne pas chercher à classer M. Lemaître et je veux me borner aux impressions que m'a causées la lecture de ses œuvres. Vous devrez me tenir quitte si je mets à vous les exposer la sincérité que vous êtes en droit d'attendre de moi.

La première qualité qui frappe chez M. Jules Lemaître, c'est ce qu'on a appelé son dilettantisme, cette disposition qui fait, suivant une expression assez heureuse, que les idées lui apparaissent comme des boules qu'on peut retourner en tous les sens sans arriver à une préférence sur la façon de les poser et de les examiner. Voyons donc ce qu'il faut entendre par le dilettantisme de M. Lemaître. En général, cette expression est prise en assez mauvaise part et sert à caractériser des gens sans énergie et sans volonté qui, incapables d'une action sérieuse et se bornant dans le monde au rôle facile de spectateurs indifférents, ne se contentent pas encore de rester dans leur apathie et leur indolence, mais parviennent aussi à énerver la volonté des autres par leur froide et démoralisatrice ironie. En ce sens, le dilettantisme, qui n'est qu'un scepticisme moqueur, mérite toutes nos réprobations. Mais ce n'est pas celui de M. Lemaître. S'il n'a pas — et il lui est arrivé souvent de le regretter — l'enthousiasme et l'ardeur des apôtres venus dans des siècles

plus jeunes, du moins il loue et il admire ceux qui ont conservé cette ardeur et cet enthousiasme, si bien que certains critiques, comme M. Charles Recolin, nient précisément qu'il soit un dilettante. Et, en effet, si parfois il arrive à excuser l'inaction, ce n'est pas qu'il l'approuve, mais c'est qu'il en comprend et en explique toutes les causes avec subtilité. Son ouverture d'esprit est telle qu'il embrasse tour à tour toutes les idées, s'identifie à tous les états d'âme et sa sincérité est si grande qu'il nous met successivement au courant de ses impressions diverses et parfois contradictoires, comme il fit par exemple à propos de Renan. Cela ne vaut-il pas mieux, en somme, que d'affecter des airs d'apôtre, ainsi que le font trop souvent, pour se créer des disciples, des écrivains ou des orateurs dont le manque de foi à un idéal un peu élevé démontre assez dans ce rôle la pose et le mensonge? Ne pourrait-il pas se défendre lui-même, comme le fait son personnage de Deslignières, le confrère centre-gauche du *Député Leveau?* « Je les agace » parce que je manque d'emphase. Et ce qui est admirable, » c'est qu'ils me prennent pour un sceptique et un dilettante » et qu'ils se figurent être, eux, des croyants! Et le fait est » qu'ils croient rudement à l'argent, à sa propre éloquence » et à la bonté de toutes les opinions qui peuvent le faire » réussir. »

Cependant si le dilettantisme de M. Lemaître ne peut être confondu avec celui de quelques nihilistes de lettres et ne saurait être chargé de toutes les fautes dont on l'accuse, il n'en présente pas moins quelques inconvénients. Le principal, quand il s'agit de critique, c'est celui que reproche à notre auteur son confrère, M. Brunetière, le manque de conviction et de principe directeur qui assurent l'unité et l'impartialité des jugements.

Puis il arrive qu'à force de tout comprendre et d'exposer

successivement avec la même bonne foi deux théories contradictoires, l'écrivain ne sait plus lui-même quel est le fond de sa pensée et se trouve être dupe de son dilettantisme. Il n'est pas de plus grand plaisir pour M. Lemaître que de traiter dans un article les deux points de vue opposés d'une même question et il le fait pour l'un et l'autre avec le même brio ; mais il n'est pas ensuite de plus grand embarras pour lui que quand il faut conclure et il ne peut presque plus démêler ce qu'il y a, dans sa critique, de conviction réelle et d'artifice littéraire. Ainsi, dans son drame *Mariage blanc,* le héros, M. de Thièvres, est un dilettante, un viveur qui entreprend de donner à une jeune poitrinaire l'illusion de l'amour, en lui faisant la cour, moitié par sympathie réelle, moitié par distraction de blasé, et lui aussi en arrive à ne plus savoir jusqu'où va le jeu et pour combien son cœur est engagé dans l'aventure. M. de Thièvres est fait, sous ce rapport, quelque peu à l'image de son créateur et semble une vivante condamnation de son dilettantisme.

Cette tournure d'esprit a encore un autre défaut qui se manifeste plus particulièrement dans la littérature d'imagination et surtout dans le genre dramatique, c'est de créer des types trop complexes pour être facilement compris ou trop incertains dans leur caractère et leur valeur morale. Ainsi, dans l'*Age difficile,* le héros principal, Chambray, la belle-mère en culottes qui a su, par ses marques d'affection intempestives et son immixtion trop fréquente dans le ménage de sa nièce, amener une rupture momentanée entre celle-ci et son mari ; Chambray, le vieux garçon, qui ensuite, après la réconciliation des deux jeunes époux, est presque mis à la porte par eux, se trouve ainsi privé de toute affection, de toute amitié et en est très malheureux, si bien qu'on ne sait, en somme, si on doit le plaindre ou le blâmer. Ainsi, dans la même pièce, Vaneuse, le vieux beau prodigue qui

emprunte à sa fille de l'argent qu'elle-même reçoit de ses amants, sans qu'on sache clairement s'il est fixé sur la provenance de ces prêts et la conduite de sa fille, l'auteur nous laissant volontairement dans cette incertitude à la scène VI de l'acte III :

Yoyo. — « Oh ! papa ne sait rien, rien, rien ! Ça, je vous le jure !

Chambray. — « Vous avez bien dit ça. Après tout, c'est » possible et j'aime autant. »

La seconde qualité de M. Jules Lemaître me paraît être son impressionnabilité, la facilité avec laquelle il subit l'action du monde extérieur et fixe des images dans sa mémoire ou reçoit une émotion qui lui est communiquée. Cette qualité, presque physique, provenant de l'extrême acuité des sens, il l'avait dès son enfance : il suffit pour s'en convaincre de lire la page suivante, tout à la fois spirituelle et émue :

« Au plus lointain de ma mémoire, je revois un petit » bonhomme de six ans, sachant lire couramment depuis » quelques mois, qui se promène, un livre à la main, dans » l'allée d'un jardin de province, entre deux plates- » bandes bordées de pieds d'alouette. Ce livre, c'est *La* » *Corbeille de l'enfance,* et ce que lit le petit bonhomme » en faisant des gestes, c'est *La mort de Jeanne d'Arc...* » Quand il arrive à ce vers :

« Elle baissa la tête et se prit à pleurer, »

» une profonde émotion le gagne, il pleure aussi ; ses » larmes tombent sur *La Corbeille de l'enfance* et y » délayent les taches d'encre, et c'est en sanglotant qu'il » continue :

« Ah ! pleure, fille infortunée !
» Tu ne reverras plus tes riantes campagnes,
» Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
» Et ta chaumière et tes compagnes,
» Et ton père expirant sous le poids des douleurs. »

» Ce dernier vers surtout lui paraît si magnifique et si » distingué qu'il ne se lasse pas de le répéter. Et comme il » ouvre sur le monde physique des yeux tout frais et que » les mots, récemment appris, un peu mystérieux encore » dans leur nouveauté, ont pour lui toute leur puissance » d'expression, ce pauvre hémistiche : « Tes riantes cam- » pagnes » évoque à ses yeux tout un paysage magique, » lui rappelle les bords du Loiret, les jolies maisons blotties » dans le feuillage, avec des massifs de géraniums contournés » par des allées bien ratissées (car, en fait de nature, c'est » jusque-là ce qu'il a vu de mieux) ; et ces autres mots : « Ta chaumière et tes compagnes » lui font voir une » maisonnette du chemin de fer où il voudrait bien habiter, » et ses grandes amies, les jeunes filles du catéchisme de » persévérance, en mousseline blanche, couronnées de roses » blanches artificielles, aux processions de la Fête-Dieu... »

On sent que le morceau est réellement fait d'après des souvenirs d'enfance et que les images étaient, dès ce moment, assez nettes en son esprit pour y subsister et être reproduites bien des années après avec cette vigueur d'expression. Ce qui montre encore l'impressionnabilité de M. Lemaître, c'est le plaisir qu'il prend aux spectacles des yeux, aux représentations foraines ou équestres, aux pantomimes et aux ballets : je pourrais trouver à vous citer de nombreuses pages bien pittoresques écrites par lui sur ces sujets.

En somme, M. Lemaître n'a pas seulement une intelligence remarquable, il a aussi des yeux d'artiste et il nous dit sincèrement ce qui l'intéresse et ce qui le frappe dans ce

qu'il voit. La sincérité et la simplicité, voilà encore de ses qualités maîtresses. Il y attache tant d'importance que ce sont celles-là surtout que, comme professeur, il cherchait à développer chez ses élèves. Il ne voulait pas leur imposer les admirations classiques et convenues, que trop souvent les écoliers prennent de la bouche de leurs maîtres sans se les expliquer ni les raisonner. Dans sa classe, on ne lisait pas seulement Corneille et Racine, mais aussi Leconte de Lisle, Flaubert et Richepin, quand ce n'était pas tout simplement Labiche. Il était bien sûr que ses élèves reviendraient plus tard d'eux-mêmes aux classiques et admireraient la belle et sévère ordonnance de leurs œuvres ; mais il voulait que leur admiration fût spontanée et sincère parce qu'il savait par expérience combien elle gagne alors en solidité.

Il est simple aussi, simple et bon ; car jusqu'ici, les qualités d'esprit que nous avons trouvées en lui ont pu vous le faire voir comme un sceptique au cœur froid, spectateur indifférent des dévouements comme des bassesses de ce monde. A ne prendre que ses critiques, peut-être pourrait-on garder cette opinion fausse de son caractère, sans doute parce qu'il ne veut s'y montrer que comme artiste et non comme moraliste, pensant que la littérature a son domaine propre et qu'il faut distinguer le beau du bien. Mais il nous paraît tout autre dans son œuvre dramatique. Prenons, si vous le voulez, sa première pièce : *Révoltée*. Quel en est le personnage intéressant, celui que l'auteur a pris comme son porte-parole, celui en qui l'on sent qu'il a mis toute son âme ? C'est Rousseau, le mari de la *Révoltée,* un professeur, un savant, aussi peu élégant et mondain que possible ; mais un brave cœur, noble et généreux, qui peut ne pas flatter l'orgueil d'une poupée mal élevée comme sa femme, mais que les plus grands seraient fiers d'avoir pour ami. C'est ce simple, ce naïf, que M. Lemaître préfère, et, quand il le fait

parler, c'est avec une conviction telle qu'elle ne peut venir que du cœur. Ecoutez-le nous raconter son histoire :

« J'avais fait un si beau rêve ! Cette orpheline, élevée » uniquement par des religieuses, qui n'avait jamais eu » d'autre maison que son couvent de Touraine, cela me » semblait charmant. Je m'imaginais une âme toute neuve, » tout enfantine, tout ignorante, que je pourrais caresser et » pétrir doucement. Puis, j'avais tant de pitié de cette » pauvre petite sans parents, sans foyer, qui n'avait jamais » connu que la maternité froide des bonnes sœurs ! Je me » fondais en tendresse à l'idée de la prendre, de la réchauffer, » de lui donner une famille. Et je pensais qu'elle aimerait » son mari et qu'il serait tout pour elle, lui ayant tout » donné. Si elle avait voulu !... Te rappelles-tu la messe » de mariage dans la chapelle du couvent, l'autel tout fleuri » comme un autel du mois de Marie, les robes blanches des » sœurs et ces voix de femmes chantant des cantiques ? » J'en pleurais de joie. Tu t'en souviens ! — Ah ! triple » idiot ! Qu'est-ce que j'avais donc sur les yeux ? Dès le » lendemain, mon ami, dès le lendemain, j'ai eu l'impression, » ah ! si nette et si atroce ! que je m'étais trompé et » qu'elle ne m'aimait pas, pas même un peu, comprends-tu ? » Et, encore une fois, pourquoi ne m'aime-t-elle pas ? Oh ! » ce n'est pas de la passion que je lui demande, mais » seulement un peu d'affection et de pitié. Serait-elle si » malheureuse de se laisser adorer ? »

Dans presque toutes ses pièces, d'ailleurs, vous rencontrerez des personnages de ce genre et l'on sent qu'il conserve pour eux une affection toute particulière, un petit coin de province dans son cœur. Dans *Le Député Leveau,* c'est Mme Leveau, la petite bourgeoise qui, croyant devoir être toute sa vie la femme d'un simple avoué de Montargis, est tout étourdie d'entendre un jour appeler son mari Monsieur

le Député. Elle est étourdie, mais non éblouie, car elle ne comprend guère les compromissions et les vilenies de la politique et elle ne peut songer sans tristesse au temps où son mari était tout à elle. Elle le regrette avant même de savoir qu'il songe à divorcer pour prendre une femme qui lui fasse plus d'honneur dans sa nouvelle situation. Ah ! ce divorce ! elle déclare de suite qu'il ne se fera jamais. Pourquoi ? « Parce que, parce qu'elle n'a jamais songé à ça, » même les jours où elle souffrait et où elle lui en voulait » le plus... parce que ça ne peut pas seulement lui entrer » dans la tête... enfin, parce que c'est impossible. » Elle fera tout pour l'empêcher, tout, jusqu'à écrire une lettre anonyme. Et malgré cela, Mme Leveau est une brave femme « qui représente bien la morale humaine, populaire, tradi- » tionnelle, sans nul mélange de morale artificielle et mon- » daine. » C'est un personnage sympathique à l'auteur, comme Simone, la petite poitrinaire du *Mariage blanc,* et ces caractères me suffisent pour me renseigner sur la bonté de cœur de M. Lemaître.

S'il ne la montre pas plus souvent, c'est qu'il craint le ridicule, car les préjugés mondains ont si bien changé la morale qu'il y a maintenant quelque ridicule à être trop bon et que bon et bête sont devenus, en notre langue faussée, deux mots presque synonymes. Le ridicule, il le craint par dessus tout et c'est pour cela qu'il affecte souvent des airs d'indifférence et de scepticisme. C'est cette crainte qui a motivé le changement du mot de la fin dans *Le Député Leveau.* La marquise de Grèges, chassée par son mari parce qu'elle est la maîtresse de Leveau et prévoyant le divorce, laissait, à la première représentation, le spectateur sur cette phrase : « Eh bien ! je serai Mme Leveau. » Depuis, le mot a été changé et la marquise est moins affirmative : « Serai- » je un jour Mme Leveau ? » C'est encore par peur du ridi-

cule que M. Lemaître se raille parfois lui-même. J'en prends un exemple au hasard, dans le premier acte de *L'Age difficile*. L'exposition a été un peu longue vers la fin et a procédé un peu naïvement par questions directes d'un personnage à l'autre, sans qu'on voie bien les raisons que l'un avait d'interroger et l'autre de répondre avec tant de complaisance. Et alors l'auteur, qui s'en aperçoit, termine ainsi ironiquement le dialogue : « Avez-vous encore quelque chose à me » demander ? »

Mais ce sont là des détails et nous en savons dès maintenant assez pour nous renseigner sur la personne même de M. Jules Lemaître. Sens extrêmement fins, esprit très largement ouvert, cœur simple et bon, mais peu disposé à se laisser découvrir par crainte des moqueurs, voilà l'homme. Voyons maintenant ce qu'est l'auteur et comment il a su tirer parti de ces qualités naturelles, exceptionnellement précieuses par leur réunion.

Et d'abord quel art met-il dans la composition de ses contes ou de ses drames ? On peut établir en principe que le genre du conte convient mieux à sa nature et à son penchant pour l'école buissonnière. Nous avons vu déjà que ses œuvres dramatiques, tout aussi intéressantes, tout aussi finement écrites, ne contiennent peut-être pas cependant toutes les qualités nécessaires à ce genre spécial. J'ai hâte de me débarrasser de ces quelques remarques — je n'oserais pas dire de ces quelques critiques — pour vous exposer mieux ensuite tout ce qui fait le si grand talent de M. Lemaître.

Avouons donc que les sujets de ses comédies comportent souvent des analyses de sentiments trop compliqués pour la scène. J'en citerai comme exemple l'une de ses dernières pièces *Le Pardon*, représentée à la Comédie Française le 15 février 1895. Cet ouvrage est trop fin pour l'optique théâtrale, fin comme des cheveux coupés en quatre.

Un mari trompé aime encore sa femme et lui pardonne ; mais il lui reste des retours de jalousie, dus surtout à son orgueil profondément atteint et il ne pourra s'en débarrasser complètement que quand il aura trompé sa femme de son côté et dans des conditions analogues. Son orgueil, humilié alors dans sa croyance à sa force et à son infaillibilité, sera bien forcé de baisser aussi pavillon. Si sa femme lui pardonne à son tour, leur pardon réciproque sera ensuite une garantie de tranquillité et de paix pour leur ménage. C'est l'opinion de M. Lemaître qui a voulu aussi illustrer cette vérité philosophique qu'une faute en appelle une autre et que la seconde est la peine de la première. Outre que la pièce manque sans doute de moralité, elle manque aussi surtout de l'action et du mouvement nécessaires et se déroule avec une symétrie qui n'est pas sans engendrer un peu de monotonie. Ce n'est, en somme, qu'une armature sur laquelle on pourrait adapter quelque chose de vivant, mais qui ne vit pas par elle-même. Les personnages ne sont que des entités morales que nous pouvons, sans les défigurer, appeler : le mari, la femme, l'amie et qui, dans la comédie, portent seulement les noms de Georges, Suzanne, Thérèse. Evidemment tout cela est voulu par l'auteur et tout cela serait accepté, amènerait même certains effets heureux dans un roman ; mais tout cela n'est pas dramatique parce qu'il y manque l'action et la vie.

Ce qui n'est peut-être pas très dramatique non plus, c'est la façon dont M. Lemaître conçoit et compose ses pièces. Il envisage une situation ou plutôt des caractères qui lui semblent intéressants et capables de servir de point de départ à une action émouvante ou comique. Puis il se demande comment ces caractères et cette situation doivent se développer et se résoudre pour rester dans la vérité de la logique et de la vie et c'est ainsi qu'il arrive au nœud et au dénoue-

ment de son drame. Ce peut être la façon la plus intelligente et la plus raisonnable de composer ; mais ce n'est pas celle dont doit user un auteur dramatique s'il faut en croire A. Dumas fils qui avait, je crois, quelque compétence. Celui-ci procédait tout autrement et les résultats obtenus montrent assez que son procédé était le bon. Ce qu'il concevait d'abord, c'était son dénouement et toute la pièce était ensuite agencée par lui pour y conduire fatalement et nécessairement. Ainsi il évitait toute hésitation, toute incertitude qui pussent se répercuter de l'esprit de l'auteur dans celui des spectateurs indécis et inquiets. Il concentrait l'intérêt en quelques scènes palpitantes et n'avait plus à craindre les longueurs si dangereuses en matière de théâtre. Le défaut de la méthode de M. Lemaître se montre surtout, d'ailleurs, dans ses dénouements qu'il peut changer à volonté sans détruire l'économie de sa pièce et ainsi a-t-il fait successivement pour *Révoltée* après la représentation , pour *Mariage blanc* entre la répétition générale et la première, pour *Le Pardon* aussi, sans doute, avant d'avoir même livré sa pièce aux interprètes.

Enfin, M. Lemaître n'a pas toujours l'imagination créatrice qui donne la vie à des types, pris dans la réalité et placés ensuite par l'auteur sous le jour spécial à son point de vue particulier. La plupart de ses pièces ne nous présentent qu'un ou deux de ces types : ceux-là, il faut le reconnaître et nous lui devons cette justice, sont frappants de vérité et d'une observation profondément fouillée ; mais les personnages secondaires sont plutôt des réminiscences littéraires ou des imitations : pour quelques-uns, ce caractère factice est tout particulièrement marqué. Ainsi, dans *Révoltée,* Mme de Voves, la mère mélodramatique et coupable qui a laissé, ou à peu près, sa fille élevée à l'aventure et, au moment où celle-ci va faillir à son tour, prend des allures de bon ange et de justicière pour la remettre dans le droit chemin ; ainsi

encore, dans la même pièce, un personnage calqué sur des créations de Dumas, André, le fils légitime de la même mère, qui, lui aussi, veut protéger sa sœur contre ses entraînements et ses révoltes et va jusqu'à provoquer à un duel l'homme qu'il sait sur le point de devenir son amant.

Un peu conventionnels aussi la mère sans caractère et le docteur de comédie du *Mariage blanc* et encore Mme Mériel de *L'Age difficile,* cette bonne fée larmoyante à cheveux blancs, qui arrive tout-à-coup au dénouement pour invoquer auprès de celui qui l'a aimée autrefois sans espoir, ces amours honnêtes et malheureuses de la vingtième année et le préserver ainsi des amours séniles des vieux garçons abandonnés. Et, dans la forme même des pièces de M. Lemaître, dans ces thèses qui s'y développent plus ou moins franchement, ne reconnaissez-vous pas l'influence et l'imitation de Dumas fils et ne conviendrez-vous pas que l'auteur n'a pas l'esprit assez neuf, assez ignorant, en un mot a trop étudié les autres pour exceller dans la littérature d'imagination et en particulier dans le genre dramatique?

Cependant, si de la conception d'ensemble nous arrivons à la composition du détail, nous n'avons plus qu'à louer son extrême habileté. Cette habileté se montre particulièrement dans telle ou telle scène de conduite délicate où la moindre faiblesse pouvait compromettre le succès de toute la pièce. Ainsi, dans *Révoltée,* l'entrevue entre Mme de Voves et André son fils légitime, au cours de laquelle cette mère, jusque là respectée comme une sainte, est obligée de laisser deviner à son fils qu'elle a eu une autre enfant et que cette enfant, vis-à-vis de qui elle a tant à se reprocher, est la *Révoltée,* Mme Rousseau. André ne prononce pas un seul mot, indiquant qu'il a compris, et cependant sa mère le sent, rien qu'au silence tragique qui coupe le dialogue. « Ma mère, » que désirez-vous que je fasse ? » dit André qui veut

douter encore. Et Mme de Voves a le courage d'aller jusqu'au bout : « Veille sur Hélène. Mais que ce ne soit pas seulement » par amitié pour son mari. Que ce soit aussi par affection » pour elle. Tu le dois. »

Et, dans *L'Age difficile,* l'exposition est faite, avec un art consommé, dans les deux ou trois premiers mots de début. Nous avons vu qu'elle se traîne un peu aux scènes suivantes ; mais elle paraît longue alors, précisément parce qu'elle tenait toute dans la première scène. Rien que par la répétition obsédante du nom de M. Chambray, revenant à toutes les répliques, nous comprenons que le sujet doit être précisément l'encombrement que cause ce célibataire arrivé à l'âge difficile. L'action est exposée en deux minutes : c'est le comble de l'art.

D'ailleurs, ces qualités de composition ne sont sans doute pas les seules ni même les plus essentielles que possède M. Lemaître, puisqu'elles perdent beaucoup de leur importance dans la critique littéraire et que cependant c'est comme critique, il faut bien le dire, que celui-ci a conquis le meilleur de sa renommée.

Et, en effet, il a encore le mérite rare d'une grande originalité, non pas cette originalité recherchée, travaillée et décadente qui conduit le plus souvent à l'incompréhensibilité, mais une originalité naturelle et pour ainsi dire inconsciente provenant du fait même de sa tournure d'esprit. On prétend que l'Ecole normale laisse sa marque indélébile sur ceux dont elle a été l'éducatrice et leur donne je ne sais quelle allure pédante et doctorale, qui paraît insupportable. Elle le paraît surtout, j'imagine, à ceux qui, n'étant pas normaliens, auraient voulu l'être ou qui ont rencontré sur leur route quelque concurrent sorti de l'école. Dans tous les cas, s'il y a un esprit normalien, on ne s'en douterait guère à lire M. Lemaître et, s'il s'agissait de chercher cet esprit chez lui ou chez

M. Brunetière, on le trouverait plutôt chez celui qui, n'étant pas sorti de l'école, parle des « doctes gamineries » de l'autre.

M. Lemaître a bien une culture classique des plus profondes et un sens extrêmement complet de la beauté antique, qui lui permettent d'écrire des critiques comme celle qu'il fit sur une reprise de *La Belle Hélène*. Mais, loin de se prévaloir de cette culture, il la dissimule volontiers ; il ne s'en fait pas accroire et, quand son amour de la sincérité l'exige, il renie ses dieux pour lesquels il ne veut pas d'admiration factice et de commande : rappelez-vous notamment son article, véritable éreintement, écrit au lendemain de la représentation d'*Œdipe Roi*. Tout récemment encore, ne nous a-t-il pas, avec l'irrespect d'un librettiste d'opérette, donné une amusante parodie de l'antiquité, sous le titre de *La Bonne Hélène?* Hélène y est bonne, en effet, si bonne qu'après avoir trompé Ménélas pour le beau Pâris, elle ne veut, de peur de les chagriner, refuser ses faveurs ni au vieux Priam, ni à son fils Hector, ni à son petit-fils Cléophile. Mais elle est bien de son temps, et Priam, Hector et Cléophile en sont bien aussi, eux qui ne purent galamment garder le secret de leur bonheur

« Et qui ne surent pas être des gens du monde. »

Seul Pâris, qui est jaloux, s'attire, pour cet anachronisme, les critiques de Vénus et ne trouve d'autre excuse que d'avouer :

« Que c'est dans trois mille ans, lui, qu'il aurait dû naître. »

En somme, M. Lemaître est savant, mais ne veut pas être pédant, et dites-moi si rien l'est moins, en effet, que ce récit si amusant d'une entrevue entre Victorine Demay, la chanteuse de café-concert, et Renan.

« L'entrevue eut lieu chez une personne qui aime » M. Renan de tout son cœur et qui voulait amuser un peu » ce soir là son vénérable ami. L'auteur de la *Vie de Jésus,*

» avec la politesse attentive et la bonhomie que l'on connaît,
» se leva, vint à la chanteuse et lui dit : « Madame, je
» fréquente peu les cafés-concerts, mais je serai heureux de
» vous entendre, car j'ai beaucoup entendu parler de vous. »
» Demay, très émue et voulant être aussi aimable que
» possible, fit cette réponse d'une simplicité grandiose :
« Et moi aussi, monsieur, je vous connais bien ! » Cela est
« très beau quand on essaie de se figurer ce que Demay
» pouvait connaître de M. Renan et quelle idée elle pouvait
» bien s'en faire. Ainsi conversèrent ces deux artistes
» lyriques. Si l'on voulait méditer sur cette rencontre, il
» pourrait jaillir de cette méditation un joli cliquetis d'anti-
» thèses. Et, comme on verrait dans les deux personnages
» de cette petite comédie les deux représentants extrêmes
» de la pensée et de l'art, venus des deux pôles de la
» littérature (excusez cette langue déplorable) pour se
» saluer avec un peu d'étonnement, la chose tournerait vite
» au symbole. »

Voilà l'originalité de M. Jules Lemaître et, si vous goûtez peu l'intrusion de la chanteuse de café-concert dans la littérature, je vous répondrai qu'une fois n'est pas coutume et qu'à l'ordinaire il ne fait, au contraire et au rebours de ses confrères en critique, qu'une très petite place à l'appréciation du jeu des acteurs dans ses comptes rendus des œuvres dramatiques : il s'occupe peu des choses du métier et des détails techniques de la scène, songeant surtout, dans une œuvre, à discuter les idées.

D'ailleurs, ceci n'est qu'un exemple et la tournure d'esprit toute personnelle de M. Lemaître, son amour du nouveau et de l'inédit sont si indiscutables qu'ils lui jouent parfois de mauvais tours, particulièrement quand il aborde le théâtre : ainsi, quand il a choisi le sujet de *Mariage blanc,* l'histoire de cette jeune poitrinaire qu'un viveur décavé épouse moitié

par pitié, moitié par sympathie affectueuse. Une pareille donnée, avec les idées qu'elle suggère sur la nature de cette union, de ce mariage blanc tout platonique, ne pouvait convenir au théâtre où les nuances s'accusent avec des crudités de tons francs.

De même, dans *Flipote,* le personnage de Mlle Anglochère me paraît l'erreur d'un esprit trop avide d'originalité et vous trouverez, je pense, plus bizarre que vraisemblable ce caractère de tante d'actrice, « vieille fille — je dis vieille » vierge — absolument honnête et respectable, mais d'esprit » indépendant. Elle a été directrice de pensionnat en pro- » vince, a été couronnée par l'Académie pour des ouvrages » d'éducation et s'est retirée, vers la quarantaine, avec de » petites rentes. A ce moment son frère, garçon de bureau » au Ministère de l'Instruction publique, est mort en lui » confiant sa fille (Flipote) et en la suppliant de ne pas » quitter la jeune personne, tant que sa « position » ne » serait pas faite. Mlle Anglochère est donc venue s'installer » provisoirement à Paris. Elle n'a pu empêcher sa nièce » d'entrer au Conservatoire puis de devenir la maîtresse » d'un de ses camarades, ce nigaud de Leplucheux et enfin » de l'épouser. Mais puisque Flipote a tant fait que de mal » tourner (et il est clair comme le jour que, son caprice de » ménage et de pot-au-feu passé, elle fera comme les autres » et aura nécessairement des amants), la vieille demoiselle » veut du moins que sa nièce « ne tourne pas bêtement ». » Et le jour où éclate la brouille prévue entre la comédienne » et son mari, elle confie à un brave homme, l'excellent » baron des Œillettes, qui appartient à l'espèce des vieux » messieurs sensibles, le dépôt qu'elle avait elle-même reçu » de son frère. Leplucheux n'était pas « une situation ; » le » baron en est une. La tante l'aurait préférée régulière, » mais elle n'avait pas le choix, elle a vu cela tout de suite.

» Enfin elle pourra retourner dans son pays planter ses
» choux. »

J'ai laissé parler M. Lemaître, afin de ne pas trahir sa pensée ; car il rend compte lui-même de ses pièces, ce qui présente encore quelque originalité, quoique imité de Corneille et l'on a pu dire avec quelque malice que la partie supérieure de ses œuvres dramatiques était la critique qu'il en donnait le lundi suivant aux lecteurs des *Débats*. Mais, malgré son habileté d'analyse du caractère de Mlle Anglochère, celui-ci ne nous semble pas assez simple pour intéresser un public de théâtre ; en même temps, il prouve, par là même, surabondamment que l'esprit de son créateur n'est ni banal, ni pédant.

Mais il ne suffit pas d'avoir des idées neuves ; il faut savoir les faire entrer dans l'esprit du lecteur et M. Lemaître a pour cela une netteté et une force d'expression remarquables. C'est spécialement dans ses œuvres de critique que se manifeste cette aptitude particulière à fixer d'une façon définitive les caractéristiques de ceux qu'il a pris comme thème de ses observations. Non seulement il sait voir de suite les traits distinctifs du talent de tel écrivain ; cela, c'est affaire d'acuité d'intelligence et constitue proprement le sens critique : il le possède à un haut degré et voilà pourquoi il sait juger une œuvre sans se fonder pour cela sur de grands principes préétablis. Mais ce qu'il a su voir, il sait aussi l'exprimer fortement et d'une façon imagée qui le fixe à jamais dans notre esprit. Je voudrais, à titre d'exemple, vous citer un fragment de son étude sur M. Georges Ohnet :

« J'ai coutume, écrit-il, d'entretenir mes lecteurs de
» sujets littéraires ; qu'ils veuillent bien m'excuser si je leur
» parle aujourd'hui des romans de M. Georges Ohnet.

. . . . . .

» On y trouve l'élégance des chromo-lithographies, la

» noblesse des sujets de pendule, les effets de cuisse des » cabotins, l'optimisme des nigauds, le sentimentalisme des » romances, la distinction comme la conçoivent les filles de » concierge, la haute vie comme la rêve Emma Bovary, le » beau style comme le comprend M. Homais. C'est du » Feuillet, sans grâce ni délicatesse ; du Cherbuliez, sans » esprit ni philosophie ; du Theuriet, sans poésie ni fran- » chise ; de la triple essence de banalité.

» Mais ces romans sont venus à leur heure et répondaient » à un besoin. Les romanciers, qui sont artistes, se soucient » de moins en moins des goûts de la foule ou même affec- » tent de les mépriser ; la littérature nouvelle tend à devenir » un divertissement mystérieux de mandarins... Or, il y a » toute une classe de lecteurs qui n'a pas le loisir, ni peut- » être le moyen, de pénétrer ces arcanes, qui veut avant » tout des « histoires » comme les fidèles du *Petit Journal :* » mais qui pourtant les veut plus soignées et désirent qu'elles » lui donnent cette impression que « c'est de la littérature. » » M. Ohnet est au premier rang de ceux qui tiennent cet » article-là ; il est incomparable dans sa partie ; il sait ce » qui plaît au client ; il le lui sert, il le lui garantit. Tout » cela n'est certes pas le fait du premier venu ; mais qu'il » soit bien entendu que c'est en effet de marchandises qu'il » s'agit ici, de quelque chose comme les « bronzes de » commerce » et non pas d'œuvres d'art. Il ne faut pas » qu'on s'y trompe. Je n'ai voulu que prévenir une confusion » possible. »

Bronzes de commerce, voilà l'image qui reste dans l'esprit et représente de la façon la plus pittoresque et en même temps la plus exacte possible, les romans de M. Georges Ohnet. Mais j'ai l'air d'oublier M. Lemaître, au profit de l'auteur du *Maître de forges,* et je m'en excuserais si je ne savais que le mérite de cette étude doit être précisément

dans ses citations et qu'elle ne peut avoir d'autre objectif que de servir de cadre où les meilleurs exemples viennent naturellement trouver leur place. D'ailleurs, je reviens à M. Lemaître avec une autre de ses qualités distinctives, qui ne peut être désignée que par un néologisme ; je veux parler de son modernisme ou de sa modernité.

M. Brunetière, à Nantes même, dans une conférence que nous avons tous applaudie, s'est élevé avec force contre la modernité qu'il eût volontiers chargée de tous les crimes. Ce n'est, sans doute, pas le lieu de discuter ici ses effets moraux en ce siècle, peut-être un peu dépourvu de scrupules, — ses défenseurs disent de préjugés ; — mais, pour nous en tenir au seul point de vue littéraire qui doit nous occuper, il est certain qu'elle constitue un mérite, puisqu'elle résume l'ensemble des qualités nécessaires pour qu'un ouvrage soit goûté des lecteurs de son temps et de son pays. Ce mérite, personne ne peut se l'attribuer à plus juste titre que M. Lemaître. N'a-t-il pas d'abord, à propos des frères de Goncourt, subtilement défini la modernité elle-même ?

« La modernité, c'est d'abord, si l'on veut, dans l'ensem-
» ble et dans le détail de la vie extérieure, le genre de
» pittoresque qui est particulier à notre temps... C'est
» encore ce qui, dans les cervelles, a l'empreinte du moment
» où nous sommes ; c'est une certaine fleur de culture
» extrême ou de perversion intellectuelle ; un tour d'esprit
» et de langage fait surtout d'outrance, de recherche et
» d'irrévérence où dominent le paradoxe, l'ironie et la blague,
» où se trahit le fiévreux de l'existence, une expérience
» amère, une prétention à être revenu de tout, en même
» temps qu'une sensibilité excessive ; et c'est aussi, chez
» quelques personnes privilégiées, une bonté, une tendresse
» de cœur que les désillusions du blasé font plus désinté-

» ressée et que l'intelligence du critique et de l'artiste fait
» plus indulgente et plus délicate. »

Il semble, à lire ce passage, que M. Jules Lemaître ait voulu définir son propre talent et nous retrouvons là presque toutes les qualités qui peuvent servir à le reconstituer, si bien que j'aurais pu prendre ces quelques lignes comme épigraphe de cette étude. Oui, M. Lemaître est bien moderne; il l'est par les faits dont il parle et par le choix de ses sujets ; il l'est aussi par les idées morales et les sentiments qu'il développe.

Les faits d'actualité se rencontrent à chaque page dans ses œuvres, soit sous forme de récit direct, soit plus souvent sous forme d'allusion. Plutôt que de ne pas paraître au courant des événements, il aimerait mieux les devancer, comme dans ce drame des *Rois* où il fait dire à un de ses personnages :

« Consultez l'almanach des souverains en cette année
» 1900. Il y a une impératrice dont la principale ambition
» est d'être une parfaite gymnaste. Il y a une reine qui,
» pouvant exercer son métier de reine, préfère celui
» d'homme de lettres et sollicite les prix des Académies. Il
» y a un roi morose que ses sujets ne voient jamais, qui ne
» songe qu'à faire des économies pour organiser des voyages
» scientifiques et qui n'aspire qu'au renom de bon géogra-
» phe... Un prince qui fut un grand artiste décadent s'est
» noyé, une nuit, dans un lac des Niebelungen, parmi ses
» cygnes. Un autre prince s'est suicidé avec sa maîtresse,
» un autre a épousé une danseuse. Ce sont, depuis quelque
» temps, les maisons royales qui fournissent à proportion le
» plus de faits divers. Les rois s'en vont, je vous dis, les
» rois s'en vont. »

Vous pouvez, de suite, mettre les noms sous chacun des portraits, de même que dans cette pièce encore, sous celui

de cet héritier royal qui ne veut plus être que Jean Keller et se fait signer sous ce nom un brevet d'enseigne de vaisseau.

Mais l'actualité la plus intéressante n'est pas celle des faits, c'est celle des idées. Or l'œuvre de M. Lemaître est le reflet fidèle de tous les courants de pensée auxquels s'est laissée aller l'âme contemporaine. Si nous nous en tenons encore à son théâtre, nous verrons son modernisme se montrer à chaque instant dans le choix des milieux où il place ses comédies ou ses drames et dans les caractères des personnages qu'il y fait agir. Un des exemples les plus complets en est dans cette comédie de *Flipote*, la plus spontanée de ses pièces, qui, comme il le dit lui-même, a été écrite dans la joie.

Flipote est une comédienne et la pièce dont elle est le centre n'est que le tableau fort spirituellement croqué de la vie de théâtre. Vous savez la part que le théâtre a pris dans notre existence contemporaine et ce qu'il y a en lui d'attirant. M. Lemaître a éprouvé cette attraction et, ayant pu voir de près ce monde mystérieux, a voulu nous le faire connaître aussi, sans songer que ces mœurs trop spéciales ne contiennent peut-être pas un intérêt assez général pour plaire à l'ensemble du public pris dans toutes les classes de la société. S'il était peu dramatique, son sujet était essentiellement moderne et les caractères de ses personnages le sont bien aussi. C'est d'abord l'héroïne elle-même, le type de la cabotine, qui a eu une passion pour son crétin de mari tant que sa nullité a été évidente pour le public, mais chez qui la jalousie professionnelle a été plus forte que l'amour, quand Leplucheux s'est avisé d'avoir du succès, oh ! bien sans s'en douter :

« Hier soir, » lui dit-elle, « tu as eu surtout de la veine. » Veux-tu toute ma pensée ? C'est justement parce que je te

» place très haut que je ne peux pas m'empêcher de faire
» des réserves sur la qualité de ton succès. Je m'en réjouis
» autant que toi, et cependant je n'en suis pas entièrement
» satisfaite. »

Et n'est-elle pas plus décadente encore cette Totoche de douze ans qui représente l'enfant au théâtre et proclame fièrement : « Nous avons besoin d'excitation, nous autres
» artistes ? »

Mais, dans cette pièce, il n'y a pas que les acteurs qui soient des cabotins. Le directeur Courbouzon, en est un aussi, industriel sans scrupules qui ne se propose qu'un but, gagner de l'argent et ne veut « pas avoir des femmes mariées
» dans sa troupe, parce que çà éloigne les gens de cercle
» qui font le succès d'un théâtre comme le sien. » Montrieux, l'auteur, est un autre cabotin qui, voyant que sa pièce est un « four noir, » affecte de ne penser qu'au malheur de son impresario et de ses interprètes. Pour lui-même, ce lui serait égal et il ne veut pas qu'on l'accuse de « ronchon-
» ner. » « Il ronchonne d'autant moins qu'il avait toujours
» prédit ce qui arrive. »

Mais *Flipote* n'est qu'un vaudeville, ses personnages ne sont que des caricatures un peu outrées, quoique amusantes et vraies. M. Lemaître conserve ses qualités de modernité dans des œuvres plus importantes et des caractères plus sérieux. Il est tout-à-fait du dernier « bateau » ce Brétigny qui cherche à devenir l'amant de « la Révoltée, » qui se fait applaudir sous un maillot de clown dans un cirque d'amateurs mondains et à qui on reproche de ravaler au rang des histrions et des baladins un des derniers représentants de la noblesse française. « Que voulez-vous, » dit-il,
« que fasse à l'heure où nous sommes, un homme de notre
» monde ? » Mais il faut surtout l'entendre dans sa grande déclaration d'amour et cette scène, que je voudrais pouvoir

vous citer tout entière, étonnerait fort, ce me semble, les Antony des temps romantiques. A Hélène qui lui demande : « Mais si je vous crois, si je vous cède..., combien cela » durera-t-il ? » il répond : « Toujours. Mais pourquoi me » le demandez-vous ? Vous savez bien que je ne puis vous » faire une autre réponse. Toujours, c'est-à-dire aussi long- » temps que vous m'aimerez. » Et, Hélène conservant quelque doute, quelque crainte de désillusion, il ne trouve rien de plus décisif à ajouter que ce peut-être peu encourageant : « Si la réalité doit être inférieure à votre rêve, je » l'ignore aussi bien que vous... et vous n'avez qu'un » moyen de le savoir... »

Mais avec M. Jules Lemaître, nos pères tomberaient de surprise en surprise et auraient peine à comprendre la fameuse scène de cette même pièce de *Révoltée* où Mme de Voves révèle à Hélène qu'elle est sa mère. « Ma mère ? » dit celle-ci, « ma mère ? non, rien... Comment cette révé- » lation me laisse-t-elle si tranquille ? » Que devient alors la fameuse voix du sang sur laquelle ont été fondés tant de drames. Si je ne craignais d'abuser, je vous parlerai encore de la modernité de Leveau « pas distingué, mal dégrossi, » très peuple ; mais un tempérammment ! » et de sa fille, la vraie jeune fille de ce temps qui tient sa juste place entre l'ingénue et la demi-vierge et avec qui sa mère peut causer « comme avec une vieille amie. »

Mais tout ceci ne constitue que des détails : ce qu'il faudrait mettre en lumière, ce sont les principales idées, les principaux courants d'esprit de l'heure actuelle que M. Lemaître a, volontairement ou non, mis en lumière dans ses œuvres. Et d'abord, ce serait une tristesse vague et mal définie, un pessimisme instinctif et irraisonné, une désillusion et un désenchantement qu'il raille lui-même dans une de ses pièces où il fait dire à un personnage un peu mûr : « Ce

» sont les jeunes gens qui s'ennuient. Nous ne sommes plus » assez jeunes, nous autres, pour nous ennuyer. » Puis ce serait une souffrance de son propre septicisme, un besoin de foi joint à une incrédulité absolue, que M. Lemaître a traduit dans un de ses contes les plus connus et les plus intéressants : *Sérénus, histoire d'un martyr*. Enfin ce serait encore une crainte, presque une antipathie pour la femme, pour la coquette au cœur sec, au cerveau léger qui est reine par la beauté et profite de son empire pour torturer l'homme, son sujet.

Dans presque toutes ses pièces, vous verrez la femme tenir le mauvais rôle : c'est Mme Rousseau, dont le mari est obligé de se tuer sous le travail pour subvenir à ses dépenses de plaisirs et de toilettes et qui l'en récompense en le trouvant « complètement abruti » par ses leçons ; c'est la marquise de Grèges qui veut faire marcher les hommes dans la comédie du monde comme des pantins avec une ficelle ; c'est Marthe qui, dans *Mariage blanc*, cause, par jalousie, la mort de sa sœur, la petite poitrinaire ; c'est Wilhelmine des *Rois* qui tue elle aussi ; c'est Yoyo, de *L'Age difficile*, la créature perverse qui est le dernier mot de l'absolue inconscience féminine. Et si vous rencontrez, par exception, quelque caractère sympathique dans les grandes amoureuses de M. Lemaître, ce sera un être conventionnel, de rêve plutôt que de chair, Frida, des *Rois*, cet apôtre humanitaire qui veut réformer le monde en supprimant les inégalités sociales et à qui on pourrait répondre, comme le fait un personnage de la pièce : « Je n'en cherche pas si long : il faut des » riches et des pauvres, parce que ça s'est toujours vu, que » ça se verra toujours et que ça ne cesserait que pour » recommencer. Il est probable que c'est dans la nature... » D'ailleurs, si vous voulez mon idée, ce n'est peut-être pas » pour être heureux que nous avons été mis sur la terre. »

L'exception de Frida ne peut donc que confirmer la vérité de cette constatation, c'est que M. Lemaître a été, peut-être inconsciemment, misogyne à un moment où toute la littérature avait tendance à le devenir autour de lui, à un moment où nous faisions connaissance avec Ibsen et Strindberg, avec leur Nora et leur Laure. Et cependant il ne s'est pas laissé envahir par le courant qui porte la jeune génération vers les littératures scandinaves et, si je ne craignais d'employer une expression un peu ridiculisée par l'abus qu'on en a fait, je dirais qu'il n'a jamais cessé d'avoir l'esprit éminemment français. Certes, il a goûté à leur heure les premières œuvres des littératures septentrionales qui nous ont été présentées ; sa large intelligence et son esprit subtil ne pouvaient se déclarer impuissants à comprendre devant le symbolisme de leurs rêves ; il tenta même de nous les expliquer, soit dans ses critiques du lundi aux *Débats,* soit aussi, s'il m'en souvient bien, dans quelques conférences ; mais il me semble qu'il dut y mettre cependant un peu d'application et qu'il y eut, dans ses admirations d'alors, quelque désir de relever une sorte de défi. Il mettait dans ses éloges plus de volonté que de sentiment et depuis il s'est ressaisi. Un article publié l'année dernière dans *La Revue des Deux Mondes,* indique la note juste à laquelle ont abouti ses réflexions et ses études et c'est celle que devait donner sur ce point un écrivain qui est aussi complètement de son pays.

De son pays, il en est encore par son ironie narquoise et discrète, sa malice fine et de bonne compagnie qui, dit-on, lui inspire même parfois de fréquents et spirituels croquis. Il ne respecte rien, pas même la vertu et je l'entends déjà interpeller l'un de ses collègues de l'Académie française, chargé à la séance publique annuelle de faire le rapport sur les prix Monthyon : « Au fond, ces vieilles bonnes qui nour-
» rissent leurs maîtres, ces marins qui repêchent des noyés,

» ces vieilles demoiselles qui soignent les malades, cela ne » nous intéresse guère, n'est-ce pas ? Cela manque un peu » de montant, la vertu. Alors, vous, avec un sourire supé- » rieur, vous vous penchez sur ces petites gens, sur ces » misérables et vous nous montrez leurs côtés pittoresques. » Vous en faites de bons types. Vous nous racontez leurs » belles actions en style de vaudeville, et, tout en les louant, » vous avez pitié de ces simples qui ne se doutent pas que » la vertu est, comme dit l'un des nôtres, une sublime » duperie et vous semblez les excuser d'être vertueux. » Mais il ne repousserait pas la contradiction et ne pourrait qu'acquiescer, si un noble duc lui répondait : « Oh ! moi, » j'approuve beaucoup qu'on encourage la vertu dans les » classes inférieures. Nous en avons besoin ; cela les aide à » nous supporter. Maintenant, si j'étais moi, vertueux, » j'aimerais assez à l'être gratis. »

D'ailleurs, ses plaisanteries ne s'acharnent pas contre quelque classe ou quelque type particulier de la société et il renvoie volontiers deux interlocuteurs dos à dos. « Non, » voyez-vous, dit l'un de ses personnages, il n'y a rien » d'amusant comme les littérateurs quand ils se mettent à » peindre les gens du monde. » — « Si, réplique un autre, » il y a les gens du monde quand ils se mettent à parler » littérature. » En politique, il n'épargne pas les royalistes et si on demande à la Marquise de Grèges, pourquoi son mari le député légitimiste, n'a pas assisté à la séance de la Chambre, il lui fait répondre : « Vous comprenez, la question » était très embarrassante pour lui. Voter contre ses convic- » tions, c'est pénible. Voter avec le Ministère, c'est plus » pénible encore. S'abstenir, ça n'est pas brave. Alors, il est » allé à la chasse. » Mais, à l'autre extrême, il ne prend pas beaucoup au sérieux non plus les socialistes et se contente de constater que « la vogue est au socialisme et aux sciences

» occultes, comme elle était il y a cent vingt ans à la » Révolution et au baquet de Mesmer. On tolstoïse et on » s'attendrit sur le quatrième Etat. Il y a eu coup sur coup » trois ou quatre grèves on ne peut plus gaies et qui ont » été à la mode même dans les salons. »

Quelquefois, mais c'est l'exception, il va un peu plus loin et pousse son comique jusqu'à la caricature. Ainsi, dans le *Député Leveau,* les personnages des deux époux Rosimond, les « sociétaires-z-à parts entières » de la Comédie Française, qui s'indignent contre la fermeture de la chapelle des Pères. « Je conçois, dit le mari, que les gens qui ne tiennent à » rien, qui n'ont pas de position et qui, par suite, n'ont rien » à ménager... Mais, quand on occupe comme nous une » situation officielle... » « Puis, dit la femme, nous avons » trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné prépare » Normale et le cadet Polytechnique. La troisième, cette » grande fille-là, suit les cours du Conservatoire. Elle est » extrêmement sérieuse. »

Du même ordre et bien amusante aussi est la scène de la même pièce où Leveau et le Marquis de Grèges qui, par une coalition invraisemblable, ont fait cause commune dans les élections, essaient de rédiger ensemble, avec la Marquise, leur lettre de remerciements aux électeurs.

Le Marquis. — « Dictez, vous, Leveau. La Marquise tiendra la plume. »

Leveau, dictant. — « Citoyens ! »

Le Marquis. — « Vous n'aimeriez pas mieux : Messieurs ! »

Leveau. — Je vous ferai remarquer que, dans les circulaires précédentes, nous ne les avons pas appelés : Messieurs. »

Le Marquis. — « Oui, mais à présent... »

La Marquise. — « Pourquoi ne pas continuer à les appeler : électeurs ? C'est le mot qui avait été adopté par le Comité

central. C'est un compromis entre « Messieurs et Citoyens. » Vous ne trouverez rien de mieux. »

Leveau. — « Ça dépend des régions. Enfin, va pour » « électeurs. » — Dictant : « Electeurs ! votre dernier vote » est la condamnation définitive et sans appel des hontes et » des chinoiseries néfastes du parlementarisme... »

Le Marquis. — « Très bien ! »

Leveau, dictant. — « D'une politique d'intrigues, de » tracasseries, de népotisme et de tripotages financiers. »

Le Marquis. — « Très bien ! »

Leveau, dictant. — « Vous venez de manifester haute- » ment en faveur des principes vraiment républicains ! !... »

Le Marquis. — « Vous ne préféreriez pas « des principes » conservateurs. »

Leveau. — « Mais ça n'est pas la même chose. Remar- » quez que je vous fais déjà une concession. Je dis « vrai- » ment républicains. »

La Marquise. — « Alors « vraiment républicains » est » moins fort que « républicains » tout seul ? »

Leveau. — « Evidemment. »

Le Marquis. — « Mon cher ami, nous ne pouvons pas » accepter « républicains. »

Leveau. — « Ni nous « conservateurs. »

La Marquise. — « Voulez-vous « démocratiques ? »

Le Marquis. — « Si on mettait « sagement démocra- » tiques ? »

Leveau. — « Vous savez bien que « sagement démocra- » tiques » veut dire pour tout le monde « réactionnaires. »

La Marquise. — « Cherchons autre chose. Si nous écri- » vions tout simplement « en faveur des idées libérales ? »

Leveau. — « Libérales ? hum... soit, mais alors qu'on » ajoute « et révolutionnaires. »

Le Marquis. — « Mais c'est le contraire ! »

Leveau. — « Tant mieux ! Il y en aura pour toutes les » opinions. — Voulez-vous « pacifiquement révolution- » naires ? » C'est ma dernière concession. »

Le Marquis. — « Nous ne pouvons pas. Il ne faut pas » que le mot « révolution » soit dans la phrase. »

La Marquise. — « Cherchons un autre adverbe. Mettons » par exemple : « idées résolument libérales. »

Leveau. — « Ça ne veut rien dire ! »

La Marquise. — « Alors ça ne peut rien vous faire. » Voyons, soyez aimable ; acceptez ma rédaction. »

Leveau. — « Soit ; mais la phrase est trop courte comme » ça ; il faudrait l'arrondir un peu. »

La Marquise. — « Ajoutons : « qui sont les agents du » véritable progrès. »

Le Marquis. — « Moi, j'aimerais mieux « les facteurs ; » » c'est plus..... »

La Marquise, écrivant. — « Les facteurs du véritable » progrès. » « Ça va comme ça..... »

Cette scène contient une observation de fine comédie ; mais elle est écrite sur le ton du vaudeville. On sent que M. Lemaître s'est amusé lui-même à la composer, mais il est rare que son sourire aille ainsi jusqu'au rire franc et complet. Il est rare aussi qu'il tombe dans la crudité de langage du répertoire du Théâtre Libre. Si parfois il s'y laisse entraîner, il n'y faut voir qu'une gageure de la part d'un homme qui a forcé son talent pour ne pas paraître poncif ou retardataire auprès des jeunes outranciers du dernier cri. Il y a aussi le désir d'arriver à reproduire le style vrai du personnage mis en scène.

Et il me resterait alors à vous parler du style même de M. Jules Lemaître. Mais je l'aurai assez précisé en vous disant qu'il reproduit toutes les qualités propres de son

esprit, justifiant une fois de plus cette vérité que le style, c'est l'homme. Comme lui, il est sincère, original et primesautier; comme lui, il est souple, vif et alerte, s'adaptant aux plus subtiles finesses de pensée, aux plus délicates nuances de sentiment; comme lui, enfin, il est bien de son pays et de son temps, de la plus pure langue française et en même temps du modernisme le plus complet.

Comment s'étonner qu'avec toutes ces qualités, M. Lemaître ait fait la conquête de la jeune génération amie des lettres? En le lisant et en l'écoutant quand elle a pu en avoir la bonne fortune, elle ne s'est pas demandé si elle était en présence d'un grand critique, d'un grand moraliste, d'un grand conteur ou d'un grand dramaturge : elle s'est moins intéressée à ses œuvres qu'à sa personne même. Elle a surtout été ravie quand, à propos des autres, il a parlé de lui-même ; elle a été ravie de voir ce libre esprit émettre des pensées qui couvaient sourdement en elle depuis quelque temps déjà ; indiquer, comme l'objet de ses préoccupations, ce qui la rendait elle-même inquiète, triste et pessimiste. Elle lui a su gré de donner corps à ce que peut-être elle n'aurait pas su exprimer elle-même et ainsi il y a un peu de reconnaissance dans l'admiration qu'ont value à M. Lemaître ses écrits et ses paroles.

ÉTUDE

SUR LE

PHOSPHATE D'ALUMINE DU GRAND-CONNÉTABLE

PAR A. ANDOUARD.

J'ai comparé, en 1894 (1), l'action du phosphate du Grand-Connétable à celle des principaux phosphates de chaux fossiles. Cette année, j'ai mis le même phosphate en concurrence avec les similaires les plus solubles dans le sol, dans des conditions expérimentales analogues à celles des premiers essais.

Les plantes cultivées cette fois sont : l'*ail commun*, la *fève des marais*, le *colza d'hiver*, le *radis noir* et le *blé Bordier*.

Elles ont été semées dans les pots en grès vernissé d'une contenance de 10 à 12 litres, déjà utilisés l'an dernier. Un sol artificiel leur a été préparé avec du sable blanc très pauvre, de l'argile et des engrais appropriés. D'autre part, trois d'entre elles ont été semées, également en pots, dans de la terre de jardin et, enfin, dans la même terre additionnée de la quantité de phosphate du Grand-Connétable nécessaire pour augmenter de 0,10 % sa richesse en acide phosphorique. Voici la composition chimique de la terre en question et celle du sable affectés aux présentes recherches :

(1) *Annales* de la Société académique, 1895, p. 253.

	Sable.	Terre.
Eau volatile à 105°	0,150	6,18
Matières organiques	—	4,84
Azote	—	0,11
Acide phosphorique	—	0,42
— carbonique	Traces.	0,20
Potasse	0,005	0,51
Chaux	0,016	0;23
Magnésie	0,001	0,04
Alumine, oxyde de fer	0,022	8,85
Argile	—	11,13
Sable	99,806	67,49
	100,000	100,00

La valeur nutritive du sable était négligeable. Par contre, la terre était assez riche en azote, en potasse et en acide phosphorique, mais un peu dépourvue de chaux et d'argile. Avec le sable, j'ai préparé un sol pauvre de la composition qui suit :

Sable blanc	environ	86,00 %
Argile jaune		10,00 —
Carbonate de chaux		1,10 —
Sulfate de potasse		0,20 —
Carbonate de magnésie		0,05 —
Engrais phosphaté	environ	3,00 —

L'ensemble des pots a été disposé sur des planches adossées à un mur aspectant l'est. Un toit de verre les garantissait de la pluie, tout en les laissant bénéficier entièrement de l'air et de la lumière solaire.

Une fois par semaine, chaque plante des terres artificielles recevait 0 gr. 03 d'azote, sous la forme de nitrate de soude dissous. Dans l'intervalle, on arrosait avec de l'eau distillée. La terre, naturelle ou enrichie de phosphate du Grand-

Connétable, n'était maintenue dans l'état d'humidité convenable qu'avec de l'eau distillée.

L'ensemencement a eu lieu dans les premiers jours d'octobre, à raison d'une graine par pot, pour les fèves, et de quatre ou cinq graines pour les autres plantes. La germination s'est normalement accomplie partout et aucun accident n'a marqué la végétation pendant l'hiver. Au printemps, les fèves semées sur scories et sur phosphate précipité sont devenues la proie d'un champignon, qui les a rapidement flétries. Parmi les autres espèces, quelques sujets ont également fait défaut à l'appel définitif ou n'ont pris qu'un développement insignifiant ; mais ils sont peu nombreux et leur disparition n'a pas compromis la comparaison cherchée, dont voici les éléments :

NATURE DE L'ENGRAIS.	Hauteur de la tige.	Poids (état frais).	MOYENNES. Hauteur.	MOYENNES. Poids total.
AIL COMMUN.				
Terre *sans engrais*	0m72	10g91	0m54	5g11
	0·68	4.39		
	0·50	4.24		
	0.49	4.16		
	0.33	1.85		
Terre *et phosphate du Grand-Connétable*	0.67	3.36	0.57	2.54
	0.56	2.48		
	0.54	2.56		
	0.54	2.34		
	0.53	1.97		
Sol artificiel *et phosphate du Grand-Connétable*	0.58	6.05	0.51	4.34
	0.51	4.74		
	0.50	4.72		
	0.48	4.11		
	0.47	2.07		
Sol artificiel *et phosphate précipité*	0.64	1.78	0.38	4.26
	0.48	6.74		
	0.34	pourri.		
	0.27	id.		
	0.17	id.		

NATURE DE L'ENGRAIS.	Hauteur de la tige.	Poids (état frais).	MOYENNES. Hauteur.	MOYENNES. Poids total.
Sol artificiel *et poudre d'os*.....	0m56	5g78	0m47	3g87
	0·53	2.67		
	0·49	4.71		
	0.46	5.06		
	0.30	1.16		
Sol artificiel *et scories*.....	0.53	3.41	0.41	2.65
	0.44	3.76		
	0.41	2.26		
	0.40	3.10		
	0.29	0.74		
Sol artificiel *et superphosphate*.....	0.85	17.85	0.57	5.10
	0.61	1.19		
	0.50	1.78		
	0.44	1.18		
	0.43	3.49		

NATURE DE L'ENGRAIS.	Hauteur de la tige.	Nombre de semences.	MOYENNES. Hauteur.	MOYENNES. Poids total (état sec).
BLÉ BORDIER.				
Phosphate du Grand-Connétable.....	1m28	15	1m22	3g48
	1·25	17		
	1·19	20		
	1·15	17		
Phosphate précipité.....	1.28	14	1.23	3.75
	1.23	26		
	1.22	16		
	1.20	20		
Poudre d'os.....	1.30	21	1.25	3.49
	1.25	13		
	1.24	29		
	1.20	23		
Scories	1.21	4	1.12	2.65
	1.18	17		
	1.08	22		
	1.02	11		
Superphosphate	1.34	10	1.18	4.05
	1.17	10		
	1.11	15		
	1.10	13		

NATURE DE L'ENGRAIS.	Hauteur de la tige.	Nombre de semences.	MOYENNES. Hauteur.	MOYENNES. Poids total (état sec).
COLZA.				
Terre sans engrais	0m68 0.47 0.28 0.24	42 19 25 28	0m42	4g14
Terre et phosphate du Grand-Connétable	1.18 1.10 1.08	445 270 814	1.12	7.23
Phosphate du Grand-Connétable	1.06 1.00 0.82 0.74	126 117 135 140	0.92	7.30
Phosphate précipité	0.84 0.79 0.48 0.37	131 118 62 40	0.62	6.86
Poudre d'os	1.10 1.08 1.05 0.90	405 295 84 94	1.03	11.69
Scories	0.61 0.40 0.25 0.16	— — — —	0.35	6.18
Superphosphate	1.15 1.04 0.93 0.76	170 129 132 114	0.97	13.15
FÈVE.				
Phosphate du Grand-Connétable	0.40	2	—	1.92
Phosphate précipité	plante envahie par un parasite.			
Poudre d'os	0.77	—	—	5.97
Scories	plante envahie par un parasite.			
Superphosphate	0.70	8	—	7.03

NATURE DE L'ENGRAIS.	Hauteur de la tige.	Nombre de semences.	MOYENNES. Hauteur.	MOYENNES. Poids total (état sec).
RADIS NOIR.				
Terre *sans engrais*	0m60 0·50 0·44 0·43 0.28	-- 38 13 24 22	0m45	0g43
Terre *et phosphate du Grand-Connétable*	1.07 1.02 0.89 0.88 0.67	76 91 53 43 41	0.91	0.56
Sol artificiel *et phosphate du Grand-Connétable*	0.90 0.87 0.62 0.61 0.55	75 65 68 54 27	0.71	1.80
Sol artificiel *et phosphate précipité*	1.27 0.91 0.90 0.89 0.88	103 76 72 54 14	0.98	2.65
Sol artificiel *et poudre d'os*	0.95 0.94 0.93 0.91 0.85	270 118 120 100 140	0.92	3.05
Sol artificiel *et scories*	0.80 0.78 0.70 0.66 0.52	53 68 43 30 18	0.69	1.45
Sol artificiel *et superphosphate*	1.10 1.02 0.87 0.79	95 98 80 92	0.94	2.87

Dégageons de ces relevés les conséquences qu'ils impliquent.

Ail. — Le poids minimum de la plante récoltée corres-

pond à la terre additionnée de phosphate d'alumine. Il est deux fois plus faible que ceux donnés par la terre sans engrais et par le sol sableux enrichi de superphosphate, représentant tous deux des maxima absolument identiques.

En sol artificiel, le phosphate du Grand-Connétable n'est dépassé que par le superphosphate. Son produit, à peu près égal à celui du phosphate précipité, l'emporte de 10 % sur celui de la poudre d'os et de plus de 38 % sur celui des scories.

Comme élongation, l'ail venu dans la terre mêlée de phosphate d'alumine égalait l'ail développé par le superphosphate et surpassait tous les autres. Celui du sol artificiel à phosphate du Grand-Connétable était supérieur, sous ce rapport, aux plantes ayant végété sur phosphate précipité, sur scories et sur poudre d'os. Il est indéniable qu'ici le phosphate d'alumine a joué un rôle actif dans la formation cellulaire.

Nulle part, même dans la terre naturelle (ce qui n'est pas normal), l'ail n'a produit de bulbes régulièrement développés.

L'analyse chimique des tiges aériennes n'a pas été faite.

Blé Bordier. — Cette céréale n'a été cultivée qu'en sol artificiel.

Son élévation a été sensiblement la même dans tous les pots, un faible avantage à cet égard étant toutefois acquis à la poudre d'os.

En poids, le superphosphate gagne 12 % sur le phosphate du Grand-Connétable. En outre, celui-ci est légèrement distancé par le phosphate précipité, égal à la poudre d'os et supérieur aux scories de près d'un tiers du poids total.

L'ordre est différent si l'on envisage la fructification : la poudre d'os est en tête, suivie par le phosphate précipité, par le phosphate d'alumine, puis par les scories. Le superphosphate est le moins prolifique.

Colza. — Ici les écarts sont très grands, tant pour la

hauteur à laquelle sont parvenus les sujets, que pour la somme des tissus qu'ils ont élaborés.

Le plus grand développement a été obtenu dans la terre additionnée de phosphate du Grand-Connétable. Viennent ensuite, comme producteurs de valeur décroissante : la poudre d'os, le superphosphate, le phosphate d'alumine (en sol artificiel), le phosphate précipité, la terre sans engrais et les scories. Dans les deux derniers cas, la hauteur des sujets n'était que le tiers de celle du premier cité.

Le poids moyen de la plante a varié du simple au triple. Le plus fort est dû, comme presque toujours, à l'intervention du superphosphate. Il est suivi d'assez près par celui que donne la poudre d'os. Les autres, Grand-Connétable en tête, oscillent entre 50 et 55 % du dernier poids, sauf pour la terre sans engrais, où il est trois fois plus faible.

Du côté des semences, la disproportion est bien plus grande encore. La terre additionnée de phosphate du Grand-Connétable en fournit 14 fois plus que la terre sans engrais et beaucoup plus que tous les sols artificiels. Les scories n'en ont même pas donné du tout.

Fève. — Cette culture n'a pas réussi. Un champignon parasite a pénétré toutes les tiges, à l'exception de celle que nourrissait le superphosphate. Deux plantes ont péri en peu de temps, sur scories et sur phosphate précipité. Celle du phosphate du Grand-Connétable a végété misérablement. Les deux autres seules étaient vigoureuses. L'essai ne comporte aucune comparaison.

Radis noir. — Pour cette dernière plante, la plus grande dimension relève du phosphate précipité ; la plus réduite répond à la terre sans engrais.

Le poids maximum appartient à la poudre d'os ; les plus faibles proviennent de la terre sans engrais et de celle qui avait reçu du phosphate d'alumine.

Quant au phosphate du Grand-Connétable, sa production représente presque exactement la moyenne de toutes les récoltes, comme hauteur et comme poids de la plante. Le nombre des semences qu'il a mûries est sensiblement le même : pour la terre à laquelle il avait été mélangé, pour le superphosphate et pour le phosphate précipité. La poudre d'os est hors de pair à cet égard ; elle double le nombre des semences le plus fort (superphosphate), tandis que la terre sans engrais n'en a guère produit que le quart.

Jetons maintenant les yeux sur la composition chimique des diverses plantes dont il vient d'être question :

Tableau.

Engrais.	Organes	Poids moyen état sec	Cendres °/o.	Azote °/o.	Acide phosphorique °/o.	Alumine °/o.
BLÉ BORDIER.						
Phosphate du Grand-Connétable.....	Racine.	0g72	3.50	0.40	0.16	—
	Tige..	1.84	5.22	0.52	0.30	0.010
	Grain..	0.92	1.92	2.60	1.04	0.008
Phosphate précipité..	Racine.	0.53	3.35	—	—	—
	Tige...	2.32	4.57	0.40	0.24	0.005
	Grain..	0.90	1.97	2.50	0.32	0.004
Poudre d'os.....	Racine.	0.74	4.50	0.40	0.15	—
	Tige...	1.65	6.63	0.80	0.27	0.003
	Grain..	1.10	1.80	3.30	0.27	0.002
Scories.....	Racine	0.48	2.18	0.31	0.12	Traces.
	Tige...	1 52	3.25	0.38	0.20	id.
	Grain..	0.65	1.70	2.15	0.23	id.
Superphosphate.....	Racine.	0.69	6.47	0.52	0.35	0.006
	Tige...	2.74	10.82	0.70	0.30	0.007
	Grain..	0.62	2.13	2.55	0.29	0.006
COLZA.						
Terre sans engrais...	Racine.	2g09	9.57	0.90	1.19	0.005
	Tige...	1.68	12.36	1.30	1.18	0.007
	Silique.	0.37	5.28	—	—	—
Terre et phosphate du Grand-Connétable.	Racine.	3.20	5.82	0.80	0.65	—
	Tige...	3.25	6.78	0.60	0.31	0.015
	Silique.	0.78	9.61	0.80	—	0.009
Phosphate du Grand-Connétable.....	Racine.	3.00	9.04	0.40	0.84	0.023
	Tige...	3.95	9.08	0.80	0.65	0.010
	Silique.	0.35	8.52	1.05	0.76	—
Phosphate précipité..	Racine.	1.96	10.92	0.50	1.02	0.008
	Tige...	4.61	10.20	1.10	0.92	0.011
	Silique.	0.29	7.16	—	—	—
Poudre d'os.....	Racine.	0.86	14.21	1.50	0.07	—
	Tige...	8.97	12.10	1.50	0.34	0.009
	Silique.	1.86	11.93	1.80	0 24	—
Scories.....	Racine.	1.08	12.59	0.30	0.98	0.008
	Tige...	5.10	9.23	0.70	1.00	0.002
	Silique.	—	—	—	—	—

Engrais.	Organes	Poids moyen état sec	Cendres °/o.	Azote °/o.	Acide phosphorique °/o.	Alumine °/o.
Superphosphate.....	Racine.	2.80	8.80	1.20	1.03	0.007
	Tige...	9.74	10.64	1.60	1.06	0.004
	Silique.	0.61	9.51	1.50	1.05	0.008

FÈVE.

Phosphate du Grand-Connétable.....	Racine.	0g35	7.64	1.76	—	—
	Tige...	1.57	9.54	2.80	0.75	0.040
Phosphate précipité..	Plante détruite par un champignon parasite.					
Poudre d'os.....	Racine.	1g67	8.63	2.40	—	—
	Tige...	4.30	12.50	1.70	0.52	0.030
Scories.....	Plante détruite par un champignon parasite.					
Superphosphate.....	Racine.	1g28	11.47	1.80	—	—
	Tige...	3.27	7.45	1.30	0.46	0.007
	Graine.	2.48	4.00	4.10	1.04	—

RADIS NOIR.

Terre sans engrais ..	Racine.	0g11	8.00	1.50	1.36	0.002
	Tige...	0.18	6.22	0.40	0.61	0.006
	Silique.	0.14	7.20	0.30	1.21	0.002
Terre et phosphate du Grand-Connétable .	Racine.	0.15	9.56	—	—	0.009
	Tige...	0.21	7.79	1.60	1.04	0.030
	Silique	0.20	9.34	—	0.49	0.011
Phosphate du Grand-Connétable.....	Racine.	0.35	7.90	0.65	0.83	—
	Tige...	0.87	11.28	0.50	0.75	0.018
	Silique.	0.58	7.49	0.30	0.72	0.012
Phosphate précipité..	Racine.	0.21	6.14	0.32	0.74	—
	Tige ..	1.30	11.19	0.50	0.44	0.008
	Silique.	1.14	7.82	0.20	0.51	—
Poudre d'os.....	Racine.	0.19	10.76	—	0.33	0.004
	Tige...	1.48	11.45	0.60	0.16	0.005
	Silique.	1.47	10.24	0.32	0.54	0.009
Scories..... ...	Racine.	0.24	14.12	—	1.02	0.006
	Tige...	0 63	12.04	0.70	0.63	0.002
	Silique.	0.58	11.54	0.20	0.50	0.004
Superphosphate.....	Racine.	0.79	9.16	0.58	0.74	0.007
	Tige...	1.28	8.54	1.00	0.98	0.010
	Silique.	0.80	8.65	0.28	0.60	0.008

Des chiffres ci-dessus, il est possible de déduire quelques faits.

Dans le *blé,* le phosphate du Grand-Connétable a introduit plus d'éléments minéraux que n'ont pu le faire les scories et le phosphate précipité. D'autre part, il s'y trouvait plus d'acide phosphorique et presque autant d'azote que dans le blé développé par le superphosphate. Seule, la poudre d'os a formé notablement plus de substances protéiques que les autres engrais.

La proportion d'alumine est un peu supérieure, dans les plantes du phosphate du Grand-Connétable, à ce qu'elle est partout ailleurs. Néanmoins elle est très faible et insuffisante à saturer l'acide phosphorique.

Le *colza* a moins bien assimilé l'azote et l'acide phosphorique sur phosphate du Grand-Connétable que sur les autres engrais, à l'exception des scories, dont le produit est le plus faible en principes azotés.

Le phosphate d'alumine est le dernier, sous le rapport de l'ensemble des sels minéraux absorbés.

Passons sous silence les *fèves,* en raison de leur mauvais état général.

Avec le *radis noir,* la terre naturelle fournit les plantes les plus riches en azote et en acide phosphorique, bien que leur minéralisation soit sensiblement moindre que celle de leurs congénères.

Parmi les sols artificiels, ceux du superphosphate et du phosphate du Grand-Connétable tiennent le premier rang. Le taux de l'azote est de 25 % plus élevé dans les plantes du premier que dans celles du second ; mais celui de l'acide phosphorique est exactement le même dans les deux cas.

A l'égard des cendres totales, ce sont les scories qui ont l'avantage, et c'est la seule fois qu'elles soient bien partagées. La poudre d'os vient ensuite, ce qui coïncide assez

bien avec son effet général. Le phosphate du Grand-Connétable est sur le même plan que le superphosphate et la terre phosphatée, en légère augmentation sur le phosphate précipité.

Conclusions. — Les expériences, qui viennent d'être résumées, légitiment les conclusions suivantes :

1° En sol artificiel sableux, le phosphate d'alumine du Grand-Connétable a provoqué le développement apparent du *blé,* aussi efficacement que le superphosphate minéral, les scories, la poudre d'os et le phosphate précipité.

Pour *l'ail commun,* le *colza d'hiver* et le *radis noir,* il s'est toujours montré moins actif que le superphosphate et plus nutritif que les scories. Les autres engrais ont eu sur lui alternativement l'avantage et le désavantage, mais jamais il n'est tombé tout à fait au dernier rang; les scories lui ont toujours cédé le pas et souvent le phosphate précipité.

2° Comme producteur de poids, le phosphate du Grand-Connétable se place après le superphosphate et, généralement, après la poudre d'os. Il tient à peu près le milieu entre les autres engrais.

3° Relativement à la fructification, il a lutté plus avantageusement, même avec le superphosphate, qu'il a surpassé dans la culture du blé Bordier. Les inégalités déjà constatées ont marqué son action, comparée à celle des autres agents phosphatés. Il est parfois effacé par eux, aussi souvent il les égale ou les dépasse ; il ne s'est jamais révélé inférieur à tous à la fois.

(Il est à remarquer ici que la poudre d'os mise en rivalité avec lui était de la poudre d'os bruts, contenant 4,10 % d'azote, ce qui n'a pas empêché de donner aux pots qui la contenaient la même quantité de nitrate de soude qu'à tous les autres. La supériorité de quelques-uns de ses produits doit tenir à cet excédent d'azote.)

4° Des conclusions analogues ressortent du rapprochement fait entre les éléments chimiques des diverses plantes en expérience.

Le phosphate du Grand-Connétable a excité l'assimilation de l'azote aussi bien ou mieux que la moitié des engrais rivaux.

Il a cédé plus d'acide phosphorique aux organes végétaux que la plupart d'entre eux. Le superphosphate lui-même ne l'a battu qu'une fois.

Sous son influence, enfin, la nutrition minérale a été plus active qu'avec le superphosphate et le phosphate précipité, pour le radis noir, et égale à la moyenne de toutes pour le blé. Elle s'est trouvée légèrement inférieure pour le colza seulement.

5° Les quantités d'alumine condensées par les diverses plantes sont maxima là où était le phosphate du Grand-Connétable. Elles restent toujours trop faibles, cependant, pour neutraliser l'acide phosphorique absorbé en même temps que cet oxyde.

6° La terre naturelle n'a pas produit de végétation en rapport avec sa richesse en éléments fertilisants, bien qu'elle ait reçu des arrosages réguliers et les autres soins nécessités par une longue occupation. Ce défaut de fécondité, dont la cause n'apparaît pas clairement, ne permet pas d'accepter en valeur absolue les résultats qu'elle a fournis, soit seule, soit après addition de phosphate du Grand-Connétable.

7° Dans le champ d'expériences de la Station agronomique de la Loire-Inférieure, le phosphate du Grand-Connétable a été mis en parallèle, sous forme d'engrais complet et à dose égale d'acide phosphorique (160 kil. par hectare), avec les scories phosphoreuses, le superphosphate minéral et le phosphate des Ardennes, sur des cultures de blés Bordier, Red Chaff et de Bordeaux. L'ensemencement, fait en lignes, con-

vrait des surfaces de 10 et de 50 ares. Voici les rendements obtenus à l'hectare :

Espèce.	Engrais.	Paille.	Grain.
Blé Bordier.....	Phosphate d'alumine.....	9.634 kil.	3.816 kil.
—	Scories phosphoreuses	9.982 —	3.768 —
—	Superphosphate minéral.....	9.050 —	3.301 —
—	Phosphate des Ardennes.....	9.470 —	3.730 —
Blé de Bordeaux.	Phosphate d'alumine	8.940 —	2.830 —
—	Phosphate des Ardennes.....	8.725 —	2.764 —
Blé Red Chaff...	Phosphate d'alumine.....	7.630 —	2.352 —
—	Phosphate des Ardennes.....	7.585 —	2.320 —

8° Tout significatifs qu'ils soient, les résultats qui précèdent ne me paraissent pas encore assez nombreux pour définir d'une manière indiscutable la valeur agricole que possède le phosphate du Grand-Connétable, dans son état naturel. Mais ils autorisent à dire qu'il peut soutenir la comparaison, même avec les engrais phosphatés les plus solubles, sans se montrer constamment inférieur à tous. Les essais vont être renouvelés dans la même voie.

Prochainement, je ferai connaître les recherches commencées dans le but de préciser le processus chimique suivant lequel le phosphate d'alumine concourt à la nutrition des végétaux.

QUELQUES POÉSIES.

PETITES FLEURS FANÉES.

J'ai bien souvent rêvé, Madame,
Les yeux sur un bouquet de fleurs, —
Et les mystères de mon âme
A mes cils suspendaient des pleurs.
C'est qu'il est d'heureuses journées
Dont on aime à se souvenir !
Une fleur les fait revenir...
Dites-moi vos secrets, petites fleurs fanées !

Dans l'album où le cœur s'épanche
Je vous mis, trésors précieux, —
Et souvent ma tête se penche
Pour lire un passé gracieux.
Demeurez, pages parfumées ;
Restez, mes fleurs que j'aime tant !
Rendez-moi mes rêves d'enfant ;
Dites-moi vos secrets, petites fleurs fanées !

Si votre fraîcheur est perdue,
Si vos parfums sont envolés,
Du moins reposez-vous ma vue ; —
Par vous mes jours sont étoilés.
Jalons heureux de mes années,
Doux souvenirs, bouquets flétris
Dont le cœur seul connaît le prix,
Vous avez mon secret, petites fleurs fanées !

CONSOLEZ-VOUS, CONSOLONS-NOUS.

Bonjour, charmante rêveuse ;
Que regardez-vous là-bas ?
Votre bouche si rieuse
Ne le dira-t-elle pas ?
Vous l'attendez, et, sans doute,
Si j'en crois votre courroux,
L'ingrat manque au rendez-vous ?
C'est l'oubli que l'on redoute...
Mon enfant, consolez-vous.

Pourquoi pleurer, ô ma belle,
Ternir l'éclat de vos yeux ? —
Je veux y voir l'étincelle
Dans son éclat radieux.
Pour un cœur qui vous oublie,
Quand se souvenir est doux,
Je sais bien des cœurs jaloux
Prêts à vous donner leur vie...
Mon enfant, consolez-vous.

Votre lèvre est fraîche et rose,
Vous avez le pied petit :
A votre joue est éclose
Une fossette qui rit.
Ah ! restez, car je vous aime,
Restez, ange ; comme vous
Je suis triste : à vos genoux
Je veux finir mon poème...
Mon enfant, consolons-nous !

A L'ADORÉE!

Chère belle, ange de mon rêve,
Brune enfant que j'aime d'amour
Comme un pêcheur aime la grève,
Comme le malade un beau jour ;
Mon sylphe à la taille élancée,
Tu voltiges autour de moi, —
Tu remplis toujours ma pensée :
Ton amour si doux est ma foi !

Quand ta main petite et si blanche
Cherche ma main pour la presser,
Si ton regard aimé se penche
Pour tendrement me caresser, —
Si de ta lèvre colorée
S'enfuit un soupir éperdu,
Oh ! dis-moi, ma belle adorée,
Pourquoi suis-je heureux ? Le sais-tu ?

C'est que je t'aime avec ivresse,
Que ma vie entière est en toi !
N'es-tu pas ma folle jeunesse,
Mon amour, mon trésor, ma foi ?
N'es-tu pas le but de ma vie
Et de mes chansons le refrain ?
Ton nom, sur ma lèvre ravie,
C'est ma prière le matin !

AUGUSTE LAGRANGE.

Membre correspondant de la Société Académique.

RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX DE LA SECTION DE MÉDECINE

1894-1895

PAR LE Dr L. COUETOUX.

MESSIEURS,

Les membres de la Section de Médecine ont sans doute mis de côté, pour l'année prochaine, un grand nombre de travaux originaux, d'observations intéressantes, de recherches bibliographiques. C'est du moins la seule explication qui me paraisse acceptable d'une certaine pénurie que nous observons dans cette nomenclature annuelle des travaux des médecins. Il faut dire bien vite que les œuvres dont j'ai à vous rendre compte compensent leur petit nombre par le vif intérêt qu'elles présentent et que je voudrais me sentir capable de faire ressortir devant vous.

Nous devons d'abord à M. Rappin une séance fort intéressante où nous avons pu suivre avec la présentation des appareils, les procédés de fabrication du sérum.

M. Attimont a complété ces notions en exposant magistralement les indications des injections antidiphtéritiques et de l'intubation. Tout ce que nous a dit M. Attimont à cette époque déjà reculée, si l'on tient compte de l'activité scientifique de notre époque, a été confirmée depuis par l'obser-

vation générale. La sérumthérapie a fait ses preuves et l'intubation se répand de plus en plus, sans que ses applications cessent de justifier les réserves de M. Attimont. Pour recourir à ce procédé, il faut être initié ; pour s'y décider, il faut avoir auprès du jeune malade une personne compétente, capable de retirer l'appareil à temps et recourir à la trachéotomie. Tout cela ne constitue pas vis-à-vis de l'intubation une fin de non recevoir ; mais ces réserves sont utiles à rappeler en face des enthousiasmes un peu bruyants des Américains.

A propos de sérumthérapie, M. Rouxeau s'est attaché surtout au côté scientifique de la question et réclame une installation nous permettant de pratiquer au laboratoire de l'Ecole les sérums d'aujourd'hui et aussi ceux de demain, afin qu'il y ait parmi nous une cause et un moyen d'émulation scientifique : « La discussion d'aujourd'hui, nous dit-il, renaîtra certainement avant qu'il soit longtemps, à propos de la tuberculose ou de toute autre maladie : il nous faut donc, dès aujourd'hui, songer à nous entraîner à ces études scientifiques et aux procédés de la technique expérimentale. »

M. Guillou fait remarquer qu'il n'y a pas lieu de parler d'un laboratoire à créer en dehors de l'Ecole, alors que celui de l'Ecole est insuffisant et la Société adopte le vœu que le laboratoire actuel de bactériologie soit développé et qu'on lui adjoigne un service vaccinal contre la diphtérie et les autres maladies infectieuses.

Dès le mois de décembre 1894 commence à la Société de Médecine la campagne contre les fiacres contaminés par les malades qu'ils ont transportés. On sait que M. Chachereau vient de signaler aux médecins et aux malades la mise constante à leur disposition d'un fiacre toujours désinfecté. — Il y a un an, M. Ollive nous signalait des varioliques conduits à l'hôpital par des fiacres qui retournaient ensuite se mettre

à la disposition du public. La Société, à la suite des observations de M. Ollive, accepta les conclusions suivantes : Les cochers de fiacre ne devront plus transporter de malades à l'hôpital, sans qu'il soit délivré un certificat médical de médecin. Au cas où ce certificat n'aurait pas été délivré, le médecin ou l'interne de service visitera le malade avant le départ du cocher, afin de signaler le numéro de la voiture, au cas indiqué, en vue de la désinfection. — Nous pouvons être certains que si l'on se conforme au vœu de la Société, les cochers de fiacre eux-mêmes renverront les malades aux propriétaires de fiacres désinfectés affectables aux malades.

Le même Bureau est élu pour l'année prochaine et se trouve ainsi composé :

MM. Drs Polo, *président :*
Pérochaud, *vice-président ;*
Couëtoux, *secrétaire ;*
Samson, *secrétaire adjoint.*

M. Hervouët présente un cas curieux d'hémiplégie avec atrophie du cerveau droit et absence de la région rolandique.

Le 4 mars 1895, M. Chachereau développe les principes qui lui semblent devoir présider à la désinfection.

Celle-ci doit être :

Suffisante, — même en temps d'épidémie ;

Précise, — la température atteignant le microbe sans tout détruire ;

Continue, — c'est-à-dire détruisant les contages pendant toute la durée de la maladie ;

Discrète, — se faisant plutôt le matin ou le soir ;

Gratuite, — puisqu'elle a lieu dans l'intérêt de la communauté ;

Obligatoire.

L'étuve morbide ira dans les maisons détruire les matières infectées. — Mais il faut lui adjoindre des fourgons allant

quotidiennement rechercher les draps, les vêtements, qu'il y a lieu de passer à l'étuve fixe. Ainsi seulement peut se pratiquer la désinfection continue. — Enfin, dès aujourd'hui, à toute personne qui le demande, les médecins font délivrer gratuitement des paquets de sulfate de cuivre pour désinfecter les liquides contaminés se trouvant dans les maisons habitées par des malades.

Le 1er avril, M. Hervouët décrit un cas de maladie bleue dans lequel la couleur des tissus se trouve expliquée à l'autopsie, sans qu'il y ait communication du sang veineux avec le sang artériel. — Il y avait un cœur véritablement infantile, d'où insuffisance de l'hématose.

M. Dianoux signale la rareté de la persistance du nystagmus à image avancée. 50 °/o des cas sont guéris au moment du conseil de revision. Chez les enfants, l'acuité est généralement de 1/10e.

La séance du 20 mai est encore consacrée à une question d'hygiène. M. Chachereau fait remarquer combien les égouts s'imposent à Nantes, en dehors de la question du service d'eau. Le seul fait d'être muni d'égouts convenables demeure la morbidité des villes. C'est ainsi qu'à Vienne, alors que l'eau des sources n'a été amenée qu'en 1874, la fièvre typhoïde avait diminué dès 1859, époque de la réfection des égouts. A Dantzig la diminution de la fièvre typhoïde s'est dessinée franchement, non pas immédiatement après l'adduction d'eaux de source (1869), mais bien en 1872, avec la construction du réseau d'égouts.

M. Samson nous signale les indications de l'eau d'Uriage que la pratique de l'exercice médical dans cette station lui permet de parfaitement connaître. Ce qui appartient surtout au traitement d'Uriage, ce sont les affections scrofuleuses. Elles ont aussi du succès dans les cas de rhumatisme torpide.

Enfin, dans sa séance du 27 mai, la Société revient encore sur l'hygiène nantaise. MM. Dianoux et Guillemet insistent sur la nécessité pour les médecins de signaler au Directeur du bureau d'hygiène les desiderata qu'ils ont si souvent occasion de constater. M. Chachereau fait remarquer qu'en ne lavant les tissus qu'avec l'eau bichlorurée mercurielle, sans ajouter d'acide tartrique, à moins que les objets à désinfecter ne contiennent de l'albumine, on arrive à désinfecter sans abîmer. Ainsi on rend populaire l'habitude de la désinfection dont les bienfaits commencent à être compris.

Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la dernière séance de la Section de Médecine du 4 novembre courant. M. Saquet nous a rendu compte de son voyage à Stockolm où notre confrère a voulu étudier le massage dans les pays où il a pris naissance. Heureusement pour ses lecteurs, la description de ce voyage ne s'arrête point au côté technique et médical ; les particularités du voyage qui a conduit l'auteur de Christiania à Stockolm, de Stockolm en Allemagne et d'Allemagne à Londres, sont notées avec la description des mœurs envisagées surtout au point de vue de l'hygiène.

M. le professeur Hervouët est revenu sur une théorie du sommeil déjà développée il y a quelques années au Cercle des Etudiants. Cette théorie, absolument nouvelle alors, s'est, depuis, étayée de preuves anatomiques. Jusqu'ici on semblait avoir voulu chercher les raisons du sommeil dans la circulation : pour les uns c'était un phénomène d'anémie cérébrale, de congestion cérébrale pour les autres ; en fait, il s'agit d'un phénomène nerveux. Suivant M. Hervouët, le sommeil est l'interruption des communications entre les cellules ou les groupes de cellules du cerveau. La possibilité de cette interruption semble physiquement démontrée par le fait que les communications sont en relation de contiguité et non de continuité avec les cellules. Le rêve est l'activité

isolée de quelques groupes cellulaires. Le somnambulisme n'est que le rêve allant jusqu'à commander aux cellules motrices sans éveiller la conscience. La double personnalité devient alors un véritable somnambulisme, — certains groupes cellulaires fonctionnent indépendamment de la conscience pendant le sommeil de celle-ci et l'hystérie elle-même trouve sa pathogénie dans l'interprétation du somnambulisme. L'hystérie est un rêve ; elle n'est que l'absence d'activité des relations intercellulaires provoquant la conscience, tandis que cette activité des relations existe pour les autres manifestations cérébrales.

Tels sont les travaux de la Section de Médecine. Ils ne peuvent que les faire désirer plus nombreux, à les juger par l'utilité d'intérêt qu'ils présentent. Il est incontestable que les médecins apportant à l'hygiène publique le tribut de leurs observations peuvent rendre des services d'autant plus effectifs que l'hygiène est aujourd'hui représentée dans notre ville par une personnalité agissante. On peut ajouter que des avantages réels sont acquis aux confrères qui viennent instruire les autres par les réflexions qu'ils sont appelés à entendre sur leurs propres études, aujourd'hui surtout que le champ des études médicales, devenu trop vaste, ne peut être parcouru en tous sens que par l'association des efforts intellectuels.

RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX DE LA SECTION DES LETTRES

PENDANT L'ANNÉE 1895

PAR M. A. MAILCAILLOZ, SECRÉTAIRE.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous présenter, selon l'usage, un rapport sur les travaux de la Section des Lettres de votre Société pendant l'année 1895. Je suis d'autant plus heureux d'avoir été chargé de cette mission que je n'ai point à jeter de désillusion sur les espérances manifestées par mon dévoué prédécesseur à la fin de son compte rendu de 1894. Bien au contraire, cette année encore nous a apporté son ample moisson de travaux et l'on peut dire que la Section des Lettres n'a pas cessé de contribuer pour la plus large part à l'intérêt de vos séances mensuelles.

C'est dans la réunion du 26 décembre 1894 que le Bureau a été ainsi constitué :

MM. l'abbé Blanlœil	*Président.*
Julien Tyrion.....	*Vice-Président.*
A. Mailcailloz	*Secrétaire.*
Feydt	*Secrétaire adjoint.*

Votre Section des Lettres, Messieurs, s'est-elle laissé envahir par le réalisme contemporain, a-t-elle subi le contre-coup de cet oubli de l'idéal qui semble caractériser l'époque actuelle ? Je ne le pense point, et cependant on pourrait être tenté de le croire au premier abord en remarquant que, pour la première fois peut-être, la poésie n'a pour ainsi dire pas eu de place dans les communications qui vous ont été faites. N'y voyons qu'un simple hasard et félicitons-nous

plutôt de l'importance des travaux en prose qui nous ont été présentés.

Ce sont d'abord les si intéressants souvenirs rapportés de Palestine par M. Alcide Leroux. Nous conduisant depuis son débarquement à Jaffa jusqu'à son arrivée aux portes de Jérusalem, le narrateur a su, pendant plusieurs séances, nous tenir sous le charme de ses peintures pittoresques et colorées. Il n'abuse pas des détails descriptifs qui ne font que diviser et fatiguer l'attention, sans mieux frapper l'imagination ; mais il sait, en quelques grandes lignes caractéristiques, tracer un paysage et nous rendre la physionomie de ce pays grandiose, non seulement par sa nature même, mais encore par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Traversant la plaine de Saron, nous sommes arrivés avec lui aux montagnes de Judée dont l'aspect sauvage est particulièrement triste et lugubre. Entre temps, quelques souvenirs personnels de voyage, quelques notes humoristiques sur ses compagnons de route sont venus rompre, dans le récit de M. A. Leroux, ce que pouvait avoir de trop aride l'uniforme description de contrées aussi désolées. Notre distingué collègue avait toutes les qualités nécessaires pour rendre d'un attrait tout spécial son journal de pèlerin : il est poète et, comme tel, capable de goûter en artiste toutes les beautés de la nature ; il est aussi croyant et guidé par la foi vers le tombeau du Christ avec toute l'ardeur d'un véritable croisé. Aussi ne pourrai-je ici formuler qu'un vœu, c'est que M. Alcide Leroux veuille bien nous donner l'année prochaine la suite de son récit si apprécié de tous.

Un autre voyageur encore nous a fait part de ses impressions sur les pays nouveaux qu'il a eu la bonne fortune de pouvoir visiter. C'est vers le nord cette fois, en Norvège, que nous a conduits notre secrétaire adjoint, M. Feydt, dont les notes offrent tout l'intérêt de souvenirs personnels et recueillis *de visu*.

Avec M. F. Joüon fils, nous sommes encore sortis de France,

mais cette fois nous ne nous sommes pas seulement laissés aller en touristes au charme de descriptions pittoresques et d'aperçus nouveaux. Si nous avons été conduits en Allemagne, c'était pour y rechercher, par des exemples et des comparaisons, les meilleurs moyens de lutter contre la mendicité et le vagabondage. Nous avons vu que l'action des Pouvoirs publics est venue s'y joindre aux efforts de la charité privée pour essayer d'enrayer le mal. Mais la loi de 1870 sur l'assistance obligatoire n'a pas donné les résultats attendus. Au contraire, les efforts individuels ont été plus heureux en organisant l'assistance par le travail au moyen de colonies ouvrières et la lutte contre le vagabondage par des stations de secours dont M. Joüon nous donne la description en prenant son exemple à Fribourg. Quels enseignements tirer pour notre pays de ces documents pris sur place à l'étranger ? Notre collègue pense que l'autorité publique pourrait intervenir en expulsant les étrangers non pourvus de moyens d'existence, en réprimant le vagabondage de profession et en modifiant dans un sens libéral la législation sur le droit d'association. Mais il compte surtout sur l'initiative privée qui, devenue ainsi plus libre et plus efficace, pourrait, à l'exemple de ce qui se passe chez nos voisins, atténuer un mal peut-être sans remède complet et absolu.

Vous excuserez, Messieurs, le Secrétaire de votre Section des Lettres si, vous faisant descendre des hauteurs de ces savantes spéculations, il vous a, pour un soir, forcés à vous tenir dans le milieu peu sympathique que constituent les personnages du théâtre de M. Henri Becque. Sans vous dissimuler le peu d'attrait de ces pièces en tant qu'œuvres d'imagination, il a essayé de vous montrer tout le talent dépensé sans grand succès par leur auteur pour donner au réalisme droit de cité sur la scène française.

Vous le voyez, nous sommes loin de la poésie, et celle-ci eût été cette année complètement sacrifiée si M. Tyriou ne

nous avait lu, à la séance du 18 janvier, une petite pièce de vers composée par lui sous ce titre : *l'Attelage;* encore est-il vrai de dire que cette œuvre était précisément un essai de poésie réaliste. Aussi je crois bien, en fin de compte, que l'idéal et le rêve ne sont pas venus une seule fois vous distraire de vos sérieux travaux. Vous savez tous quel poète élégant et habile est M. Tyrion : aussi ne vous surprendrai-je pas en vous disant que sa pièce fut vivement appréciée et applaudie de tous nos collègues. Espérons que l'année prochaine ses confrères en poésie et lui-même seront moins avares de leurs trésors, toujours si goûtés par la Section des Lettres.

Tel est, Messieurs, le résumé des travaux de cette Section. Sans doute, elle fournirait encore un plus gros contingent à la masse commune si plusieurs de ses membres, chargés de rapports sur des ouvrages offerts à la Société Académique, ne les avaient communiqués directement à vos séances mensuelles sans nous en réserver la primeur à la Section. Ainsi M. Feydt avait été chargé d'un compte rendu de *l'Histoire populaire de Dunkerque au Moyen-Age,* par M. Emile Bouchet, membre correspondant ; M. Tyrion devait rapporter sur le dernier volume de vers de Mme Adine Riom : *les Adieux ;* enfin, le Secrétaire de la Section lui-même — Habetis confitentem reum — avait à vous parler d'un ouvrage de M. le Bon de Wismes sur *les Chars aux diverses époques.* Toutes ces communications ont été faites en séance mensuelle ; mais ne serait-il pas juste de les porter à l'actif de la Section des Lettres ? Ou plutôt non, Messieurs, ne faisons point de ces distinctions, puisque nous concourons tous à une même œuvre, puisque nous n'avons tous qu'un même désir, la prospérité de la Société Académique. La Section des Lettres peut agir en prodigue et je suis certain qu'elle vous réserve encore pour 1896 des richesses aussi abondantes que celles qu'elle vous a données cette année.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1895

A LA SALLE DES BEAUX-ARTS

PAR M. LE Dr OLLIVE

Président de la Société Académique de la Loire-Inférieure.

MESDAMES, MESSIEURS,

Présider la Société Académique, prendre part aux travaux de collègues dont on apprécie chaque jour davantage et l'élévation des sentiments et l'aménité du caractère, ce serait véritablement un honneur trop enviable, ce serait passer une année sous un ciel plein de clarté, dans une atmosphère pleine de charmes et de félicités. Mais, dans ce ciel si serein et si pur on voit, vers la fin de l'année, poindre à l'horizon un nuage qui bientôt s'élève, s'approche, et grossit. Le Président le regarde avec anxiété, ses collègues l'interrogent avec une curiosité empreinte, chez les uns, d'aimable espérance, chez les autres..... de douce ironie. Le nuage, c'est ce discours. Le nuage éclate aujourd'hui et l'ondée qui s'en échappe ce sont les paroles que je vais avoir

l'honneur de vous adresser. L'ondée sera-t-elle bienfaisante? Dans tous les cas elle fera, je l'espère, germer la bienveillance dans vos esprits et si c'est un orage, rassurez-vous, il sera de courte durée.

Que de soucis il coûte ce discours! Ne faut-il pas choisir un sujet, lui donner une forme, le façonner et l'orner pour le rendre digne de vous être présenté. Et les soucis ne sont-ils pas encore accrus par les souvenirs que laissent en vous les éloquents discours que vous avez pu déjà entendre et applaudir. Je n'en veux pour exemple que celui que prononçait l'année dernière, à cette même place, mon excellent ami Gahier. Avec quelle finesse de style, avec quel luxe de détails, il vous traçait la journée d'une dame de qualité au XVIIe siècle. Si j'avais eu à mon service la plume d'un Bourget ou d'un Marcel Prévost, si j'avais su, comme eux, analyser une âme féminine, j'aurais pu, sautant par dessus le XVIIIe siècle, négligeant même les premières années du XIXe, vous retracer la journée d'une dame de qualité à l'époque où nous vivons; mais il me manque leur fin talent de psychologues; le sujet eût été, de plus, bien délicat, et enfin les médecins voient peut-être l'humanité d'un trop mauvais côté pour pouvoir vous la présenter sous un aspect séduisant.

« Flattez les enfants et parlez médecine, écrivait Francis Wey, vous êtes sûr de plaire aux femmes »; le conseil était tentant puisqu'il me promettait la conquête de la partie la plus charmante de cet auditoire; mais, si je me sens bien peu fait pour le rôle de pédagogue, je ne connais rien encore de plus ennuyeux qu'un médecin parlant médecine, un avocat parlant droit, un journaliste parlant politique.

Si je ne vous parle pas médecine, je vous parlerai au moins des médecins et je vous en parlerai avec les auteurs dramatiques qui, dans leurs œuvres : drames, comédies ou

vaudevilles, ont mis en scène le médecin. Obligé de faire un choix et de limiter mon sujet, j'analyserai seulement devant vous quelques pièces de nos auteurs les plus récents.

Quand il est question de théâtre et de médecins, immédiatement nous viennent à l'esprit les médecins que Molière a joués avec tant de verve et de talent. Mais combien il serait imprudent de juger les médecins de nos jours d'après le théâtre du célèbre comique. Ceux de son temps ne méritaient-ils pas d'ailleurs le bénéfice des circonstances atténuantes. Au XVIIe siècle, l'éveil de la pensée philosophique a marqué l'aurore d'une ère nouvelle destinée à voir s'accomplir les plus mémorables découvertes dont la science se soit enrichie. La médecine s'est au contraire arrêtée un moment avec complaisance dans la contemplation de ses anciennes gloires et a semblé vouloir s'organiser pour l'éternité.

Il n'est donc point surprenant que le génie le plus pénétrant, le plus exempt de préventions, le plus sensé, de cette époque de renouvellement philosophique et littéraire, ait éprouvé, en considérant les médecins de son temps, un peu de cet étonnement mélangé d'incrédulité railleuse que la vieillesse, même la plus glorieuse, inspire toujours plus ou moins à la jeunesse.

Aussi, dès qu'il veut faire rire de bon cœur, c'est un médecin qu'il met en scène. Molière était toujours malade et ne croyait pas à la médecine qui ne pouvait le guérir, et si, en parlant de Mauvillain, il disait à Louis XIV : « Je lui demande des ordonnances, je n'en fais rien, et je guéris ; » la vérité est qu'il ne guérissait pas, et qu'il riait alors des médecins de peur d'être obligé d'en pleurer.

Longtemps, toujours peut-être, il sera de mode de se moquer des médecins, et la verve comique ouverte par

Molière n'est pas encore tarie, car tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, comme écrivait La Bruyère, les médecins seront raillés. Ce n'est pas tant le médecin dont on se moque que j'ai recherché dans notre théâtre, c'est bien plutôt le médecin tenant dans la société le rôle considérable que personne ne peut lui contester aujourd'hui.

Deux choses ont rendu ma tâche particulièrement pénible : c'est d'abord la pénurie des documents, — il semble que nos auteurs dramatiques aient hésité à mettre le médecin à la scène, et plus tard nous aurons à en rechercher la raison ; — c'est ensuite la difficulté qu'il y a à bien juger un rôle quand on n'a pas vu une pièce, comme disaient nos pères, au feu des chandelles.

Une comédie représentée le 13 juin 1863, au théâtre des Variétés et reprise le 27 mars 1888 à l'Odéon, comédie qui a pour titre : *Les Médecins,* devait naturellement avoir ici les honneurs de la première place.

Tous les personnages principaux sont disciples d'Hippocrate. Ces médecins eussent été vraiment trop malheureux s'ils n'avaient pas eu un client, et c'est autour de M. Dupressoir, le malade, que gravite toute la pièce. Si les médecins y sont tournés en ridicule, peut-être pour se faire pardonner par la Faculté, les auteurs n'ont guère ménagé le client, qui est plus ridicule encore.

Au premier acte, les auteurs mettent en scène un médecin, qui, malheureusement comme bien d'autres, possède son diplôme, mais n'a pas de clients. Grincour, c'est le jeune docteur en quête d'un malade, vient de sonner chez M. Dupressoir, qu'il ne connaît pas et chez lequel il n'a pas été appelé. Il se trouve en face d'un de ses amis, Rascol, venu pour faire la cour à Mlle Dupressoir, et lui raconte le procédé qu'il emploie pour se faire connaître. « J'entre dans

une maison, je sonne à tous les étages. — Est-ce ici qu'on est venu me chercher pour un malade ? Grincour, le Dr Grincour, 23, rue Madame ?... Tu comprends, je peux avoir la chance de tomber sur une indisposition subite ou une affection invétérée... Dans le premier cas : « Quel bonheur, un médecin ! » Dans le second : « Bah ! un de plus ; essayons encore celui-là ! » En tous cas, je laisse mon adresse. Puis il continue : « Oh ! des clients ! J'en demande à la foule qui se bouscule, aux tuiles qui tombent, aux chevaux qui se cabrent, aux voitures qui s'accrochent .. J'arpente du matin au soir les rues, les boulevards, les carrefours, à la recherche d'un accident, d'une apoplexie, d'une fracture, d'une entorse, et je ne rencontre partout que des gens qui se portent comme des champignons. S'il survenait une bonne épidémie, tout le monde pourrait vivre ; mais on les empêche, on les tracasse, on les détourne. On plante des arbres, on creuse des égouts, on élargit les rues, on défriche les boulevards. Insensés, et les médecins ! Personne n'y songe. » Mais si ! On songe aux médecins ! Il y a encore des villes où l'on ne plante pas d'arbres, où l'on ne creuse pas d'égouts, où l'on n'élargit pas les rues, où les boulevards sont à peine défrichés. Heureux confrères nantais !

Dupressoir va rentrer. Avez-vous remarqué que de gens bien portants aiment à se moquer de la médecine et des médecins ? Dupressoir est de ceux-là. Il a 55 ans depuis l'Epiphanie, n'a jamais été malade et jamais un médecin n'est entré chez lui. Ces fanfarons dans la santé me font toujours l'effet de ceux qui, se trouvant dehors par une nuit obscure, sifflent ou chantent pour s'empêcher d'avoir peur.

Dupressoir a, par hasard, renversé sur sa main un flacon dont il ignore le contenu. C'est un flacon de teinture pour les cheveux. Au bout de quelques heures, une tache apparaît.

Dupressoir se croit perdu et le fanfaron de tout à l'heure fait courir chez tous les médecins. Il en arrive quatre. Grincour, que je vous ai déjà présenté et qui va pouvoir faire ses débuts; Tonnelier, ex-médecin militaire, qui n'a foi que dans la chirurgie ; Godefroy, médecin de théâtre, médecin aimable, qui écrit ses ordonnances en fredonnant des airs, et enfin, Maton, médecin plus malade que les clients qu'il traite, s'imaginant avoir toutes leurs maladies. La consultation, sur le cas de M. Dupressoir, est une scène des plus amusantes. On y parle de beaucoup de sujets et très peu du malade, et Grincour qui veut enfin s'occuper de lui, reçoit cette riposte : « Vous êtes jeune, confrère, n'oubliez pas ceci : il faut qu'une consultation dure un certain laps de temps, sans quoi le client trouverait... qu'on l'a expédié trop vite... »

Vous ne serez pas surpris d'apprendre que Dupressoir, peu satisfait de ses médecins, s'adresse à un charlatan, le Dr Musculus. « Il n'a plus d'espoir que dans les Facultés étrangères, celui-là vient d'Astrakan, le pays des pelleteries, il doit connaître les maladies de la peau. » Sur ce trait plus ou moins spirituel se termine le premier acte.

Le second acte se déroule dans le cabinet du Dr Musculus, le charlatan : cabinet meublé d'une façon luxueuse et bizarre ; domestique revêtu d'une éclatante livrée, façon orientale ; plateau rempli de pièces d'or et d'argent, bien en évidence sur le bureau, et le valet de dire : « Ça me rappelle mon pays : nous attachions comme ça les oiseaux par la patte, pour attirer leurs camarades dans le filet. »

Le Dr Musculus, qui a passé vingt ans de sa vie dans les solitudes asiatiques à étudier les secrets merveilleux des brahmes de l'Inde, ne guérit pas M. Dupressoir. Cet incrédule est heureux enfin d'être complètement rassuré au dernier acte par un médecin aussi savant qu'honnête, le Dr Valbrun.

Quand il était bien portant, M. Dupressoir prétendait que le meilleur médecin ne valait pas le diable ; le jour où il se croit malade la Faculté tout entière ne lui suffit plus. Il court chez les charlatans, il consulterait au besoin des somnambules, et ne dédaignerait même pas les ordonnances de sa portière. Mais qu'il se console, il n'est pas le seul et a même, à tous les degrés de l'échelle, des complices très nombreux.

Vous ne me pardonneriez pas d'abuser de vos instants pour vous présenter les types de médecins que nous trouvons dans quelques pièces de Scribe : Bernardet, dans *La Camaraderie ;* Raymond, dans *Théobald ;* le professeur Franval et son élève Scipion dans *La Mansarde des Artistes ;* Lavenette, dans *La Quarantaine* et Rémy, dans *Le Charlatanisme.*

Vous ne voudriez pas davantage me voir vous analyser un mélodrame de MM. Anicet Bourgeois et Dennery, pièce qui n'est cependant pas sans mérite, *Le Médecin des enfants ;* ou m'arrêter encore aux situations assez poignantes que l'on trouve dans *Les Vacances du Docteur,* un drame en vers d'Amédée Roland.

Il y avait un choix plus heureux à faire.

Alexandre Dumas ! lorsque ce nom est venu sous ma plume, je l'ai acclamé avec le cœur plein d'espérance encore dans l'inépuisable génie du Maître incontesté du théâtre contemporain. Ce génie vient de s'éteindre. Mais ce qui ne s'éteindra jamais, c'est le souvenir des heures charmantes passées en compagnie de ses préfaces et de ses lettres, c'est le souvenir des joies vives et des émotions fortes ressenties à l'audition de ses œuvres.

Paradoxal et fantaisiste, M. Alexandre Dumas aimait à professer et, depuis longtemps, il ne faisait plus de comédie qui ne fût destinée à prouver quelque thèse. *L'Etrangère*

n'est certes pas une des pièces les mieux faites de M. Alexandre Dumas. Aucune des figures ne se recommande à notre sympathie, pas plus celle du duc de Septemonts, ruiné d'argent et d'honneur, que celle de mistress Clarkson, une aventurière qui a couru toutes les capitales ne semant guère, sur sa route, que des malheurs. Détachons de la pièce la figure du Dr Rémonin, le seul personnage réellement intéressant, quoique ses théories et son scepticisme ne laissent pas que d'agacer parfois.

Rémonin a, il y a quelque vingt ans, mis au monde Catherine Mauriceau, devenue duchesse de Septemonts; mais, depuis ce temps, Rémonin a abandonné la médecine pour se consacrer, comme on dit aujourd'hui, uniquement à la science. Il est professeur au Collège de France et membre de l'Institut. Alexandre Dumas l'a chargé de porter la parole pour nous montrer le mal aux prises avec le bien, et nous prouver que le bien finit toujours par triompher du mal. « Pourquoi voit-on alors si souvent le mal l'emporter sur le bien? » demande mistress Clarkson. — « Parce qu'on ne regarde pas assez longtemps, » riposte Rémonin. Il a déjà déduit, de ce mot juste et profond, sa théorie des vibrions, chargés de corrompre, de dissoudre et de détruire les parties saines du corps. Ce sont les ouvriers de la mort. « Eh bien, dit-il, à la marquise de Rumières, les Sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en certaines parties, à de certains moments, et qui produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des êtres, mais qui n'en sont pas, et qui font inconsciemment tout ce qu'ils peuvent pour corrompre, dissoudre et détruire le reste du corps social. Heureusement la nature ne veut pas la mort, mais la vie. Elle fait donc résistance à ces agents de la destruction et elle retourne contre eux les principes morbides qu'ils contiennent. C'est alors qu'on voit le vibrion humain, un soir qu'il a trop bu, prendre sa fenêtre

pour sa porte et se casser ce qui lui servait de tête sur le pavé de la rue ; ou, si le jeu le ruine, ou que sa vibrionne le trompe, se donner un coup de pistolet dans ce qu'il croit être son cœur, ou venir se heurter contre un vibrion plus gros et plus fort que lui, qui l'arrête et le supprime. Les gens distraits ne voient là qu'un fait, les gens attentifs voient là une loi. On entend alors un tout petit bruit... quelque chose qui fait hu...u...u. C'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air... pas très haut. M. le duc se meurt. M. le duc est mort. Allons, bonsoir ! »

C'est par une théorie plus fantaisiste encore et plus abstraite qu'il répondra à une question de la même marquise de Rumières. La marquise lui demande pourquoi étant donnée la quantité d'amour qu'il y a sur terre il y a tant de mariages malheureux ! C'est que, pour Rémonin, l'amour et le mariage n'ont scientifiquement aucun rapport ensemble ; ils appartiennent à deux ordres complètement différents. L'amour c'est de la physique, le mariage c'est de la chimie. Je vous fais grâce du développement de la théorie, car tout en admirant la science de ce professeur, j'aimerais mieux le voir moins savant et plus moral. Quel rôle lui fait-on jouer auprès de la duchesse de Septemonts ? La duchesse a épousé, nous le savons, un homme peu recommandable. Elle aimait Gérard, un jeune ingénieur, ayant pour toute fortune son intelligence, sa probité et son honneur ; elle a épousé un duc et, malgré tout ce qu'elle en peut dire, il n'est pas prouvé que le plaisir de devenir duchesse n'ait pas été pour quelque chose dans son acceptation, Se sentant malheureuse, elle veut se jeter dans les bras de Gérard et c'est Rémonin qui va se charger de le lui amener. Allons, cher et distingué Confrère, vous compromettez l'Institut, et j'ai bien peur qu'en abandonnant la pratique de la médecine pour vous consacrer à la science, vous n'ayez

aussi abandonné la pratique de la morale pour vous faire le serviteur d'irrégulières amours. Je vous trouve bien aussi un peu cruel quand vous allez constater « avec plaisir » la mort du duc de Septemonts à qui Clarkson vient d'envoyer un coup d'épée. Votre excuse, il est vrai, est la joie de voir confirmer votre théorie des vibrions et de savoir que votre... protégée, devenue veuve, va pouvoir revenir à Gérard.

Pour ne pas sortir de l'Académie, de M. Alexandre Dumas, passons à M. Victorien Sardou... c'est le fauteuil à côté. Dans deux pièces, *Les Ganaches* et *Nos Intimes,* des médecins sont mis à la scène. Une des physionomies les plus sympathiques et les plus connues est celle du docteur Tholozan. Vous connaissez *Nos Intimes*. C'est l'histoire d'une petite bourgeoise qui s'ennuie et qui s'éprend d'un joli jeune homme sous couleur de pitié d'abord, car le gaillard relève de maladie, puis d'amitié chaste et de tendresses platoniques. Le docteur Tholozan parvient à s'imposer à tout le monde. Il fustige les travers égoïstes des invités, empêche son ami d'enfance d'abuser de l'hospitalité qui lui est offerte, il joue partout le rôle de sauveteur et déclare lui-même que dans une existence antérieure il a dû être chien caniche. Ce qu'on ne lui dit pas, il le devine ou force les gens à le lui dire. Comme il le prétend, il y a trois sortes de confesseurs : le prêtre, le juge d'instruction et le médecin ! Le prêtre ne sait jamais tout, précisément parce qu'on lui dit tout et qu'il y a une façon de dire les choses qui les réduit, les réduit, les réduit !... Le juge d'instruction en sait un peu plus, lui, car on lui ment, et il n'a qu'à prendre le contre-pied de tout ce qu'on lui dit pour deviner tout ce qu'on ne lui dit pas. Quant au médecin... il entre, tire sa montre, vous fait tirer la langue et vous tape dans le dos en vous parlant névralgie, gastralgie, etc... A quoi vous répondrez, sans vous en douter, fatigue, ennui, misère, débauche ! Et, quand il remet

sa montre au gousset, il sait tout, car vous n'avez rien voulu dire, et, ne voulant rien dire, vous n'avez pris le soin de rien cacher!

Est-il assez habile ce bon docteur et pourtant il a une façon bien trop naïve de détourner Cécile, madame Caussade, de son amour pour le jeune convalescent en voulant la convaincre qu'il y a, pour le jeune Maurice, danger de mort à prononcer le mot « je vous aime ». En réalité, dans la bouche du docteur, Victorien Sardou a mis un rôle qui aurait pu aussi bien être placé dans la bouche d'un tout autre personnage; mais pardonnons-lui, car Tholozan était si peu médecin... il était homœopathe.

Si notre théâtre a mis rarement le médecin à la scène, il n'en est pas de même du théâtre scandinave. Dans un grand nombre de pièces d'Ibsen ou de Strindberg, on trouve des docteurs.

Laissez-moi vous le dire et oser presque m'en féliciter, j'ai eu autant de patience que de courage pour lire un grand nombre de pièces de ces auteurs, afin d'y découvrir des types de médecins. Cette lecture est souvent pénible. Tandis qu'avec une pièce de Dumas, la pensée court ardente et vive, anxieuse de la page à venir et chagrine de voir sitôt finir celle qui va s'achever, avec ces nouveaux auteurs, on éprouve quelquefois de l'émotion, du plaisir presque jamais. Mais enfin, Wagner, jadis sifflé, est aujourd'hui applaudi à outrance, peut-être un jour viendra-t-il où nous comprendrons mieux Ibsen et Strindberg et alors le bruit de posthumes applaudissements ira les réveiller dans leurs tombes.

Dans une tragédie en trois actes, *Le Père,* de Jules Strindberg, représentée à Paris au mois de décembre dernier, un des personnages porte ce nom générique: « le Médecin. » C'est un brave homme pavé, comme l'enfer, de bonnes intentions, mais qui se laisse rouler par une astucieuse coquine.

Le mari de la *Dame de la mer* est un médecin, le Dr Wangel, homme d'une grande droiture, brave et honnête de cœur, mais annihilé par le respect des conventions routinières.

Nous trouvons encore un médecin, le Dr Rank, dans *Maison de Poupée* et, dans *Les Revenants,* Ibsen fait constater par un médecin la fatalité physiologique, la terrible loi de l'hérédité châtiant dans les fils les péchés des pères.

Une pièce a plus que toutes les autres fixé mon attention. Elle a pour titre : *Un Ennemi du peuple*. L'action qui s'y déroule, les passions qui s'y agitent semblent se dérouler ou s'agiter autour de nous. Jugez-en. Dans une petite ville de Norwège, on a découvert des sources d'eaux thermales. Immédiatement, un établissement s'est fondé et, auprès de lui, sont venus se grouper des hôtels plus ou moins somptueux. Baigneurs et buveurs ont afflué ; mais, en même temps, des spéculateurs sans scrupules se sont abattus sur la petite cité, en voie de transformation et de prospérité. Le médecin attitré des bains est le Dr Stockmann. Il est loin de ressembler aux médecins des eaux, dont Guy de Maupassant a fait dans Mont-Oriol de si piquantes silhouettes.

Ce n'est pas lui qui écrirait une brochure pour vanter à la fois les séductions pittoresques du pays, l'excellence des eaux et leur efficacité universelle. Loin de là. Le Dr Stockmann a constaté, parmi les étrangers qui fréquentent la station, des malaises dont il ne peut s'expliquer la cause. Il va chercher. Il analyse et fait analyser par de savants spécialistes les eaux thermales et arrive à se convaincre qu'elles sont infestées de microbes. Les conduites d'eaux traversent un terrain infecté ; il n'y a qu'un remède : fermer l'établissement pendant une année, détourner les conduites, creuser des égouts, alors la cité deviendra plus prospère encore, et le docteur aura rendu un immense

service. Mais il a compté sans son frère, préfet de la ville, l'homme de paille des spéculateurs et qui lui conseille de laisser les baigneurs s'empoisonner. Il a compté sans ses concitoyens et surtout sans un syndicat des propriétaires (cette petite ville de Norwège a aussi un syndicat des propriétaires !) opposé à tout assainissement. Ibsen est décidément un précurseur ! Le Dr Stockmann veut, dans une réunion publique, exposer la situation, en indiquer les remèdes ; sa voix est couverte par les huées et les sifflets et finalement un vote de l'Assemblée le déclare ennemi du peuple. Alors écœuré, lassé, le docteur proclame cette désespérante formule d'individualisme et de misanthropie : « L'homme le plus puissant est celui qui est le plus seul. »

Ibsen a fait de la solitude un principe ; c'est en solitaire qu'il a vécu pendant plusieurs années à Rome, c'est probablement en solitaire encore qu'il vit aujourd'hui à Munich, ne cherchant à exercer une action sur la société que par la seule puissance de sa personnalité.

Laissons de côté les graves et austères Scandinaves pour en venir à notre bonne gaîté gauloise.

Dans une scène de son amusante comédie, *le Homard,* Gondinet s'est très spirituellement moqué d'un petit défaut que l'on prête volontiers aux médecins.

On a coutume de dire et de penser que les médecins ont une écriture illisible. Etes-vous facile à lire, on ne manquera guère de vous dire : « Oh ! Docteur, comme vous écrivez bien pour un médecin. » Votre écriture est-elle, au contraire, indéchiffrable, on sera heureux de vous faire remarquer que « vous écrivez aussi mal que vos confrères. »

Vous savez en quoi consiste le service du médecin de théâtre : assister à la représentation tranquillement assis dans un fauteuil et se tenir prêt à secourir la divette qui se trouve mal ou la spectatrice trop impressionnable. Le plus

souvent, aucun incident ne vient troubler la quiétude du médecin et c'est là-dessus qu'a compté notre confrère en offrant un fauteuil à son ami Montacabère, avocat à Nîmes.

Montacabère raconte à son ami Romanèche la mésaventure dont il a été le héros. Je voudrais avoir la finesse de diction de cet excellent Geoffroy pour vous la faire mieux goûter.

« A la fin du second acte, raconte Montacabère, au moment le plus pathétique, on me frappe sur l'épaule. — Je me retourne ; un monsieur très poli me fait signe de le suivre. Je le suis. Il me conduit au foyer. — Là, je vois, étendue sur un canapé, une jeune femme évanouie entourée d'une douzaine d'ouvreuses éperdues. — Mon guide les écarte et me fait passer en criant : « Le médecin de service ». Je restai cloué sur place. Que faire ? Figure-toi une femme adorable : vingt ans, de grands cils noirs, une petite bouche, des joues roses, et une taille !...; on me crie : « Elle étouffe ; Docteur, dégrafez la robe, dégrafez tout. » — Je me mets à dégrafer, je dégrafe, je dégrafe, — et alors... -- Je ne pardonnerai jamais à mon père de ne m'avoir pas fait médecin. — Quel métier, Romanèche, quel joli métier !... J'étais en extase, quand une ouvreuse, plus barbue que les autres, m'interrompt pour m'offrir du papier, de l'encre et une plume. Je reste étonné. — « Qu'ordonne le Docteur ? » Je n'avais rien à ordonner. On me regardait, on voulait une ordonnance pour le pharmacien. Qu'à cela ne tienne ! Je prends la plume, j'aligne quelques jambages incohérents, je termine par un paraphe extravagant. — Eh bien, mon ami, eh bien ! le pharmacien a envoyé quelque chose. Que contenait cette fiole ? c'était jaune et vert. — On l'approche des lèvres de la malade, ma vue se trouble, une sueur froide inonde mon front et je perds connaissance. — On me secoue, je reviens à moi. — Cette adorable créature était debout. Elle remerciait son médecin avec un sourire

que la confusion rendait plus enchanteur encore. Elle me tendait la main. — Quel métier, quel joli métier ! — Et si facile !

La femme médecin était un sujet trop tentant de comédie pour ne pas inspirer à quelques-uns de nos auteurs l'idée de la mettre en scène.

Sous ce titre : *La Doctoresse,* nous la voyons pour la première fois introduite au théâtre par MM. Paul Ferrier et Henri Bocage, qui ont obtenu dans cette comédie un succès des plus complets.

Cette pièce nous montre le nouvel équilibre d'un ménage dans les conditions nouvelles aussi que détermine l'accès de la femme aux professions viriles et particulièrement à une profession scientifique. Montrer comment cet équilibre se rompt et comment, à la fin, l'ancien lui succède et se rétablit, c'est évidemment l'objet d'une jolie comédie de mœurs modernes. Au moment où les auteurs ont écrit leur pièce, le nombre des doctoresses n'était à Paris que fort restreint ; aujourd'hui il suffit de jeter les yeux sur les thèses médicales soutenues dans nos Facultés pour voir que ce nombre va croissant. Hier c'était une exception, aujourd'hui c'est une banalité, demain ce sera une légion, car, pour briguer le doctorat, voire même l'internat des hôpitaux, il n'est plus nécessaire d'être nihiliste ou yankee.

La belle Angèle, dûment diplômée, a épousé Alfred Frontignan. Frontignan a apporté la dot, Angèle se chargera de gagner la fortune. Pendant qu'elle donne des consultations, Frontignan vaque aux soins domestiques, lui demande l'argent pour faire marcher la maison et gronde la cuisinière. Pendant qu'elle pâlit la nuit sur de gros livres en fumant des cigarettes, lui dort douillet dans un bon lit, et quand, bien reposé, il se lève le matin, c'est lui qui apporte le chocolat au docteur... à sa femme.

Nous sommes loin, comme vous le voyez, des conseils pleins de sagesse du bonhomme Chrysale qui, se souvenant certainement de Montaigne, disait :

> Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
> Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
> Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
> Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens
> Et régler la dépense avec économie
> Doit être son étude et sa philosophie.
> Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
> Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint avec un haut-de-chausse.

Angèle, d'ailleurs, n'est plus de son sexe, et si un certain M. de Serquigny, un de ses premiers clients, et malade par amour d'elle, veut lui faire la cour, il s'attire cette humiliante réponse : « Regardez-moi bien, je ne suis pas une femme, moi !... Est-ce que je peux aimer d'amour ?... Mais pour aimer, mon cher, il ne faut pas avoir étudié les hommes au scalpel... Ah ! ah ! c'est là qu'on en revient vite de ce misérable vertébré, qui n'est rien plus, pour nous docteurs, qu'un échantillon banal de la grande famille des mammifères ! Mais je ne peux pas vous regarder en face, malheureux, sans me rappeler combien vous avez de paires de nerfs, de muscles et de tendons... combien d'os dans le carpe et métacarpe, combien de circonvolutions cérébrales ! Je vous vois à travers votre enveloppe dermique, et pas séduisant, je vous jure !... Vous n'êtes plus un homme, mon cher, vous êtes un écorché. »

Mais Alfred Frontignan, si féminisé qu'il paraisse dans son ménage, va prendre sournoisement sa revanche. Il s'est épris d'une étoile de cirque, une dompteuse, qui vit entre son père, ancien clown, et sa sœur, ex-danseuse de corde, deve-

nue femme colosse. La pièce semble se terminer en bouffonnerie. Nous craignons de perdre de vue notre doctoresse, lorsqu'une scène des plus amusantes va tout remettre en place. Alfred, bien entendu, s'est fait passer pour célibataire et a promis d'épouser l'étoile. On le somme de tenir cette promesse et dans le feu de la discussion il reçoit de la géante une simple pichenette qui le fait tomber sans connaissance. On court chercher le médecin le plus voisin. C'est une doctoresse qui arrive et cette doctoresse n'est autre qu'Angèle Frontignan. Elle secoue le malade avec une rudesse de poigne fort admirée des gymnastes, et quand le médecin et le patient se trouvent en tête-à-tête, la robuste Angèle fait à l'infidèle Alfred une scène des plus vives. Alfred balbutie des excuses, fond en larmes, et veut se retirer chez sa mère. Le résultat de cette scène est de rétablir l'équilibre. Angèle s'aperçoit que sa robe n'est pas une robe de docteur, mais une robe de femme, et la femme va revivre en elle. Elle congédiera ses clients, coupera la sonnette de nuit, et chacun reprendra sa place dans le ménage.

Après la première représentation de cette comédie, l'exécution trop grossière d'une scène fit supprimer le premier acte. Mais je tiens à rappeler ici un des plus jolis traits. Dans le défilé des malades qui se présentaient à la consultation, une dame arrivait et, quand elle apprenait du valet de chambre que le docteur Frontignan était une femme : « Une femme, s'écriait-elle, jamais je n'oserai ! »

Ma femme est docteur, comédie en un acte, de M. Fabrice Carré, a été représentée cette année au théâtre de la Renaissance.

Le rôle de la femme-médecin ou du médecin-femme est diversement apprécié selon les tempéraments et selon les peuples. Devant les opinions contradictoires chacun peut apprécier à sa guise l'utilité et la bienséance des doctoresses.

Pour ma part, dussé-je être accusé de lèse-galanterie, je me range, avec Molière, contre les *Femmes savantes :*

> Et les femmes docteurs ne sont pas de mon goût.

Et j'estime encore avec notre Grand Comique que :

> Le ciel dont nous voyons que l'ordre est bienfaisant,
> Pour différents métiers nous fabrique en naissant.

Peut-être pourrions-nous nous demander pourquoi certaines femmes tiennent tant à embrasser la médecine. Il me semble, en effet, qu'il existe bien d'autres professions où elles trouveraient mieux à donner libre essor à leurs qualités naturelles. Ne pensez-vous pas que, sans même sortir du domaine de l'art de guérir, leurs mains agiles seraient plutôt faites pour compter des gouttes, faire des petits paquets, et cependant nous ne trouvons guère de femmes dans les officines. Leur finesse, le charme de leur parole, la séduction de leur voix, ne seraient-ils pas de nature à faire vive impression sur de sévères magistrats. Et cependant nous ne voyons pas encore le tableau de l'ordre des avocats s'émailler de noms féminins.

Mais ne désespérons pas, les idées d'émancipation de la femme sont à l'ordre du jour et, d'ailleurs, si sont parvenus à vos oreilles des échos du Congrès socialiste tenu à Breslau, au mois d'octobre dernier, vous avez pu apprendre que les dames déléguées y représentaient les principes de l'émancipation féminine la plus radicale. Le droit de la femme, son égalité complète avec l'homme dans tous les domaines, tant sociaux que politiques, ont formé le thème des discours qu'elles sont venues développer à la tribune dans un langage parfois élégant et toujours mesuré. Je pourrais vous retracer les portraits de Mme Zetkin, de Stuttgart, de Mme Geifer, une fille du célèbre Liebnecht ou de Mme Pauline Willim, celle-ci fille d'un duc et d'une prin-

cesse, et vous seriez étonnés de voir que ces femmes n'ont rien du type sous lequel on se représente généralement la révolutionnaire, qu'elles n'ont pas davantage l'aspect d'ennemies de la Société. Ce portrait flatteur pourrait peut-être vous entraîner à leur suite, mais je ne saurais, Mesdames, vous y engager, car cette fièvre d'émancipation ne laisse pas que de rendre ou chagrin ou rêveur.

Je ne suis cependant pas sévère au point de désirer vous voir mériter l'épitaphe de la femme antique, idéal des Romains : « Elle garda la maison ; elle fila la laine. J'ai dit : Adieu Passant. » Mais ne pourriez-vous tourner votre activité intellectuelle vers d'autres horizons. Alexandre Vinet a écrit avec une admirable justesse : « La science instruit, enseigne ; il n'y a que la littérature qui cultive. » Méditez cette pensée, charmantes doctoresses, et songez aussi que vous faites fausse route. Ce qui nous plaît dans vos peronnes, c'est votre grâce et non votre science ; et les odeurs d'iodoforme et d'acide phénique ne sauraient nous charmer.

Les belles-lettres, les arts, voilà l'influence douce qui civilise le monde. Que ce soit là votre lot, que de ce côté se tourne votre activité intellectuelle, et d'ailleurs laissez-moi vous rappeler en terminant cette suave pensée de Lamennais : « La femme est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre. »

Quand on est en aimable compagnie, on s'oublie volontiers et je m'aperçois qu'en m'adressant à vous, Mesdames, je me suis un peu éloigné de la scène et du médecin. J'y reviens. C'est pour vous parler d'une pièce d'ailleurs venue une des dernières dans l'ordre chronologique, puisque, sans avoir jamais vu le feu de la rampe, elle a été publiée au mois de mai dernier dans la *Revue de Paris*.

Il y a quelques années, il y eut grand bruit dans la presse, grande émotion dans le monde scientifique, anxiété

vive dans le corps médical : on accusait un chirurgien, trop avide d'expérimentation, d'avoir inoculé le cancer à une malade. On ordonna une enquête. Vous savez ce qu'une enquête est toujours chez nous, souvent aussi chez les autres : un enterrement dont les commissaires-enquêteurs conduisent le deuil, une inhumation dont le carton vert devient le respectable et silencieux tombeau.

Sur ce sujet si délicat, M. François de Curel a écrit une pièce en trois actes : *La nouvelle Idole*. L'idole c'est la science, idole à laquelle on sacrifie tout... même l'humanité.

Au moment où la pièce commence, Albert Donnat, professeur distingué, savant dont le nom remplit toutes les académies, est menacé d'une enquête. Les journaux du matin font allusion, sans le nommer, à son audacieuse expérimentation ; demain ce sera le grand scandale. Cette nouvelle est apportée à Mme Louise Donnat par sa sœur Jeanne.

Albert Donnat n'est pas encore rentré et quand tout à l'heure il viendra rejoindre sa femme et sa belle-sœur il trouvera auprès d'elles la jeune Antoinette, à qui il avait donné rendez-vous pour suivre les progrès de l'inoculation pratiquée sur elle. Mais quelle n'est pas sa surprise en constatant que celle qu'il avait cru phtisique jusqu'à la moelle des os se trouve aujourd'hui dans un état de santé presque florissant, se plaignant seulement de l'existence d'un petit bouton à peine rouge, premier symptôme du mal inoculé. Alors, entre Louise et son mari, éclate une scène dans laquelle Albert Donnat s'efforce de soutenir la légitimité de son expérimentation : « S'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la Patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin, de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi

ne pas admettre d'autres champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince ou l'extension d'un pays ?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux qui dépeuplent le monde ?... Le petit soldat, frappé d'une balle, qui râle au creux d'un sillon, souffre d'autres tortures, et presque toujours pour une moins belle cause que le malade anesthésié dont les dernières heures, habilement suivies, conservent à la société des milliers d'individus. Oui, j'ai défendu ces idées-là, et malgré mon chagrin, je ne rétracte rien. »

Mais n'est-il pas des conquêtes pacifiques ? N'est-il pas des conquêtes qui permettent à la Patrie d'épargner le sang de ses enfants, comme à la science d'économiser un grand nombre de vies humaines, sans que les étapes de la conquête soient marquées par d'innocentes victimes ? Et combien n'ai-je pas été plus profondément ému par les hésitations, que dis-je, par les angoisses du grand savant, à qui, dans un immense élan d'admiration et de reconnaissance, l'humanité, avec Paris, vient de faire de magnifiques funérailles, quand s'est livré en lui ce combat après lequel il s'est décidé à inoculer à l'homme la moelle d'un animal enragé en vue d'empêcher le développement possible de la rage. C'est que celui-là possédait au plus haut degré, ainsi que l'a écrit avec tant de vérité un maître éminent, M. le professeur Bouchard, les qualités sans lesquelles un médecin reste au-dessous de sa mission : le savoir, l'intelligence, la patience, la persévérance, la bonté. C'est avec toutes ces qualités que la belle et grande figure de notre savant s'est fixée dans le souvenir populaire, et celui que nous nommions le Grand Pasteur, la foule de ceux qu'il avait sauvés l'appelait le bon M. Pasteur.

Heureux d'avoir pu évoquer ici la grande figure du savant dont la France entière porte le deuil, mais dont elle est si

fière de pouvoir s'enorgueillir, je reviens à la pièce de M. François de Curel.

Je ne vous ai pas dit que Louise Donnat n'avait pour son mari aucune affection, qu'elle vivait pour ainsi dire en dehors de lui. Tout le second acte se passe dans l'appartement d'un certain Maurice Cormier qui s'est beaucoup occupé de psychologie, a écrit un grand ouvrage sur les personnalités sous-conscientes, et doit être, d'après Louise, un guérisseur des âmes. C'est auprès de lui que la pauvre femme vient chercher des consolations. Mais leur tête-à-tête est interrompu par l'arrivée du docteur, et, d'une chambre voisine, Louise assiste à l'entretien qui a lieu entre Maurice Cormier et Albert Donnat. Ce dernier est venu remettre à Maurice, en qui il a si mal placé sa confiance, une série d'observations parmi lesquelles se trouve la sienne propre. L'expérimentateur désespéré n'avait rien trouvé de mieux que de faire le sacrifice de sa vie en s'inoculant lui-même. Aussi, quand le docteur parti, Louise Donnat se retrouve devant Maurice Cormier, ce ne sont plus les mêmes sentiments qui l'animent envers son mari. Si, d'après le premier, « les cœurs meurtris ne sont plus bons qu'à nourrir des passions insensées, » le second lui a appris « qu'il croît sur les ruines une autre fleur que l'amour : c'est l'esprit de sacrifice. »

Le troisième acte va voir la réconciliation complète ; mais il est une scène que je ne saurais oublier, scène pleine à la fois de grandeur et de délicatesse. Antoinette, la jeune inoculée, apprend à Albert Donnat qu'au moment où elle était agonisante de sa maladie de poitrine, au moment où il lui avait fait une piqûre, elle avait tout vu, tout entendu, tout compris. N'avait-il pas dit à ses internes : « Pauvre petite Antoinette, avant la fin de la semaine elle aura vu les splendeurs de son paradis. » Et elle ajoute, grande dans sa

simplicité : « Me croyez-vous donc trop sotte pour comprendre que mon mal peut amener à guérir une foule de gens. Je voulais être sœur de charité et consacrer ma vie aux malades. Eh bien ! je livre ma vie en gros, au lieu de la donner en détail. »

Tout serait à citer dans cette scène qui montre combien est grande l'âme de cette enfant, et montre aussi qu'il y a quelque chose pouvant élever le plus humble au-dessus du plus savant.

Grâce à Antoinette, la réconciliation est complète entre Albert Donnat et sa femme, et la pièce se termine par cette page admirable que je veux vous lire jusqu'au bout : « Louise, nous serons amis ; je t'aiderai et tu m'aideras. J'ai seulement compris ce soir que personne n'est en droit de se croire supérieur aux autres. Antoinette, toi et moi, portons notre fardeau, chacun de son mieux, pour des raisons très différentes, et, en réalité, parce que nous avons tous trois les mêmes instincts de beauté morale. La religion, l'amour, l'ardente curiosité du vrai, sont les chênes immortels le long desquels s'élèvent comme d'audacieuses lianes, les sublimes espoirs de l'humanité. Au bout de leur essor, quel soleil trouveront-ils ? Toute marée dénonce, au delà des nuages, un astre vainqueur ; l'incessante marée des âmes est-elle seule à palpiter vers un ciel vide ? Je l'ai longtemps juré... Je jurais tant de choses dont j'ai eu le démenti, et je viens d'en apprendre tant d'autres d'une bouche d'enfant !... Sans elle, je serais encore à rugir d'angoisse, ballotté entre mon jugement et mon remords, les poings crispés devant l'insoluble problème du sacrifice. Certes, elle ne m'en a pas donné la solution : j'ignore pourquoi la douleur existe et pourquoi l'unique symbole qui ait pu s'imposer au monde est un instrument de torture ; mais, à contempler Antoinette, si noble dans sa simplicité

d'esprit, j'ai découvert que la science est un moyen, et pas le seul, d'aller haut vers on ne sait quelle splendeur. Je cherchais une raison, pour nous autres savants, d'accepter la loi du sacrifice, sans voir que les humbles ont gravi les premiers l'âpre sentier qui mène à l'infini. Nous leur devons d'avoir montré la route.

M. François de Currel vient, dans la *Nouvelle Idole,* de nous peindre un médecin savant, amoureux, trop amoureux de la science, avide de recherches, curieux de découvrir l'inconnu. M. Henri Lavedan, encore un de ces jeunes que M. René Doumic nous a présentés avec son délicat talent et que l'on peut classer parmi les futurs triomphateurs du théâtre, M. Henri Lavedan vient de mettre à la scène un médecin d'un type bien différent, le Dr Guénosa.

Ceux de vous qui suivent le mouvement théâtral se sont certainement intéressés aux critiques que vient de soulever la nouvelle pièce : *Viveurs !* Ces viveurs sont des parvenus de la bourgeoisie riche, s'imaginant qu'il est de bon ton d'afficher un débraillé d'un goût fort douteux et ils vont jusqu'au cynisme. Parmi eux s'agite le Dr Guénosa, médecin nouveau jeu qui a inventé, à l'usage de sa clientèle, non moins distinguée que fatiguée, un système de piqûres régénératrices.

Dès le soir de la première représentation de *Viveurs,* on avait reconnu dans les décors le salon d'un couturier célèbre, et la salle d'un restaurant à la mode ; on cherchait aussi quelle personnalité parisienne pouvait se cacher sous le nom du Dr Guénosa. On n'a pas trouvé, et je crois qu'on ne trouvera pas ; car s'il y a à Paris, comme ailleurs, des médecins qui soient aussi des hommes du monde, il n'y a point de médecins répondant au type que vient de nous montrer Henri Lavedan.

Allons, Dr Guénosa, je ne tiens pas à faire avec vous

plus ample connaissance, et j'agirai de même avec le Dr Pellerin de *Musote*. Vous n'êtes point des nôtres.

J'ai fini et, je l'avoue, je ne suis pas satisfait. Le médecin que je cherchais je ne l'ai point trouvé dans le théâtre, ce n'est ni Rémonin, ni Tholozan, ni Stockmann, moins encore Guénosa ; le médecin que je cherchais c'est celui qui, aujourd'hui, joue un si grand rôle et dans la société et dans la famille. Témoin des premières joies maternelles comme de la douleur des dernières séparations, n'est-il pas souvent, au milieu des catastrophes et des chocs de la vie, l'ami et le confident ? C'est que le médecin ausculte l'âme autant que le corps, et combien de fois l'auscultation de l'âme ne lui en a-t-elle pas appris davantage. C'est qu'à cette définition, si courte et un peu prétentieuse, la médecine est l'art de guérir, on aurait pu ajouter c'est aussi l'art de soulager et bien plus encore l'art de consoler.

Si ce type de médecin n'est pas encore au théâtre, on le trouve déjà dans le roman. Mais, comme me le disait dernièrement M. Francisque Sarcey, quand une évolution se fait dans le corps social, elle met de longues années avant d'arriver à la scène, et, pour une pareille œuvre, il faut souvent un homme de génie.

Le nuage s'est dissipé. L'ondée a cessé. Vous trouverez sans doute que mon discours manque du tour académique ; mais vous voudrez bien vous rappeler que les paroles sont des oiseaux qui passent, qui chantent et qui s'envolent... Les oiseaux ont passé, sans doute ils ont fort mal chanté, laissez-les donc vite s'envoler.

RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

PENDANT L'ANNÉE 1895

PAR M. HYACINTHE GLOTIN, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

MESSIEURS,

Je dois à vos trop bienveillants suffrages l'honneur de résumer ce soir vos travaux, de vous en donner une vue d'ensemble. La mission que vous m'avez confiée est difficile. Il me faut aller, dans un vaste jardin, cueillir les plus belles fleurs de chaque parterre ; je dois les réunir en un superbe bouquet pour vous en faire admirer le riche coloris et respirer le suave parfum. Mais, hélas ! vous avez compté sans mon inexpérience : ces fleurs, je ne sais pas les disposer avec art, et, séparées de leur tige, elles se fanent dans mes mains inhabiles. Cependant un espoir me console : si, malgré tout, elles répandent encore quelque discret parfum, si leurs couleurs ne sont pas totalement effacées, vous jugerez de ce qu'elles devaient être dans tout l'éclat de leur fraîcheur.

*
* *

Il y a un an, nous étions réunis dans cette salle hospitalière des Beaux-Arts pour notre séance générale. Vous vous souvenez encore du discours de notre président, M. Joseph Gahier, nous esquissant *la journée d'une dame de qualité au XVIIe siècle*. Il nous conduisait dans un de ces somptueux hôtels du Louvre et de la place Royale où habitait cette grande dame et nous faisait pénétrer dans les arcanes de sa vie intime. Nous assistions à sa toilette ; nous la voyions présider sa table et son salon ; nous la suivions dans sa promenade, à la cour, au théâtre. Tous les détails charmants, toutes les anecdotes piquantes qui émaillaient ce discours, n'étaient pas fantaisistes ; ils avaient été puisés dans les œuvres des écrivains du grand siècle. De cette coquette, de cette dame de qualité, M. Gahier nous a donné un portrait délicat et savamment étudié ; je devrais plutôt dire une ravissante miniature où tous vous avez admiré le fini des détails, la richesse du coloris, l'harmonie de l'ensemble.

Après ce discours fréquemment applaudi, M. le Dr Landois, notre secrétaire général, donnait un compte-rendu fidèle de vos travaux, sachant élégamment distribuer à chacun les éloges qu'il méritait. Je devais à ma qualité de secrétaire adjoint le périlleux honneur d'apprécier et de critiquer les œuvres diverses de nos lauréats.

Nos conférences, inaugurées en 1894, ont encore, au cours de cette année, réuni plusieurs fois en cette salle un public d'élite.

M. Alcide Dortel, conseiller général, était tout indiqué pour commencer la série de ces réunions. Tous nous connaissions son talent de conférencier, sa science archéologique, ses brillantes qualités littéraires ; ailleurs on les connaissait aussi et on les appréciait puisqu'un arrêté de M. le Ministre de l'Instruction publique décernait récemment à notre dis-

tingué collègue les palmes académiques. Notre attente ne fut pas trompée et sa conférence sur *Gilles de Rais, dit Barbe-Bleue, dans l'histoire et dans la légende,* a obtenu le succès qu'elle méritait. Perrault, dans ses contes, a immortalisé la légende de Barbe-Bleue ; M. Dortel, au contraire, s'attache surtout à ce que l'histoire nous a laissé de certain sur Gilles de Rais. Après avoir héroïquement combattu aux côtés de Jeanne d'Arc et avoir même été son porte-étendard, il revint dans ses riches domaines du pays de Rais. Il s'y adonna aux pratiques les plus superstitieuses, évoquant le démon, commettant à cet effet les crimes les plus abominables. Condamné par les tribunaux tant ecclésiastiques que civils pour attentats sur les enfants, hérésie, apostasie, magie, il fut brûlé vif sur la prairie de la Madeleine, à Nantes.

Les pratiques de magie qui jouèrent un si grand rôle dans les accusations portées contre Gilles de Rais étaient fort communes à cette époque ; le peuple était superstitieux et la sorcellerie était en grand honneur. M. le Dr Guillou, dans une autre conférence, s'est occupé à un point de vue général de *la sorcellerie et des sorcières.* Il nous a fait un tableau saisissant et quelquefois tragique des scènes horribles du sabbat ; il nous a montré, conformément à la croyance populaire, les fées, les sorcières, des animaux fantastiques, errant dans les campagnes au milieu des ténèbres de la nuit. Examinant ensuite la sorcellerie au point de vue historique et philosophique, il a réclamé l'indulgence de tous pour des erreurs que la religion et la science n'ont pu encore dissiper. « Il ne faut pas, concluait-
» il, condamner cette époque de laquelle nous sommes
» trop différents pour la comprendre et avoir droit de la
» juger. »

Nos contemporains, en effet, ne sont guère portés aux croyances extra-naturelles, bien que les adhérents du spiri-

tisme soient nombreux ; notre siècle sceptique ne semble s'attacher qu'aux choses réelles et scientifiquement prouvées. M. Viard, que rien n'arrête dans ses érudites et consciencieuses recherches, nous a montré quelle serait la place de ce *XIXe siècle dans l'histoire.* Il me serait difficile de suivre notre savant collègue dans les intéressants développements de sa conférence. Il me suffit de vous rappeler qu'il a su donner en quelques pages une véritable encyclopédie des lettres, des arts et surtout des sciences au XIXe siècle, comparé aux grands siècles qui l'on précédé ; les sciences, notamment, y ont fait d'immenses progrès et M. Viard ne craint pas de l'appeler le « siècle des sciences ».

Dans un autre ordre d'idées, ne pourrait-on pas l'appeler le siècle des livres. Jamais, en effet, on ne vit tant d'œuvres imprimées ; les livres de toute sorte abondent. Aussi on lit partout, on lit à tous les âges, on lit dans toutes les conditions ; mais on lit n'importe quoi. M. Mailcailloz, dans sa conférence : *Lecteurs et liseurs,* a tracé à ses nombreux auditeurs les règles que l'on devrait suivre pour choisir, dans ce dédale de productions, ses lectures et en tirer quelque profit. Il a fait mieux ; voulant sans doute donner un modèle aux écrivains, il nous a montré comment on doit écrire pour mériter d'être lu.

Nos orateurs et nos conférenciers ont, par leur talent, assuré le succès de nos séances publiques ; les artistes, qui nous ont prêté leur gracieux concours, l'ont encore augmenté. Je ne puis nommer tous ceux que vous avez entendus si souvent, tant à notre séance générale qu'à nos conférences ; je ne puis énumérer les brillantes qualités qui les distinguent : la liste en serait trop longue. Les applaudissements qui les ont toujours accueillis, montrent assez combien le public les appréciait et combien notre Société doit leur être reconnaissante !

Et puisque je suis aux remerciements, je ne saurais oublier la presse nantaise qui accepte avec bienveillance nos communications et rend toujours compte de nos réunions dans les termes les plus élogieux.

***

En vous donnant un bref résumé de nos conférences, je vous ai parlé de la vie publique de notre Société ; je dois vous dire maintenant quelques mots de sa vie privée, c'est-à-dire de nos séances mensuelles où les profanes ne sont pas admis. Les travaux qui y ont été lus et discutés sont nombreux ; aussi, ne puis-je consacrer à chacun que quelques lignes.

***

Dans la Section des Lettres, les poètes ont été, cette année, fort modestes ; ils nous ont procuré trop rarement le plaisir d'entendre leurs jolis vers et de les applaudir.

Néanmoins, M. Blandel, tout en publiant à Paris un recueil de poésies : *En pleine jeunesse,* trouvait le temps de nous lire quelques-uns de ses *Sonnets bretons*. Le talent poétique de notre collègue vous est connu ; bien des fois mes prédécesseurs l'ont apprécié. Vous en jugerez du reste vous-mêmes par la pièce suivante :

LE MAL DES VILLES.

Le père l'a voulu. Depuis tantôt dix ans
Le bambin qu'elle allait conduire sur la grève,
Dans la ville, là-bas, caresse un autre rêve
Que celui de venir pêcher sur les brisants.

Il a quitté les lourds habits des paysans ;
Sur des livres jaunis, il travaille sans trêve,
Et la lettre de lui chaque mois est si brève
Qu'elle en trouve toujours les termes méprisants.

Pourtant, lorsqu'il revient les voir aux jours d'automne,
Beau comme un de la ville, en la paix monotone
Du très humble logis, c'est encor le bonheur !

Mais il a bien changé ; poursuivant sa chimère,
Il a vieilli ; ses yeux pleurent quelque douleur
Et ce n'est plus son *gas,* pauvre bonne grand'mère !

Voici maintenant des *Sonnets rustiques : Avril, Chants d'oiseaux, Les Chardonnerets.* M. Marbeuf habite la campagne et la belle nature a toujours inspiré les poètes. Il est prêtre et il puise dans la religion les nobles sentiments d'une touchante élégie : *O Jeunesse !*

M. Tyrion est un peu réaliste dans l'*Attelage;* le sujet le demandait. Les pauvres bêtes tirent, elles peinent ;

... On voit leurs jarrets plier,
Le sang découle du collier ;
La charge est quatre fois trop forte,
La pente est rapide, qu'importe !
.....
Hue ! A grand bruit, sur la chaussée,
Haletante, en sueur, blessée,
Une bête glisse et s'abat.
Un instant, elle se débat
Dans les traits, sous les coups qui pleuvent ;
Alors, les spectateurs se meuvent,
Et, après avoir hésité,
Vont voir par curiosité.

Le charretier la débarrasse
De ses harnais, et sa carcasse
Apparaît, saignant par endroits ;
Avec des coups de pieds adroits,
Notre conducteur veut, sans trève,
Relever l'animal qui crève ;
Mais ses efforts sont superflus,
La bête râle et n'en peut plus !

N'est-ce pas le tableau vivant et exact de ces scènes auxquelles, malgré les justes réclamations de la société protectrice des animaux, nous assistons fréquemment dans nos rues mal pavées ? Dans *Manlius,* au contraire, notre collègue a abordé un genre élevé, et, avant peu, dans une de nos Conférences, vous applaudirez cette tragédie en un acte, comme vous avez déjà applaudi le charmant lever de rideau : *Raccommodement.*

M. Dominique Caillé est un poète connu de tous, et, *à propos du livre de M. Joseph Rousse : La poésie bretonne au XIXe siècle,* il nous a donné une étude complète sur les poètes de Bretagne qui ont écrit en breton. Pour nous faire goûter tous les charmes de cette poésie, il a bien voulu nous traduire en vers français un petit chef-d'œuvre breton. Inutile de vous dire que, traduite par notre vice-président, la poésie : *Les Hirondelles,* est restée un petit chef-d'œuvre.

*
* *

Avec M. Broutelle, nous passons aux prosateurs. Comme M. Gabier, il nous parle du XVIIe siècle : il ne nous trace pas le portrait d'une grande dame, mais bien celui du grand roi lui-même, dans son *Essai sur le caractère de Louis XIV.* D'après les mémoires du temps, en quelques pages fort étudiées et élégamment écrites, il nous montre les qualités et les défauts de ce prince qui voulut toujours accomplir dignement ce qu'il appelait « son métier de roi ».

Ce sont des documents sur la vie provinciale au XVIIIe siècle que nous communique M. de Boceret. *Le journal de Charles Morvan de Kerpontdarmes, juge au présidial de Guérande,* contient de précieux renseignements, et notre érudit collègue ne manquera pas de les utiliser dans ses *Etudes historiques sur Guérande et les Guérandais avant et pendant la période révolutionnaire.*

M. le Dr Viaud-Grand-Marais nous ramène à notre XIXe siècle en nous retraçant la vie d'un de ces infortunés qui, sortis du bagne ou de la prison, étaient autrefois jetés sans secours sur le pavé des grandes villes. *L'expiation,* tel était bien le titre qui convenait à ces pages de haute philosophie, écrites avec émotion. Ce malheureux expia en effet jusqu'à sa mort le crime qu'il avait commis ; au milieu de ses souffrances morales et physiques, il pensait souvent à Celui dont il avait été le prêtre indigne, au Christ qui, sur le Golgotha, porta les péchés des hommes.

Ce grand drame de la Rédemption occupera toujours les philosophes, les historiens, les artistes et les littérateurs. Un des membres de l'Académie française ne vient-il pas de consacrer deux de ses œuvres à *Jérusalem* et *la Galilée,* ces lieux témoins de la vie et de la mort de l'Homme-Dieu? M. Alcide Leroux nous a conduits, lui aussi, à travers la Palestine, de *Jaffa à Jérusalem ;* il nous a fait franchir les *montagnes de la Judée* et traverser la *plaine de Saâron.* Ce n'est pas en sceptique, mais en croyant que notre collègue a fait ce voyage, ou pour mieux dire ce pèlerinage, et il nous rappelle avec une grande foi tous les souvenirs bibliques et historiques qui se rattachent aux contrées qu'il a visitées.

M. Feydt nous transporte dans un pays bien différent, *en Norvège.* Avec lui, nous visitons Christiania, placée dans son golfe comme dans un écrin, et d'autres villes aux toits de brique rouge ; nous admirons ce pays, le plus pittoresque du monde, et nous suivons les contours bizarres des fiords aux paysages inattendus.

En voyageant à l'étranger, on devrait toujours étudier les mœurs, les administrations publiques et privées, les lois des pays que l'on visite ; on peut ensuite les comparer utilement aux institutions de la France. C'est ce qu'a fait M. Joüon fils ; aussi, en examinant *les moyens de lutter contre la*

mendicité et le vagabondage, il nous a montré la législation de l'Allemagne à ce sujet. Il a été amené à nous parler de la loi allemande de 1870 sur l'*assistance obligatoire* et la conclusion de son intéressant travail a été en faveur de la charité privée et de l'initiative individuelle.

Du reste, l'assistance obligatoire n'est-elle pas une concession faite aux socialistes et le socialisme n'est-il pas un danger ? Ne voyons-nous pas, en effet, certaines écoles nier l'idée de patrie ? M. le Dr Guillou, dans son *Paradoxe sur le patriotisme,* a développé certains des arguments de ces funestes théoriciens ; mais il lui a été facile de les réfuter et de montrer que « l'homme porte le patriotisme dans son » cœur, avec son sang ». Cette étude philosophique de notre aimable collègue a été applaudie comme l'avait été sa conférence sur *la Sorcellerie et les sorcières.*

Il me reste encore à vous parler d'un autre de nos conférenciers et j'en aurai fini avec la Section des Lettres.

Malgré ses nouvelles et importantes fonctions de chef du contentieux à la mairie de Nantes, M. Mailcailloz a trouvé le temps de nous donner une étude critique du *Théâtre d'Henri Becque.* Il nous a fait distinguer les qualités de cet auteur: l'esprit d'observation, le sens du comique et la vigueur du style ; par l'analyse de ses diverses pièces, il nous a montré tout le talent qu'il a dépensé pour donner au réalisme droit de cité sur la scène française.

Outre cette étude, il nous a rendu compte de l'intéressant ouvrage de M. le Bon de Wismes : *Les Chars aux diverses époques*, ajoutant ses observations personnelles à celles de l'auteur, émaillant son récit de réflexions piquantes : « Il n'y » a rien de nouveau sous le soleil, conclut-il quelque part, » pas même le nom d'automédon qui est renouvelé des » Grecs ! »

*
* *

En ce qui concerne les chars sur lesquels M. de Wismes a cependant réuni tant de précieux renseignements, j'apprendrai peut-être à plusieurs d'entre vous quelque chose de nouveau. Vous croyez sans doute que les fiacres servent seulement au transport des pauvres humains; hélas! ils ont un autre but bien moins utilitaire : ils servent de véhicules aux microbes! C'est à ce point de vue tout spécial que notre Section de Médecine, dont je dois vous parler maintenant, s'est occupée des fiacres.

M. le Dr Chachereau, appelé, aux applaudissements de tous, au poste récemment créé de directeur du bureau d'hygiène de la ville de Nantes, a été le premier à signaler ce danger à ses confrères.

M. le Dr Ollive l'a appuyé dans ses justes observations et demandé l'affectation de fiacres spéciaux au transport des malades. Quant à ceux qui auraient été employés accidentellement à cet usage, il faudrait non pas les désaffecter, mais au moins les désinfecter.

Dans une autre réunion, M. Chachereau a étudié les désinfectants et recherché les moyens de rendre la désinfection populaire. MM. les Drs Guillemet et Dianoux ont vivement engagé leurs confrères à signaler au bureau de l'hygiène leurs désidérata à ce sujet.

Mais à quoi bon désinfecter! A quoi bon faire fonctionner ces étuves que nous rencontrons fréquemment dans nos rues si les causes principales d'insalubrité ne sont pas elles-mêmes supprimées? Or, d'après M. Chachereau, pour diminuer la morbidité dans une ville, il faut avant tout construire des égouts. A Vienne, à Dantzig, ce n'est pas seulement à l'adduction des eaux de source, mais encore et surtout à l'établissement d'un réseau d'égouts que l'on doit la diminution des épidémies de fièvre typhoïde. Je ne puis qu'approuver un tel projet, la salubrité publique est une chose

indispensable ; mais certains ont pensé, (et ils n'ont pas complètement tort,) que dans toutes ces questions d'assainissement de notre ville, il fallait un peu penser à la bourse des contribuables.

Si, grâce à l'hygiène publique, les épidémies deviennent plus rares, les découvertes de la science viennent également arracher à une fin prématurée de nombreuses victimes. Au premier rang, nous devons placer la sérothérapie. Plusieurs fois, au cours de cette année, notre Section de Médecine a examiné cette importante question. M. le Dr Attimont a fourni des indications précieuses sur les injections antidiphthériques et sur l'intubation ; MM. les Drs Rouxeau et Guillou ont souhaité que le laboratoire de bactériologie de l'Ecole de Médecine fût aménagé pour l'étude scientifique des sérums, car de nouvelles découvertes ne manqueront pas de venir s'ajouter, avant peu, à celle du Dr Roux. Ce vœu, si je ne me trompe, a commencé à se réaliser ; le Conseil municipal d'abord, et le Conseil général, dans sa dernière session extraordinaire, ont voté d'importants crédits à cet effet.

Je ne puis, vu mon ignorance complète en matières médicales, m'étendre sur des communications absolument spéciales faites par MM. les Drs Dianoux, Samson et Hervouët ; je veux toutefois signaler une curieuse théorie de ce dernier sur le *sommeil*, qui serait l'interruption des communications entre les cellules ou les groupes cellulaires du cerveau. Le rêve serait l'activité isolée de quelques groupes. A l'aide de ce système qu'il appuie sur des preuves anatomiques et physiques, notre collègue explique le somnambulisme et l'hystérie. Je ne saurais le suivre dans ses savants développements ; je préfère vous dire que notre Section de Médecine a eu aussi la bonne fortune d'entendre une relation d'un voyage aux régions scandinaves : M. le Dr Saquet est allé à Stockolm étudier le massage dans le pays

où il a pris naissance et a examiné les mœurs de ces contrées surtout au point de vue de l'hygiène.

Il m'est impossible de quitter notre Section de Médecine sans applaudir avec vous tous, Messieurs, à la nomination de M. le Dr Malherbe comme directeur de l'Ecole de plein exercice de Médecine et de Pharmacie. Personne, mieux que lui, ne pouvait succéder au regretté Dr Laënnec qui a dû, pour des raisons de santé, abandonner le poste qu'il occupait depuis la fondation de l'Ecole et qui a été nommé directeur honoraire. Souhaitons, Messieurs, que M. Malherbe obtienne avant peu la réalisation du vœu de tous et que, l'année prochaine, mon successeur à cette place puisse saluer en lui le doyen de la Faculté de Médecine de l'Ouest.

Je dois aussi signaler les nominations de M. le Dr Chartier, comme professeur de clinique médicale ; de M. le Dr Pérochaud, comme professeur de thérapeutique, et de M. le Dr Boiffin, comme professeur de clinique chirurgicale. Ce dernier remplace M. le Dr de Larabrie, enlevé par une cruelle maladie au moment où tous espéraient sa prochaine guérison. Notre président, M. le Dr Ollive, a déjà, le jour des obsèques, dit, au nom de la Société Académique, un suprême adieu à cet infortuné collègue trop tôt ravi à la science, à sa famille et à ses amis ; M. le Dr Rouxeau, dans une notice biographique, nous a rappelé quelle avait été sa carrière médicale, quels avaient été ses travaux ; votre Secrétaire général doit, lui aussi, dans cette séance solennelle, saluer une dernière fois la mémoire de notre collègue défunt.

*
* *

Les travaux de la Section des Lettres et de la Section de Médecine sont certainement les plus importants ; toutefois, les autres Sections de la Société Académique ne sont pas restées inactives.

M. Andouard nous a fait connaître la *Situation du vignoble de la Loire-Inférieure en* 1895. Notre savant collègue ne s'occupe pas seulement de la vigne : le pommier et les pommes font aussi l'objet de ses études. L'Association pomologique récompensait, récemment, au Congrès de Laval, ses travaux sur cette matière, en lui décernant un vase de Sèvres offert par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Un de nos membres correspondants, M. Lagrange, du Lycée de Périgueux, nous a communiqué une intéressante étude sur la *Cuscute,* parasite du trèfle.

En dehors de la Société, plusieurs de nos collègues ont publié des ouvrages importants. Je ne puis les énumérer tous ; mais vous m'en voudriez si je ne mentionnais pas le recueil de poésies de Mme Riom : *Les Adieux.* Il serait téméraire de ma part de vouloir ajouter mes faibles éloges à ceux que les critiques les plus célèbres ont adressés aux œuvres de Mme Riom. Avec M. Tyrion, qui nous a donné une gracieuse analyse de ce recueil, je me permets d'adresser respectueusement à notre aimable collègue une prière : Que ce ne soit pas ses derniers *adieux ;* que nous puissions « encore lire dans nos Annales ses poésies au goût délicat » et sûr, ses vers sonores et vibrants ! »

M. Orieux, dont mes prédécesseurs ont souvent apprécié, dans leurs rapports, les intéressantes communications, vient de publier l'*Histoire et la Géographie de la Loire-Inférieure,* l'ouvrage le plus complet et le plus important sur notre département.

Je dois enfin signaler une étude de M. Perdereau concernant une institution nouvelle : *Les bureaux de vérification commerciale,* M. Begnaud a bien voulu nous en donner un compte rendu.

* * *

Tels sont les travaux de nos collègues pendant cette année : ils prouvent la vitalité de la Société Académique. Ce compte-rendu démontre, ce me semble, que plus elle va, plus ses forces augmentent : *Acquirit vires eundo.* Pouvait-il, du reste, en être autrement sous la présidence de M. le Dr Ollive ? En l'acclamant, au début de cette année, comme notre Président, vous rendiez témoignage à sa science médicale, à son amour des belles-lettres et à sa grande érudition. Vous saviez que la chaire qu'il occupe si brillamment à notre Ecole de Médecine, ses fonctions parfois si délicates de médecin légiste, ses nombreuses obligations professionnelles ne l'empêcheraient pas de se consacrer entièrement au succès de notre Société. Vous ne vous êtes pas trompés et vous avez été heureux à juste titre qu'un arrêté de M. le Ministre de l'Instruction publique vînt, pendant l'année même de sa présidence, élever M. le Dr Ollive au grade d'Officier d'Académie.

Vous lui donniez de dignes collaborateurs : M. Dominique Caillé, notre vice-président, le lettré délicat, le poète tant de fois couronné ; M. le Dr Guillon, notre secrétaire adjoint, dont vous avez tant de fois apprécié et apprécierez encore tout à l'heure l'élégance du style et la finesse de l'esprit.

Vous considériez à bon droit MM. Delteil et Viard comme inamovibles. Comment pourriez-vous les remplacer ? Il nous faut un trésorier habile pour aligner notre budget et un bibliothécaire infatigable pour ranger en leur place nos livres si nombreux. M. Joseph Gahier, en sa qualité de secrétaire perpétuel, s'est chargé des détails d'organisation et le succès inespéré de nos conférences a récompensé son zèle et son dévouement.

Quant à votre secrétaire général, il a vu avec plaisir deux de nos lauréats dont l'année dernière il avait apprécié les œuvres, devenir membres de notre Société. M. Libaudière

recevait une médaille de vermeil pour son *Essai sur l'histoire de Nantes sous Louis-Philippe ;* M. Lagrange, du Lycée de Périgueux, auteur de deux recueils de poésies, obtenait une mention honorable pour une étude économique sur *les Grèves et la question sociale.*

Nous avons été heureux d'admettre, en outre, comme membres résidants, M. le Dr Chevallier et M. Jean Willemin. Mlle Eva Jouan, de Belle-Isle-en-Mer, plusieurs fois couronnée par l'Académie du Maine et aux Jeux floraux de Toulouse, nous a offert, pour nous remercier de son admission comme membre correspondant, une magnifique gerbe de gracieuses poésies que vous avez pu admirer dans nos Annales.

La réputation de notre Société a franchi les frontières et M. Casimir Hulewicz, un russe qui connaît fort bien la langue française, un penseur et aussi un poète, en nous envoyant ses œuvres, a demandé d'entrer dans nos rangs. C'est pour nous, Messieurs, l'alliance russe !

Pourquoi dois-je signaler quelques départs, les uns volontaires, les autres forcés. M. Oger, notre ancien secrétaire général, a dû, à la suite de son récent mariage, quitter Nantes ; nos Statuts lui permettent de compter encore parmi nos membres correspondants ; il n'oubliera pas combien ses anciens collègues appréciaient son remarquable talent et, pour nos Annales, il rimera encore quelques poésies pleines de charme que nous serons heureux d'applaudir.

La mort impitoyable a fait aussi quelques vides dans nos rangs. Au nom de M. le Dr de Larabrie, je dois ajouter celui d'un des plus illustres représentants de la science, M. le Bon Larrey, membre de l'Académie de Médecine, que nous étions fiers de compter parmi nos membres correspondants.

Aux deuils succèdent les joies et, à la première place parmi les événements heureux, nous devons compter la

nomination de M. l'abbé Follioley, proviseur du Lycée, comme officier, et de M. Goullin, vice-président de la Caisse d'épargne, comme chevalier de la Légion-d'Honneur.

*
* *

J'ai essayé, Messieurs, de vous donner un tableau fidèle des actes de notre Société pendant l'année 1895 : je vous ai montré ses succès, sa prospérité, dus au zèle de son Président, à l'activité de ses membres et aussi, je dois le dire bien haut, à l'appui du Conseil général de la Loire-Inférieure et du Conseil municipal de Nantes. Ces deux corps élus nous continueront, nous n'en doutons pas, leur précieux concours et nous les en remercions bien sincèrement. Par leurs subventions, ils nous permettront de célébrer dignement, en 1898, le centenaire de notre fondation. Elles sont rares, Messieurs, les sociétés savantes pouvant revendiquer une si longue existence. Aussi, la fête commémorative de sa naissance donnera à la Société Académique de Nantes un regain de vie. Comme le déclarait jadis un de nos présidents, son glorieux passé est le gage certain d'un brillant avenir,

Æternumque tenet per sæcula nomen !

RAPPORT

DE

LA COMMISSION DES PRIX

SUR

LE CONCOURS DE L'ANNÉE 1895

PAR M. LE Dr GUILLOU, SECRÉTAIRE ADJOINT.

MESSIEURS,

C'est une audace habituelle à votre Société Académique de faire juger des poètes et des prosateurs par des médecins. Cela se fait chez vous depuis longtemps et n'étonne plus personne, si ce n'est le malheureux rapporteur, dépaysé dans des régions littéraires, qui doit examiner des œuvres et porter une appréciation sur des travaux auxquels il ne comprend souvent rien.

Pourtant, me suis-je dit, la Société Académique, à laquelle j'obéis en ce moment, a-t-elle si grand tort de mettre de temps en temps en présence la littérature et la médecine ? Poètes, prosateurs et médecins, ne sont-ils pas du même sang ? Apollon qui enfanta la poésie n'enfanta-t-il pas Esculape ; le dieu des sciences n'était-il pas le dieu des arts, et quand un médecin ose juger un poète, ou qu'une jeune convalescente soumet timidement quelque sonnet à son

docteur, est-ce autre chose qu'un neveu qui ose juger son oncle, ou une jeune cousine qui veut se faire apprécier par un vieux cousin ?

Chers cousins et chères cousines, oncles et même tantes vénérées, s'il s'en trouve parmi vous, poètes et prosateurs dont j'ai reçu les œuvres et qui descendez comme moi, depuis si longtemps, du grand Apollon, approchez, venez bien près pour mieux m'entendre. Notre Commission des prix a tressé pour vous des couronnes. Tous, vous n'en aurez pas; mais tous vous saurez ce que nous pensons de vous.

Nous avons cette année, comme les années précédentes, reçu de la prose et des vers. Il nous a fallu, à notre grand regret, écarter de notre Concours deux ouvrages que nous aurions été bien heureux de conserver.

C'est d'abord une *Etude historique sur l'abbaye de Melleray avant la Révolution,* par M. l'abbé Guillotin de Corson. L'auteur est un savant très connu. Son travail témoigne de recherches immenses. Bien traité, intéressant à lire, précieux à consulter, il méritait, et personne ne la lui eut discutée, la plus haute récompense qu'accorde notre Soctété. Malheureusement ce travail n'est point inédit. Il a été publié dans les *Mémoires de l'Association bretonne.* Sur ce point, nos règlements sont formels, et après nous être procuré le plaisir de lire cette étude, nous sommes obligés de nous refuser le plaisir de la récompenser.

La *Monographie des églises de Châteaubriant* nous a causé le même chagrin. C'est une très savante étude ; mais elle, non plus, n'est pas inédite. La Grande Presse l'a déjà fait connaître à qui a voulu la lire. Elle nous arrive déflorée par la curiosité publique. Nous l'avons lue, nous l'avons fort goûtée ; mais la récompense qu'elle mérite nous reste et nous le déplorons !

La prose que nous avons à juger comprend une étude historique, un roman et un mémoire sur la greffe des vignes.

L'étude historique, c'est la monographie d'Arthon ! Oh ! rassurez-vous, victimes depuis si longtemps craintives qui auriez sur la conscience le souvenir du moindre chèque touché des mains du fameux corrupteur. Vivez encore tranquilles, ou du moins attendez la nuit pleine pour retomber dans vos cauchemars, ce soir, je ne veux point vous causer d'autre ennui que celui de m'entendre. L'Arthon dont je vais vous parler, ce n'est point l'Arton qui donnait avant de promettre, et de qui vous saviez si bien recevoir avant de demander, ce n'est point l'Arton aujourd'hui encore dans les rêts de la justice anglaise et qu'une photographie célèbre a nimbé d'un vol de colombes, c'est le vieux bourg, c'est la vieille commune d'Arthon-en-Retz, canton de Pornic (Loire-Inférieure).

Cette monographie nous a fait à tous le plus grand plaisir. Le style en est clair, rapide, facile, et le plus souvent d'une parfaite correction. Il ne vise point à l'effet. La phrase dit vite ce qu'elle doit dire, rien de moins, rien de plus. Pas d'incidences inutiles à la surcharger. Elle est leste, elle est nue, peut-être même conviendrait-il parfois de l'habiller légèrement et de la varier davantage.

L'auteur assez sentimental pour un homme, ne le serait pas assez pour une femme. Il est d'Arthon, il aime son pays, ou plutôt son bourg, et il exprime sa joie de le revoir de temps en temps, en quelques lignes émues : « C'est là que » j'ai passé toute mon enfance... J'ai retrouvé, en écrivant » ces pages l'émotion douce que j'éprouve en revoyant » la maison solitaire qu'habitent mes vieux parents et les » ailes du moulin de la fenêtre duquel je voyais se dérouler » à perte de vue les campagnes environnantes. »

C'est tout ce que le sentiment a exprimé. Sa maison, sa solitude, ses vieux parents, le moulin, l'immensité des campagnes... L'œil se mouille, mais la larme ne tombe pas. La vieille commune cesse bientôt d'être le pays. Elle n'est plus qu'un pays quelconque dont notre auteur devient l'historien froid et impartial.

Successivement sont décrits sa situation, sa superficie, son hydrographie, son aérographie, sa géologie, sa flore, sa faune, son histoire...

Il y a beaucoup de gibier à Arthon, des lapins, des lièvres, un grand nombre de cailles, et des mauvis. On y trouve aussi des grenouilles, des crapauds, des vipères, des lézards, et très peu de carpes.

A Arthon la population augmente. L'intelligence des habitants n'est pas au-dessus de la moyenne; mais de quelle moyenne ? L'auteur ne le dit pas. Est-ce le département, est-ce la préfecture, et quand je dis la préfecture, on comprend que je parle du chef-lieu; est-ce Nantes ou Paimbœuf, tout voisin, qu'il a pris comme terme de comparaison ? Mystère !

Arthon possède deux rues, un médecin, un notaire, un pharmacien, une receveuse des postes et deux facteurs.

On n'y trouve guère qu'une demi-douzaine d'ânes et de mulets. On y cultive des choux, des navets, des betteraves, du maïs, des pommes de terre, des carottes, des oignons, des haricots ; on y cultive la vigne, et la vigne est phylloxérée.

Dans un style qu'il ne faudrait sans doute pas prendre à la lettre, l'auteur nous apprend que « *dans beaucoup de* » *maisons* on élève un ou plusieurs porcs. »

Arthon a un Conseil municipal qui contient seize membres. Arthon a un maire et deux adjoints. Nous sommes beaucoup mieux partagés, du moins en adjoints et en conseillers municipaux. Arthon n'a qu'un maire, comme toutes les

grandes villes, comme toutes les communes. Il n'y a que Paris, qui n'en a pas, qui ait le droit d'en avoir plusieurs.

Arthon a cinq écoles : il y en a de laïques que le Gouvernement a établies et de congréganistes que les habitants ont fait construire.

On trouve, paraît-il, aux environs d'Arthon, à un kilomètre du bourg, « des travaux romains très curieux et » notamment les restes d'un aqueduc dont quelques parties » sont bien conservées. »

Naturellement Arthon a son souterrain. Il s'appelle la Grotte de la Roche-Trocante. Les archéologues croient que ce souterrain était un grenier où les Celtes enfermaient leurs récoltes. La tradition locale le fait remonter au Moyen-Age.

A Arthon on croit aux sorciers, comme on y croit partout, à Lyon, à Bordeaux, à Paris et même à Nantes. La plupart des maladies que le médecin ne définit pas exactement, et songez s'il s'en trouve, sont attribuées à des sorts.

« La véritable cause de toutes ces maladies, conclut » l'auteur, tient souvent à l'insalubrité du lieu et à l'inob- » servance des règles de l'hygiène. » Hélas! bien sorcier sera celui qui persuadera les populations, même les populations intelligentes comme les nôtres, de ces élémentaires vérités !

L'hygiène, c'est : Soyez propres ! Mais qui donc est propre aujourd'hui dans une ville où l'on ne pourrait faire nettoyer les maisons immondes sans soulever aussitôt les plus ardentes et les plus cupides colères ?

Dans le sein de notre Société Académique se trouve, et nous en sommes fiers, l'ardent hygiéniste chargé de la purification de la ville de Nantes. Depuis la mort d'Hercule (et vous vous souvenez combien elle fut cruelle) les bureaux

d'hygiène avaient été supprimés dans toutes les municipalités européennes. Vous savez, mon cher Collègue, ce que fit votre prédécesseur Hercule, qui fut de son vivant directeur du bureau d'hygiène de l'Elide. Les écuries d'Augias, roi de l'Elide, n'avaient pas été nettoyées depuis trente ans et infectaient toute la Grèce : c'était une petite Prairie au Duc. Hercule détourna le fleuve Alphée, le fit passer à travers et les purifia en quelques instants.

Hercule était un sot d'infecter un fleuve pour désinfecter une écurie ! Vous ne ferez pas de même. Vous purifierez l'eau que nous sommes forcés de boire. Vous nous débarrasserez enfin de ces épidémies, sans cesse renaissantes, qui sont des hontes avant d'être des malheurs ! Osez, osez beaucoup, demandez sans cesse, ne tenez pas compte des refus. Insistez, soyez importun, soyez indiscret; mis à la porte, revenez par la fenêtre. Devant la routine et l'inertie, votre rôle est d'être désagréable et têtu : ne vous lassez pas de l'être. Nantes est derrière vous qui vous soutient et vous approuve. Nous voulons vivre et nous n'avons à boire qu'une eau empoisonnante. De grâce, quel que soit le prix de l'existence, qu'on nous l'assure. Les finances publiques y gagneront : plus nous vivrons, plus nous paierons d'impôts.

Mais je dois tourner rapidement les pages de notre intéressant manuscrit. Nous voici à l'histoire et, comme tous les peuples heureux, les Arthonnais n'ont pas d'histoire. Le premier document authentique concernant Arthon remonte à 1100. Ici, un anachronisme, bon à signaler à l'auteur. A propos d'une donation faite en 1100 par un clerc, Urvod, à une abbaye, il dit que le concile de Trente venait de défendre aux laïcs de posséder des bénéfices ecclésiastiques.

Or, le concile de Trente s'ouvrit en 1545, c'est-à-dire 445 ans après une donation sur laquelle il ne put ainsi

exercer qu'une bien légère influence. De cette époque à aujourd'hui, rien de bien dramatique ne nous arrête. Les siècles passent, le temps s'écoule, les Arthonnais se transmettent la vie, se l'entretiennent et ne font rien autre chose.

La conclusion de l'auteur, c'est qu'Arthon est en progrès. On y sort des ténèbres de l'ignorance et l'on y éclaire mieux les ténèbres de la nuit. On s'y habille mieux qu'autrefois, on y mange de la viande, on y mange du pain blanc, ce qui, devant le pain complet vainqueur, ne saurait être regardé comme un bienfait ; on ne s'éclaire plus qu'à la bougie stéarique et au pétrole : il y manque donc le gaz, le bec Auer et l'électricité.

Son bilan ainsi établi, l'auteur se réjouit de la marche du progrès dans sa commune. Il ne faut pas, dit-il, demander au progrès d'aller trop vite ; nous sommes de son avis.

Son travail est un travail précieux. Les renseignements utiles y abondent. De ci, de là, quelques inexactitudes. Si, parfois, au milieu de détails infinis, le style se relâche, l'intérêt reste suffisant. Monographie utile, d'une agréable et instructive lecture, telle est la monographie d'Arthon à laquelle la Société Académique décerne une Médaille d'argent.

Qu'importe ! s'exclame en épigraphe le manuscrit suivant qui a pour titre : *En Exil.*

C'est un roman qui commence dans les larmes et finit dans la joie. Ce roman est une histoire, et cette histoire est celle d'une jeune fille qui a 20 ans au moment où débute son récit. Elle est riche, elle est la fille d'un docteur, elle habite Arcachon. Elle ne se souvient pas d'avoir jamais pleuré. Elle n'a qu'un désir : « Continuer à vivre ainsi. » Et quand, parfois, amené par le rêve « l'avenir se présente

à son esprit » elle n'est pas longue à le résoudre : « elle épousera un jeune confrère » de son papa. Elle l'aimera bien. Elle en sera adorée. La mer sera toujours bleue, le ciel sera toujours pur.

Pendant que gazouille ainsi ce cher petit oiseau de jeune fille, le malheur vient, fond sur elle et l'accable. Son père meurt. A deux années de distance, sa mère le suit dans la tombe. Un banquier infidèle emporte à l'étranger toute sa fortune. En deux ans la voilà orpheline et pauvre.

Une de ses tantes qui habite Paris la recueille. Mais, pauvre elle-même, elle aurait plus besoin de secours que d'une charge nouvelle.

« Un jour, une amie de sa tante lui propose de partir » pour l'Angleterre, comme institutrice d'une fillette de » 10 ans, habitant avec son père, âgé et veuf, un château » au bord de la mer. »

Elle accepte. Elle part. La voilà rendue. A Porstmouth où elle débarque, une voiture attelée de deux chevaux très vites l'emporte au château des Aspens. Somptueuse et antique demeure, tourelles légères et élancées, parc immense !...

A son arrivée, un homme jeune encore, grand, blond, distingué, la reçoit, lui souhaite la bienvenue et lui présente son élève, la petite Kate, délicieuse fillette de 10 ans, blonde comme les blés, aux yeux bleus, vêtue de blanc, qui baise affectueusement son institutrice : « Bonjour, Miss, je vous attendais avec impatience. »

Le vieux maître du château n'apparaît point. « Mais n'aurai-je point l'honneur de voir Monsieur votre père, demande Alice à son élève ? »

« Père, mais le voici ! » Et la fillette désigne à son institutrice l'homme jeune, blond et distingué qui lui a souhaité la bienvenue. On balbutie d'un côté et de l'autre : « Je

croyais... » On s'excuse. A quoi bon! les maladresses s'oublient, elles ne se réparent pas.

Lord Tyenson, jeune encore, il avait à peine 40 ans, était veuf d'une jeune femme qu'il avait adorée. Lady Edith était belle, mais froide, mais égoïste, impitoyable mondaine, n'aimant qu'elle et le plaisir. Cœur sans amour, cerveau sans âme, esprit sans rêve, tout lui était à charge de ses devoirs : enfant, mari... Une couturière et des valseurs! et voilà réalisé tout l'idéal de cette belle tête qui, comme tant d'autres altières et vaniteuses beautés féminines, ne saurait supporter ni la moindre analyse, ni le moindre déshabillé. Dans le tourbillon des plaisirs, elle s'épuisa vite. Elle mourut.

Dans ce milieu nouveau où régnait une tristesse si conforme à la sienne, Alice, délicatement choyée, se sentit bien vite renaître et se revit sourire. Kate aime beaucoup son institutrice. Les jours s'écoulent monotones, rapides et reposants. Un jour, à la suite d'une excursion à cheval, Alice et Kate, se promenaient avec lord Lyonnel dans le parc. Tout à ses ébats, la fillette les avait distancés.

Alice et lord Lyonnel s'étaient assis sur un banc moussu, tout près d'un massif de fleurs.

« Les beaux chrysanthèmes, s'était écrié Alice ! »

» Vous aimez cette fleur ?

» Beaucoup.

Lord Tyenson se lève, coupe un beau chrysanthème et l'offre à Alice qui en pare la pochette de sa jaquette d'amazone.

Kate, toujours sautillante, toujours joyeuse, toujours caquetante, revient : « Les jolies fleurs, s'écrie-t-elle à son tour. » Et elle en cueille. Elle vient en offrir à Alice :

« Mais vous en avez déjà paré votre corsage, s'écrie-t-elle ! »

« Pourquoi ai-je rougi à ce mot de Kate? Pourquoi? Je ne saurai le dire ! »

Parmi les familiers du château était une jeune veuve, Mistress Nelly Kelman, cousine de Lyonnel, et un jeune homme, Sir Arold Barnett, élégant cavalier, d'une trentaine d'années, gai, prime-sautier, riche propriétaire des environs.

Mistress Kelman est jolie femme. Elle est grande, elle est mince, elle est blonde. Ses yeux sont bleus, ses cils sont noirs. Elle est caressante pour lord Lyonnel, méprisante pour Alice. Elle est veuve ; son veuvage lui pèse et Lyonnel lui plaît. Vous devinez l'arrogance cruelle de cette coquette pour cette institutrice dans laquelle elle ne tardera pas à sentir une rivale inconsciente.

Sir Arold Barnett s'éprend d'Alice. Il l'accable de témoignages. Au château, se donnent, cette année, des fêtes nombreuses. Alice y prend part et son amoureux la poursuit de ses sollicitations vaines et fastidieuses : « S'il voulait ne pas m'aimer, écrit-elle, comme nous deviendrions bons amis. »

Que lui importe l'amour d'Arold ! Elle aime Lyonnel, elle le sait, elle le voit, elle le sent à la douleur qu'elle éprouve quand Lyonnel, plein d'égards pour Miss Kelman, semble répondre aux avances insolentes de celle-ci. « Pauvre enfant, s'écrie-t-elle alors en pensant à Kate ! » Et cachant son amour pour Lyonnel, derrière sa tendresse pour Kate, elle laisse la jalousie dévorer librement son cœur.

Le temps des fêtes est passé. Le château est redevenu solitaire. Lyonnel est triste. Regretterait-il le départ de sa cousine ?

Brusquement, Lyonnel est parti, sous prétexte d'affaires, pour un voyage mystérieux. Est-il allé rejoindre Mistress Nelly pour la ramener triomphante au château ? Où est-il ?

Il n'écrit même pas à sa fille. Près de cette femme qui l'absorbe, oublierait-il jusqu'à son enfant ? Oh ! le hideux amour qui, dans un cœur si noble, irait jusqu'à ternir un un sentiment si pur. Les jours passent interminables, pesants, cruels, traînant seconde à seconde, sur le cœur d'Alice, leurs heures éternelles. Où est-il ? Pourquoi s'est-il enfui ? Pourquoi n'écrit-il pas ? Quel amour l'a enlevé ? Quel amour le retient ? Où est-il ? Où est-il ?

Enfin, une lettre ! et Alice pousse ce cri de douleur et de triomphe :

« Lord Lyonnel a écrit : il est loin de moi ; mais il n'est » pas près d'elle. »

C'est, en effet, de Constantinople qu'il écrit. Il y était allé seul : il y a trouvé un ami. Il se propose de continuer son voyage ; il voudrait connaître l'Egypte. Les lettres suivent. Le voilà sur les bords du Nil. Abrégeons. Après des incidents qui retardent son retour, après des alternatives, pour Alice, d'espérance et de désespoir, il va revenir.

Alice, tout anxieuse, et comptant les jours qui la séparent du retour tant attendu, était allée se distraire dans le parc. Assise sur le banc moussu du chrysanthème, Swit, le chien de son maître, à ses pieds, elle lisait, elle essayait de lire, un livre de poésies. A chaque ligne, la reprenait son rêve et sa pensée, vague mais obsédante, retournait, obstinée, à son amour. Swit, soudain, dresse l'oreille, s'éloigne, revient, aboie, bondit joyeux, retourne et revient encore.

Alice, troublée, regarde et se lève à demi :

« Vous, s'écrie-t-elle, en apercevant Lyonnel en costume de voyage ! »

Et elle retombe sur son siège à demi pâmée.

Lord Lyonnel s'élance vers elle, l'entoure de ses bras :

« Alice, est-ce donc vrai, vous m'aimez ? »

« Je penchai la tête vers ses yeux aimants qui me regardaient et ils purent lire ma réponse dans les miens. »

Ne nous occupons plus d'eux. Ils s'aiment, ils le savent, ils se le sont dit. Ils vont s'expliquer ce que nous n'avons pas compris. Les voilà mariés ! Les voilà heureux ! Qu'importe le passé, quand l'amour embrase le présent et rayonne, exubérant et radieux, sur le plus lointain avenir !

Certes il y a des taches, et elles sont nombreuses, à ce joli tableau dont je viens de donner une rapide esquisse. De temps en temps le style est lâche, diffus et puéril. Mais que de jolies choses, que de délicieuses et vraies peintures du cœur et de la nature ! Le récit, d'une intrigue banale, est bien mené. Les sentiments sont nobles, purs, délicats... Mais de la concision, dirai-je à l'auteur. Taillez, retranchez sans pitié dans ce style prolixe qui, souvent, ressemble plus à une conversation féminine qu'à de la littérature dramatique.

Lisez La Fontaine, lisez Pascal, lisez tous ceux qui sont concis, Bossuet, le plus concis de tous peut-être, malgré ses fréquentes périodes oratoires, qu'il tient plus de son siècle que de son génie. Sachez ramasser votre pensée, l'assouplir, soyez maîtresse de votre phrase et n'allez pas vous laisser déborder par elle. Parlez peu, écrivez beaucoup, ne cultivez pas trop la tristesse, aimez moins le rêve, abandonnez le vague et défiez-vous de la sentimentalité...

Comment récompenserons-nous vos qualités d'avenir si vous nous prenez encore pour juges ? Je l'ignore. Mais vos grandes qualités d'aujourd'hui méritaient une récompense et la Société Académique vous a décerné une Médaille d'argent grand module.

Le manuscrit suivant porte pour devise : *France, Patrie*

chérie. C'est très bien de chérir la France ; mais il faut aussi savoir écrire le français. L'auteur s'est trompé en envoyant son travail à notre Concours. Nous exigeons que nos candidats connaissent l'orthographe ; mais nous ne voulons décourager personne, et l'orthographe peut s'apprendre, soit qu'on ne l'ait jamais sue, soit qu'on l'ait oubliée. Que notre auteur apprenne donc bien sa grammaire, qu'il récite bien ses leçons, qu'il soit bien assidu, bien attentif et bien appliqué ! Qu'il nous revienne plus tard, après ces exercices et ces épreuves, et nous lui promettons de le récompenser dès que nous pourrons le lire et dès qu'il saura se faire comprendre (1).

Je n'ai pas grand'chose à dire de l'*Aide-mémoire de*

(1) Je crois m'être entendu reprocher quelque part ma sévérité à l'égard de cet ouvrage.

J'ai loué le patriotisme de l'auteur : je ne pouvais vraiment faire plus. Aux quelques amis que j'ai pu contrister par ces quelques lignes rudoyantes, je dédie ces courts extraits d'une œuvre qui a fait se demander à plusieurs d'entre les membres de la Commission des Prix si nous avions affaire à Lemice-Terrieux lui-même.

« *Remerciez pour moi notre bonne supérieure qui nous a servie* (sic) *de mère de bien vouloir permêttre* (sic) *que le lien qui nous uni* (sic) *soit continué (!) par cette correspondance dont (?) je vous assure sera pour moi un garant contre le monde et ses dangers.* »

....*L'orgue qui jouait des airs si mélodieux tous (?) ce que je voyais cependant si diférent* (sic) *de ceux (?) du couvent.*

Pour bien comprendre les engagements d'où dépends (sic) *le bonheur.*

Cher (sic) *sœur !*

Mon unique desire (sic).

Oh ! cher sœur !

Je vous écrirais (sic) *souvent pour m'angourager par vos bons conseils !*

Cécile était le meilleur caractère de tout le peussionnat (sic).

Je suis à la 3e page et le roman s'arrête à la 111e *pages* (sic).

On comprendra désormais, je l'espère, que tout ce style ne valait pas une critique et qu'il ne pouvait guère exiger qu'un accusé de réception. Je l'ai donné, et on vient de le lire, avec les *angouragements* qui l'accompagnent, et qu'il aurait été cruel de refuser. — Chers amis, n'est ce pas gaspiller vos larmes que de les répandre sur cette infortune ?

l'apprenti greffeur. Il est imprimé, son caractère inédit était discutable. Son utilité pour notre région nous l'a fait retenir. Nos spécialistes l'ont apprécié. On l'a trouvé clair, précis, complet, résumant bien et mettant au point les questions qu'il traite, mais n'apprenant rien de nouveau.

Toutefois, son talent d'exposition qui en fait un livre utile pour les vignerons, mérite une récompense et la Société Académique a voté à l'auteur une Mention honorable.

La poésie ! Nous voici à la poésie ou plutôt aux vers. J'ai eu longtemps, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 8 ou 10 ans, *grande mortalis œvi spatium*, une vénération superstitieuse pour les vers. Je ne me représentais pas exactement alors d'où pouvait venir un poème. Pour moi les hommes étaient des êtres, les poèmes en étaient d'autres et leurs origines m'étaient également mystérieuses.

Hélas ! avec les ans sont partis les mystères. Je sais d'où viennent les hommes ; je sais d'où viennent les vers et j'ai pu constater même que la langue des dieux ne valait pas toujours la langue des hommes. N'en médisons pas trop. Quelquefois elle vaut mieux.

Nous allons le voir.

> Si de vous agréer, je n'emporte le prix
> J'aurais du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Il est très poli ce poète, qui a choisi comme épigraphe ces deux vers de La Fontaine et dont le travail est intitulé : *Le Poète et les Nuages*.

C'est l'histoire d'un poète qui est monté dans les nuages pour les interwiever. Il voudrait bien savoir où vont les nuages et il le leur demande :

Où courez-vous, ô blancs nuages
Dans le ciel bleu ?
Etes-vous précurseur d'orages
D'éclairs de feu ?

Le feu est, il est vrai, la matière ordinaire dont sont faits les éclairs.

Ou bien, messager d'espérance
Et de bonheur
A l'amant qui rêve en silence
A sa douleur.
Portez-vous la parole aimée
Qui s'en vient douce et parfumée
Répondre aux notes de son cœur ?

Les notes sont ordinairement sonores ; mais celles du cœur de cet amant qui rêve en silence, doivent être difficilement entendues de ce nuage chargé d'une parole douce et parfumée.

Poète, je vous en prie, évitez une autre fois de nous dire :

Qui s'en vient...

S'en vient n'est pas poétique, et s'en venir n'est pas français.

Le poète avait interrogé les nuages. C'est *le* nuage qui va répondre. J'aurais préféré que l'auteur fît parler un nuage au nom de ses concitoyens. C'eût été un sénateur, un député, en un mot un nuage éloquent qui aurait répondu au nom de ses concitoyens atmosphériques.

L'auteur a mieux aimé faire parler *le* nuage, c'est-à-dire, dans ce groupe vaporeux, tout le monde et personne.

Dans cette conversation entre nuage et poète, c'est le poète qui est nuageux, et le nuage, raisonnable et plein d'expérience, paraît désirer surtout qu'on le laisse tranquille et qu'on n'augmente point trop longtemps son poids,

Redescends ô poète,
Je ne suis point ce que tu crois...

Le poète insiste. Descendre à peine monté lui est douloureux et sa douleur lui fait soupirer d'assez jolis vers :

Reste, je t'aime ainsi ! Mais d'où vient ta colère
Pourquoi me repousser quand je quitte la terre
Pour monter jusqu'à toi ?

Mais le nuage s'ennuie. Il veut s'en aller. A peine prend-il le temps de répondre. Aux alexandrins du poète il balbutie rapidement des huit pieds :

Rêve encore si rêver t'amuse
Mais évite au moins les buissons.

C'est un conseil de bon nuage qui n'a pas dû pourtant s'y accrocher souvent.

Enfant, si tu savais la vie,
Pourquoi l'effeuiller en rêveur ?

Et le nuage parle encore. Il ferait mieux de se taire. L'auteur doit être jeune. Il commence ordinairement bien ses strophes. Nous sommes persuadés que l'année prochaine il saura très bien les finir. Au revoir donc et bon courage !

Le 30 *juin* 1894. Cette date, qui est un titre, est la date de la mort d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. et Mme X..., et c'est à M. et Mme X... que notre poète, leur ami, dédie son poème dominé de cette épigraphe désolée : *Circumdederunt me dolores mortis.*

Le poète compare d'abord M. et Mme X... à un chêne audacieux dans la forêt immense. C'est peu, un chêne pour deux personnes, cher poète, fallait-il en imaginer deux, ou, vous souvenant de *Philémon et Baucis,*

Baucis devint tilleul, Philémon devint chêne,

nous donner pour madame, un tilleul et pour monsieur, un chêne.

Le bucheron a tranché le branchage du chêne. La mort a ravi le fils à son père et à sa mère.

C'est l'éloge de leur fils que notre poète vient faire à ce père et à cette mère.

> Oui certes, chers amis, ce fils, dès sa naissance,
> Se révéla partout comme un prédestiné.

C'est trop vite pour semblable révélation. Il est vrai qu'en homme prudent, le poète ne nous dit point à quoi ce fils était prédestiné.

> Tout dénotait en lui le charme et la puissance.

Le charme, je veux bien, quoique encore le charme se révèle beaucoup plus qu'il ne se fait dénoter ; mais la puissance, dès sa naissance ! Pauvre petit être si frêle qu'on a peur de casser dans la plus légère étreinte ou d'étouffer sous un baiser !

Puis il grandit.

> Il aimait se distraire aux choses sérieuses.

Oh ! Monsieur.

> Le ciel se réflétait dans son âme encore blanche !

Vraiment, Monsieur, son âme était encore blanche et le ciel s'y réflétait !

Je vous chicane, Monsieur; mais vous continuez. C'est seulement pour vous mettre en selle que vous avez eu quelques vertiges. Vous voilà droit, bien d'aplomb. Pégase sent vos genoux, devine vos éperons. Il part et vous chantez :

Seigneur ! Seigneur ! clament les parents en deuil,

> A quoi bon nous donner la garde de vos anges,
> En faire notre sang, nos amours les plus purs.
> Si pour mieux augmenter vos divines phalanges,
> Vous venez les ravir à nos orgueils futurs ?

Les deux premiers vers étaient fort jolis. L'idée contenue dans les deux derniers était charmante. Vous avez failli faire là une bien admirable strophe.

Je ne veux point vous quitter, Monsieur, sans vous féliciter bien sincèrement de l'évocation touchante et vraiment poétique que vous faites, en terminant, de l'âme de votre jeune ami :

Lorsqu'ils iront prier désormais sur ta tombe,
A l'heure où tristement va s'éteindre le jour,
Songe à quel noir chagrin leur pauvre âme succombe
Et descends auprès d'eux comme un ange d'amour.

A tout ce qui murmure, embaume, charme et luit,
Qu'ils te devinent là, caressant et fidèle,
Qu'ils sentent autour d'eux comme un doux frisson d'aile
Et te tendent les bras dans l'ombre de la nuit.

Voilà des vers, Monsieur, et, quelques négligences à part, ils sont harmonieux, colorés, expressifs et attendrissants.

C'est pour le talent manifesté dans ces vers et dans les suivants, que je regrette de ne pouvoir citer, c'est pour ce talent réel et charmant qui donne à croire que vos défauts sont des négligences et vos qualités un tempérament, c'est pour ces beaux vers qui ne nous ont malheureusement pas fait oublier les autres, que la Société Académique vous accorde une Mention honorable.

J'avoue mon embarras pour juger le recueil suivant qui porte pour titre : *Dizain de sonnets.*

Marche qui ne marche a pris pour devise l'auteur des sonnets. Et de fait, dans beaucoup de ses vers, marche ce qui ne devrait pas marcher.

L'auteur est un habile. Il sait que la lecture, avant la seconde où elle devient une jouissance de l'esprit, est un plaisir des yeux. Et il cajole le regard par une écriture

ferme, hardie, souple et vigoureuse où les mots ont une silhouette expressive, véritable petite image de l'idée qu'ils évoquent ou de la chose qu'ils représentent. Tout est joliment ordonné dans ce manuscrit. Les blancs courent, partout réguliers, étroits entre les vers, larges entre les strophes, jetant de l'air entre les lignes et faisant pour ainsi dire respirer le poème et le lecteur.

Les titres, sans prétention, mais hardiment jetés, semblent dessiner le sujet qu'ils annoncent. *Les Corbeaux,* titre lugubre d'un sujet lugubre, et le C se recourbe en un grand bec d'oiseau de proie qui paraît vouloir dévorer les lettres qui le suivent. *Artistes* et toutes les lettres du mot, nettes comme tout ce qu'a tracé cette main, se contournent gracieuses, frisées, coquettes, sans liaisons entre elles, libres comme autant de petits sujets distincts, précédées d'une majuscule élégante et modeste qui avertit : « Lisez bien artistes et non pas cabotins. »

Vous avez une âme d'artiste, Monsieur, et votre calligraphie, avec sa mise en scène d'un goût si pur, nous a tous séduits. Les uns, pour juger le poète, ont gardé dans leurs yeux les irrésistibles séductions de votre ecriture. Les autres, anciens militaires, nous le sommes presque tous, décomposant leur jugement, ont félicité le calligraphe : « C'est très bien, mon ami, vous pouvez *disposer*. Nous allons juger votre frère. »

Il est moins bien. Oh ! il n'a pas que des défauts. Mais il n'a pas que des qualités. Vous n'êtes pas simple. Vous aimez les rimes sonores, le choc résonnant, le heurt étourdissant des mots. Pour tout dire, vous aimez le bruit. Vous avez le trait rapide, net et imprévu, la pensée robuste, une certaine puissance de conception, mais trop souvent l'exécution vous trouve affaibli, grisaille et flou.

Parfois même vous êtes obscur, et, je vais vous le dire

tout bas, trop tourmenté par la recherche de l'effet, vous perdez vos ressources et le bon goût vous abandonne.

Le Sonnet. C'est le titre du premier sonnet.

LE SONNET.

Pour façonner le vers sonore du sonnet,

Sonore du sonnet. Qu'en dites-vous pour commencer ? Mais lisons-le, Messieurs, un sonnet peut se lire.

Pour façonner le vers sonore du sonnet
Qui cingle et qui fustige ou qui caresse et charme,
Le métal que j'emploie et que Dieu m'a donné
Au sortir du brasier se trempe d'une larme.

L'enclume ? C'est mon cœur désillusionné
Mais qui, comme un cristal, du moindre heurt s'alarme;
Qui frisonne et qui vibre, au travail obstiné,
Lorsque du lourd marteau, mon bras vigoureux s'arme.

Et ce marteau puissant, si dur à manier,
C'est le penser divin dont j'ai l'âme obsédée
Et qui fait sous son choc étinceler l'Idée.

Quand me reposerai-je et quel ordre dernier
Mettra fin ô mon cœur, à ce labeur d'Hercule,
Devant l'œuvre à finir, ma volonté recule ?

Que tout cela est pénible, recherché, tiraillé, repris par tous les bouts, et que ce sonnet aurait gagné à ne pas voir le jour.

Ce cœur désillusionné est une enclume, il est aussi un cristal, de sorte qu'il est une enclume de cristal et qu'il s'alarme du moindre heurt. Mais ce cœur de cristal frissonne et vibre lorsque du lourd marteau mon bras vigoureux s'arme, c'est-à-dire que cette enclume vibre rien qu'à voir le marteau et avant d'en avoir reçu le coup. Elle a bien

raison, la malheureuse, car, après l'avoir reçu, son cristal ne vibrera plus.

LA FALAISE.

Je m'en rapporte encore à l'émoi de ton sein,
Le beau soir où tu vins rêver sur la falaise,
Où l'herbe pousse drue et telle qu'un coussin,
Sous mes regards ardents tu n'étais pas à l'aise.

Là sous l'impulsion d'un infernal dessein,
Je me dis : que cela lui plaise ou lui déplaise,
Car je veux des ennuis chasser les noirs essaims.
Je resterai..., l'amour depuis longtemps me lèse.

Ah ! Monsieur, qu'il m'est pénible d'apprendre sur cette falaise, où votre beauté n'est pas à l'aise, que l'amour vous lèse et que l'herbe pousse drue et telle qu'un coussin !

Votre muse est donc malheureuse en amour. Vénus, que vous nous montrez plus loin dans *Les Roses,*

Faisant saillir ses onduleuses hanches

et se piquant un doigt avec les

Crocs d'une épine méchante

en courant après un papillon, n'est pas meilleure pour vous.

Que j'aime bien mieux *Artistes,* où se révèle tout votre talent dans sa mâle beauté.

Ils étaient des géants, ceux-là qui bâtissaient
Ces temples merveilleux, chefs-d'œuvre de science
Dont la force et la grâce, en heureuse alliance,
En clochers ajourés, jusqu'à Dieu s'élançaient.

Ils étaient des chrétiens, ces maîtres de l'équerre,
Ces amants du ciseau, de l'arc et du compas
Qui, sans trêve taillaient leurs rêves dans la pierre.

Ils sont superbes ces trois derniers vers. Ils ne se décla-

ment pas, ils se chantent. Leur harmonie naturelle les berce sur les lèvres qui les prononcent, et leur vigoureuse cadence les imprime pour toujours dans l'oreille qui les entend.

Je n'ai pas tout cité. En ce moment je cherche vos qualités : j'esquive donc les misères.

J'arrive aux *Corbeaux*. L'ensemble est impressionnant, funèbre, farouche et glaçant.

Le vers marche, la rime sonne. Du premier coup les voici : on les voit vos corbeaux. Sinistre bande d'ombres au milieu de l'azur, ils arrivent, ils croassent, ils descendent... ils déchiquettent, ils mangent les cadavres, ils fouillent les yeux...

LES CORBEAUX.

— Nous commençons toujours par les yeux. Les corbeaux
N'ont pas la dignité ni la fierté des aigles ;
Ce sont des maraudeurs sans lois, ni frein, ni règles.
Leurs estomacs gonflés remplacent les tombeaux.
.....
Nous commençons toujours par les yeux, ces flambeaux.

Car dans l'œil a brillé la lumière céleste
Et l'oiseau croquemort, cercueil ailé, déteste
Tout ce qui réfléchit sur terre l'Infini.

Et jaloux que l'Esprit, comme lui soit une aile,
Il assouvit sa haine implacable, éternelle
Sur l'organe divin que la mort a terni.

Retouchez ce sonnet, Monsieur, enlevez à la fin l'aile dont vous avez à tort paré l'Esprit, et pour toutes vos qualités véritables, et de tout premier ordre, de temps en temps enfouies dans des imperfections faciles à élaguer, recevez la récompense que vous accorde la Société Académique : une Médaille d'argent.

Je suis désolé que l'auteur des *Délassements et rêveries d'un convalescent* ait cru devoir se délasser et rêver en vers. Il a fait une erreur : il est savant, très savant, il connaît la chimie, la microbiologie. Il sait ce que c'est qu'une culture, un ferment, un microbe. Il fallait nous le dire en prose : nous l'aurions compris et il nous aurait intéressés en nous instruisant. En écrivant en vers, et en en produisant des quantités aussi kilométriques, il nous a fait courir après sa pensée, et nous courrions encore, si le désespoir ne nous avait arrêtés.

Deux manuscrits encore à juger et ma tâche est finie.

Une petite écriture fine, délicate, déliée, nette et pointue vous dit dès la couverture de son œuvre :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.

Cette épigraphe aurait pu, dans notre paisible Société Académique, déchaîner des tempêtes. La femme, la femme, et voilà toujours la guerre allumée ! Petite écriture fine, délicate et déliée, petite écriture nette et pointue, vous avez été imprudente et le bec aigu de votre plume s'est posé juste, l'inconscient, sur la zone hystérogène de nos meilleurs esprits. La femme, qu'est-elle ? Tout. Que doit-elle être ? Rien. Rien, entendons-nous. Elle sera toujours quelque chose, et elle le sait bien, aussi longtemps qu'elle aura des charmes et que l'homme gardera ses yeux. Mais quelques-uns d'entre nous trouvent ennuyeux de toujours obéir et douloureux de ne jamais commander. Qu'y faire ? Le sceptre ramassé ne nous sera pas rendu. Il faut souffrir, il faut obéir. Le remède vient pour chacun de nous à son heure.

L'un après l'autre la mort nous délivre de l'esclavage et la fin du monde, un beau jour, en délivrera l'humanité. D'ici

là, servez, Messieurs, puisque vous devez servir, et ne vous plaignez pas d'obéir, puisque vous ne savez plus commander.

La guerre a été évitée parce que, tout de suite après l'épigraphe, nous avons lu les vers et ce sont de jolis vers.

LES DEUX OISEAUX PRISONNIERS.

Ces jours derniers, dans une étroite cage,
Je regardais s'ébattre deux oiseaux,
Comme autrefois, à l'abri du feuillage,
Ils voltigeaient sans souci des barreaux.
Leurs voix perlées, en cadences légères,
Avec gaieté se mêlaient à leurs jeux,
Et sans songer aux plaisirs de leurs frères,
Pauvres captifs, ils paraissaient heureux.

N'est-ce pas qu'ils sont gentils, et joyeux, et bien cadencés ces jolis vers.

Leurs voix perlées, en cadences légères,
Avec gaieté se mêlaient à leurs jeux,
Et sans songer aux plaisirs de leurs frères,
Pauvres captifs, ils paraissaient heureux.

Notre tendre poète va interroger ces oiseaux, leur dire qu'ils ne sont pas libres, leur rappeler les grands espaces :

Oubliez-vous les courses vagabondes
Que vous faisiez au plus haut du ciel bleu,
Lorsqu'à vos pieds, vous regardiez les mondes
Suivre en tremblant, les chemins du bon Dieu ?

Et l'un des oiseaux va répondre ce qu'ils pensent tous deux :

Si des humains l'arrêt est rigoureux
Dans ma prison, ils ont laissé mon frère,
Et près de lui, je suis encore heureux.

Cet oiseau heureux dans sa cage, était peut-être un serin, mais le poète qui le fait parler, fait bien parler les serins.

L'auteur, qui est évidemment une femme, parle plus loin à une jeune fiancée. J'aime beaucoup à écouter ces conversations-là.

Elle lui fait dire par deux hirondelles que le ciel est bleu, que le soleil brille, ce qui doit faire grand plaisir à la jeune fille, si elle a projeté une promenade. Elle lui parle de l'hiver qui va venir et elle fait rimer *voler* avec *hiver*, ce qui n'est pas son droit.

Les deux hirondelles sont des hirondelles qui débutent dans la vie aérienne.

Essayons nos ailes naissantes,
Quittons le berceau maternel.

Je m'attendais à ce que la première promenade se fît autour du nid, précisément pour essayer les ailes. Hélas ! je les ai perdues de vue, les chères petites, et pour les retrouver il faut les écouter chanter :

Berçons-nous au sein des nuages
Et poussant mille cris joyeux,
Montons sans craindre les orages,
Montons jusqu'au plus haut des cieux.

Pour une première sortie, c'est imprudent, Madame, si vous ne les avez pas fait accompagner.

J'aime cette lyre. Les accents en sont langoureux, tièdes, languissants ; parfois, ici ou là, tombe un vers un peu « *brebis chéries* » qui nous rappelle de bonnes douceurs bien sucrées, que nous avons savourées dans notre petit âge, où nous aimions tant les sucreries ; mais à côté de ces rares écarts d'une muse ordinairement docile, quelle douce harmonie, quelle délicate

inspiration ! Quelle noble et digne tristesse, par exemple, dans *Le soir de la Veuve :*

Je cherche en cette vie un bras qui me soutienne
Une voix qui réponde aux accents de ma voix,
Une main qui s'agite en rencontrant la mienne
Et qui presse mes doigts.

Je cherche un doux regard où mon regard s'enflamme.
Qui rit de mon plaisir, pleure de mon chagrin ,
L'âme où se réflétait, où s'inspirait mon âme ,
Je cherche, mais en vain !

Sur cette triste terre où chacun m'abandonne ,
Au bonheur, à l'amour, à tout j'ai dit adieu.
.....

Soudain, le ton change, la lyre prélude à de nouveaux accords.

Les Dindons, les Dindons. Ecoutez, Messieurs, écoutez. C'est de nous qu'il s'agit. Ceux qui se fâcheront seront de mauvais caractères.

LES DINDONS.

Mes amis, le monde
Que nous habitons
Partout à la ronde
Est plein de dindons.

Voyez-vous, dans ce temple antique,
La foule se précipiter
C'est sans doute quelque relique,
Quelque saint qu'on vient adorer
Hélas ! Non, ce temple est la Bourse
Où, comme carpeaux et fretin,
Les petits poissons à la course
Viennent, aux gros, faire un festin.

Mais, sur les pas de cette femme,
Que de nombreux adorateurs !
Est-ce une belle aux yeux de flamme,
Au sourire, aux charmes vainqueurs ?
Ce n'est qu'une vieille coquette ;
Elle a déjà ruiné vingt fous
Ici tout se vend et s'achète ;
Allons, Messieurs, pressez-vous.

Mes amis, le monde
Que nous habitons
Partout à la ronde
Est plein de dindons.

. . . . . .

Les orateurs, les journalistes
Les cocottes et les banquiers
Tous les marchands, tous les dentistes
Les auteurs et les cuisiniers
Nous font par la plus simple ruse
Mordre à tous leurs hameçons
Oui, nous sommes, j'en fais excuse
Glou, glou, glou, de bons gros dindons.

Cette dame a mauvaise opinion de nous. Nous avons bonne opinion d'elle et, tout en lui conseillant de ne pas essayer une autre fois de prendre les dindons à l'hameçon, la Société Académique lui accorde une médaille de bronze.

Il a un réel talent le poète de *Mes Loisirs* qui a pris pour devise *fides in adversis*. Ce n'est point une devise courante; dans quelques années elle sera archéologique. Il lui arrive bien parfois quelques malheurs. Il ne compte pas très rigoureusement avec les syllabes et il met neuf pieds à un vers qui n'en demandait que huit, treize à un autre qui en demandait douze et qui ne pouvait en demander davantage.

Sa muse a d'autres misères. Elle oublie certaines règles de la grammaire qui ont bien quelque importance et que la poésie la plus libre n'a pas le droit d'oublier. Elle donne au Temps des *doigts moqueurs*. Elle fait éclaircir par leur âge la pensée indécise des vieillards qui devrait plutôt en être obscurcie. Elle fait adorer les saints, ce qui est une usurpation sacrilège sur le domaine divin. Elle fait enfin crier l'aigre hiatus au milieu d'un bel alexandrin :

Où quand la mort viendra il lui criera présent.

Et cependant, malgré tous ces oublis, ces distractions et ces mécomptes, notre poète est vraiment poète, et sa lyre a parfois de vigoureux et robustes accents.

BRETAGNE.

O ma Bretagne bien aimée,
Terre des genêts d'or et de l'ajonc bruni,
Terre où l'on voit la croix, au bord des champs dressée,
Tendre ses bras dans l'infini.

....

On n'entend plus dans le silence
Le char lourd de la mort ébranler le chemin
Et, d'un essieu grinçant comme un cri de souffrance,
Jeter le trouble au cœur humain.

La dernière strophe est superbe. Tout y est. L'idée, l'expression, l'harmonie, la sonorité du vers, l'image grandiose, tout, jusqu'à l'impression terrifiante :

Au rocher profond du rivage,
Se brise le sanglot de la vague d'Armor.
Qui, sur le sol changé, gémit, mère sauvage,
Berçant toujours son enfant mort.

Dans l'*Automne,* nous ne sommes plus au tragique. C'est la mélancolie, les teintes sombres, les chuchotements et

l'angoisse d'une nature expirante dans les campagnes désertées. C'est, après une agonie lente sur leurs branchages sombres, la mort, la chute des feuilles, leurs courses tournoyantes dans les remous aériens du vent déjà refroidi....

Où s'en vont-elles ainsi, jaunes et flétries? Cherchent-elles encore la verdeur et la vie? Courent-elles après une résurrection d'un jour?

Mais le soleil n'a point de flammes
Pour ranimer d'un chaud rayon
L'amour qui s'éteint dans les âmes,
La feuille qui meurt au buisson.

J'abrège et j'arrive à la dernière pièce du recueil: *Les Aïeux*.

Tout le long des hauts murs de la salle dallée,
Immobiles et fiers dans leurs cadres d'or pur.
Les rigides aïeux tombés dans la mêlée
Fixent le gai festin avec un regard dur.

Sans doute de leur temps on festoyait de même,
Le hanap ciselé passait de main en main
Et l'on se séparait quand une clarté blême
Annonçait à ces preux l'aube du lendemain.

Mais leurs festins, vrai Dieu, c'était la récompense
De maux longtemps soufferts et de combats gagnés.
.....

Et revoyant ces temps de lutte et de force
Où leur mâle courage aimait à s'égayer,
Ils méprisent ces fils indignes dont le torse
Plierait sous une armure ou sous un baudrier.

Aussi, du haut des murs de la salle dallée,
Immobiles et fiers dans leurs cadres d'or pur,
Les rigides aïeux tombés dans la mêlée
Fixent le gai festin avec un regard dur.

Arrêtons-nous. Heureux, Messieurs, de vous laisser sur ces beaux vers d'une originalité si noble et d'un si robuste tour, je me hâte de décerner à l'auteur, au nom de la Société Académique, une Médaille de bronze.

J'ai fini. Un autre manuscrit : *Réalités et songes,* arrivé trop tard, sera, si son auteur le désire, le premier manuscrit reçu pour notre Concours de l'année prochaine.

Voilà, Messieurs, les œuvres que nous avons eues à juger. Votre Commission des Prix croit avoir consciencieusement rempli sa tâche. Quant à votre Rapporteur, il a été si long, si long, qu'il ne se croit pas le droit d'ajouter pour lui une explication ou une excuse. S'il a su vous plaire, tant mieux pour lui ; s'il vous a déplu, il a dû vous ennuyer : tant pis pour vous. Devant nos auditeurs, vous êtes responsables de son choix.

Pour vous, Mesdames et Messieurs, poètes et prosateurs, par qui j'ai commencé et par qui je dois finir, vous ne douterez plus de notre parenté proche, ni de mon affection tendre, après ma sévérité excessive. Je vous appartiens maintenant : critiquez-moi à votre tour. Mais je vous en conjure, et par pitié pour mon inexpérience, si j'ai mal écrit, souvenez-vous qu'on m'a forcé d'écrire, qu'ici, dans notre Société, nous nous devons l'obéissance, et laissez-vous désarmer par la promesse formelle et publique que je vous fais, en terminant, de ne plus recommencer.

CONCOURS DE 1895.

RÉCOMPENSES DÉCERNÉES AUX LAURÉATS

PAR LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE.

Médaille d'argent grand module.

Mlle Eva Jouan, à Belle-Isle-en-Mer. — *En exil,* roman.

Médailles d'argent.

M. Bichon, instituteur-adjoint à Pont-Rousseau. — *Monographie de la commune d'Arthon-en-Retz.*

M. Joseph Chapron, à Châteaubriant. — *Dizains de Sonnets.*

Médailles de bronze.

M. E. Sauvestre, à Nantes. — *Mes loisirs,* poésies.

Mme Demasy, à Nantes. — *Poésies.*

Mentions honorables.

M. Fontaine, délégué départemental du Service phylloxérique à Nantes. — *Aide-mémoire de l'apprenti-greffeur de vignes.*

M. Schwingrouber, à Reims. — *Poésie.*

PROGRAMME DES PRIX

PROPOSÉS

PAR LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES

POUR L'ANNÉE 1896

I. — CONCOURS SPÉCIAL

A l'occasion du Centenaire de sa fondation, qui sera célébré au commencement de 1898, la Société Académique met spécialement au concours la question suivante :

Histoire de la Société Académique de Nantes depuis sa fondation et de son influence sur les lettres, les sciences et les arts dans le département de la Loire-Inférieure.

Exceptionnellement, les manuscrits sur cette question spéciale ne seront examinés qu'avec les travaux du concours de 1897 et pourront être déposés au Secrétariat jusqu'au 20 août 1897.

II. — CONCOURS GÉNÉRAL

1re Question. — Etude biographique sur un ou plusieurs Bretons célèbres.

2e Question. — Etudes archéologiques sur les départements de l'Ouest.

3e Question. — Etudes historiques sur l'une des institutions de Nantes.

4e Question. — Etudes complémentaires sur la faune, la flore, la minéralogie et la géologie du département.

5e Question. — Monographie d'un canton ou d'une commune de la Loire-Inférieure.

6e Question. — De l'assainissement de la ville de Nantes.

7e Question. — Etude sur l'amélioration de la navigation de la Haute-Loire.

La Société Académique, ne voulant pas limiter son Concours à des questions purement spéciales, décernera des récompenses aux meilleurs ouvrages :

De morale,
De poésie,
De littérature,

D'histoire,
D'économie politique,
De législation,
De science,
D'agriculture.

Les mémoires manuscrits et inédits sont seuls admis au Concours. Ils devront être adressés, avant le 20 août 1896, à M. le Secrétaire général, rue Suffren, 1.

Chaque mémoire portera une devise reproduite sur un paquet cacheté mentionnant le nom de son auteur. Tout candidat qui se sera fait connaître sera de plein droit hors de concours.

Les prix consisteront en médailles de bronze, d'argent, de vermeil et d'or. Ils seront décernés dans la séance publique de novembre ou décembre 1896.

La Société Académique jugera s'il y a lieu d'insérer dans ses Annales un ou plusieurs des mémoires couronnés.

Les manuscrits ne sont pas rendus ; mais les auteurs peuvent en prendre copie sur leur demande.

Nantes, janvier 1896.

Le Secrétaire général, H. GLOTIN.

Le Président, Dr OLLIVE.

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES GÉNÉRALES

et des Conférences publiques

PENDANT L'ANNÉE 1895.

Séance du 11 *janvier* 1895.

Allocution de M. J. Gabier, président sortant.

Allocution de M. le Dr Ollive, président entrant.

Admission, comme membres résidants, de M. le Dr Chevallier (rapporteur, M. le Dr Ollive) ; de M. Jean Willemin (rapporteur, M. Oger) et de M. Libaudière, ingénieur (rapporteur, M. Delteil).

Admission, comme membres correspondants, de M. le Dr Benoist, de Saint-Nazaire (rapporteur, M. le Dr Ollive) et de M. Lagrange, du Lycée de Libourne (rapporteur, M. Glotin).

Etude de M. Mailcailloz sur *le Théâtre d'Henri Becque.*

Hommages, par leurs auteurs, de divers ouvrages dont il sera rendu compte.

Conférence publique à la salle des Beaux-Arts, le dimanche 20 *janvier* 1895.

Gille de Rais, dit Barbe-Bleue, dans l'histoire et la légende, par M. Alcide Dortel, avocat, conseiller général.

Mme et Mlle Guibert, MM. Monnié et Debierre fils, ont prêté leur gracieux concours pour la partie musicale.

Séance du 6 février 1895.

Compte rendu, par M. Begnaud, de l'ouvrage sur *les Bureaux de vérification commerciale.*

Compte rendu, par M. Mailcailloz, de l'ouvrage de M. de Wismes : *Les chars aux diverses époques.*

Essai de critique historique, par M. Broutelle, sur *le Caractère de Louis XIV.*

Lecture de diverses poésies, par M. Blandel.

Conférence publique à la salle des Beaux-Arts, le dimanche 17 février 1895.

Lecteurs et liseurs, par M. Mailcailloz.

Mlle Coquard, MM. Audrain et Poher, ont prêté leur gracieux concours pour la partie musicale.

Séance du 6 mars 1895.

Rapport de M. D. Caillé sur l'ouvrage de M. Joseph Rousse : *La poésie bretonne au XIXe siècle.*

Rapport de M. Feydt sur *l'Histoire populaire de Dunkerque au Moyen-Age,* par M. Bouchet, membre correspondant.

L'Expiation, par M. le Dr Viaud-Grand-Marais.

Conférence publique à la salle des Beaux-Arts, le dimanche 24 mars 1895.

La sorcellerie et les sorcières, par M. le Dr Guillou, secrétaire adjoint de la Société Académique.

Mme Clevedé-Degage, Mlle Requier et M. Maurice Renou, ont prêté leur gracieux concours pour la partie musicale.

Séance du 4 avril 1895.

Admission, sur le rapport de Mme A. Riom, de Mlle Eva Jouan, de Belle-Isle-en-Mer, comme membre correspondant.

Récit d'un *Voyage en Palestine,* par M. Alcide Leroux.

Lecture de diverses poésies par Mme A. Riom et M. D. Caillé.

Conférence publique à la salle des Beaux-Arts, le dimanche 7 avril 1895.

Le XIXe siècle dans l'histoire, par M. Viard, bibliothécaire de la Société Académique.

Raccommodement, comédie en un acte, par M. Tyrion, avec le concours de Mlle Fleury et de M. Fougery.

Mlles Fleury et Ménard, MM. Allard, Fougery et Glassier, ont prêté leur concours pour la partie musicale.

Séance du 1er mai 1895.

Compte rendu, par M. Tyrion, du recueil de poésies : *Les Adieux,* de Mme Riom.

L'extinction de la mendicité en France et en Allemagne, par M. Joüon fils.

Suite du *Voyage en Palestine,* de M. A. Leroux.

Séance du 15 novembre 1895.

Admission, sur le rapport de M. D. Caillé, de M. Casimir Hulewicz, officier de marine et écrivain russe, comme membre correspondant.

Rapport de M. Mailcailloz, secrétaire, sur les travaux de la Section des Lettres pendant l'année 1895.

Rapport de M. le Dr Couëtoux, secrétaire, sur les travaux de la Section de Médecine pendant l'année 1895.

Manlius, tragédie en un acte, en vers, par M. Tyrion.

Séance solennelle tenue le 9 décembre 1895, dans la salle des Beaux-Arts.

Discours du président, M. le Dr Ollive, sur les *Médecins dans le théâtre moderne.*

Rapport du secrétaire général, M. H. Glotin, sur les travaux de la Société pendant l'année 1895.

Rapport du secrétaire adjoint, M. le Dr Guillou, sur le concours des prix.

Mlle P. Rocher, MM. Allard, Grimaud et Sylvain, ont prêté leur gracieux concours pour la partie musicale.

Séance d'élections du 11 décembre 1895.

Sont élus :

Président	MM. Dominique Caillé.
Vice-Président	le Dr Poisson.
Secrétaire général.....	le Dr Guillou.
Secrétaire adjoint.....	Mailcailloz.
Trésorier	Delteil.
Bibliothécaire archiviste....	Viard.
Bibliothécaire adjoint remplissant les fonctions de Secrétaire perpétuel.....	Joseph Gahier.

Séance complémentaire d'élections du 18 décembre 1895.

M. Dominique Caillé n'ayant pas voulu accepter la présidence, M. Gadeceau est élu président.

Le Comité central est ainsi composé :

M. le Dr Ollive, président sortant.

Agriculture, commerce, industrie et sciences économiques.

MM. Perdereau, Francis Merlant, Andouard.

Médecine.

MM. Chachereau, Landois, Guillemet.

Lettres, sciences et arts.

MM. Tyrion, Dortel, Glotin.

Sciences naturelles.

MM. Lapuscinski, Gourraud, Viaud-Grand-Marais.

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.

Année 1896.

LISTE DES MEMBRES RÉSIDANTS.

Bureau.

Président	MM. Gadeceau.
Vice-président	Dr Poisson.
Secrétaire général	Dr Guillou.
Secrétaire adjoint	Mailcailloz.
Trésorier	Delteil.
Bibliothécaire-archiviste	Viard.
Bibliothécaire adjoint, remplissant les fonctions de secrétaire perpétuel	J. Gahier.

Membres du Comité central.

M. le Dr Ollive, président sortant.

Agriculture, commerce, industrie et sciences économiques.

MM. Perdereau, Francis Merlant, Andouard.

Médecine.

MM. Chachereau, Landois, Guillemet.

Lettres, sciences et arts.

MM. Tyrion, Dortel, Glotin.

Sciences naturelles.

MM. Lapuscinski, Gourraud, Viaud-Grand-Marais.

SECTION D'AGRICULTURE, COMMERCE, INDUSTRIE ET SCIENCES ÉCONOMIQUES.

Andouard.
Cossé (Victor).
Delteil.
Goullin.
Le Gloahec.
Libaudière (F.)
Linyer.
Merlant (F.)
Panneton.
Péquin.
Perdereau.
Pilon.
Poulain (Clément).
Renaud (Paul).
Mis de Ternay.
Viard.
Vincent (Léon).

MEMBRES AFFILIÉS.

Gourraud, Merland (Julien).

SECTION DE MÉDECINE ET PHARMACIE.

Attimont.
Barthélemy.
Blanchet.
Boiffin.
Bonamy.
Bossis.
Bureau.
Chachereau.
Chartier.
Chevallier.
Cochard.
Couétoux.
Dianoux.
Gauducheau.
Gergaud.
Gourraud.
Grimaud.
Guénel.
Guillemet.
Guillou.
Hervouët.
Heurtaux.
Jollan de Clerville.
Kirchberg.
Landois.
Lefeuvre.
Le Grand de la Liraye.
Luneau.
Mahot.
Malherbe fils.
Ménager.
Montfort.
Ollive.
Pérochaud.
Poisson.
Polo.
Porson.
Raingeard.
Rouxeau.
Sacquet.
Simoneau.
Samson.
Teillais.
Texier.
Thibault.
Valentin.
Viaud-Grand-Marais.

SECTION DES SCIENCES NATURELLES.

Coquet (abbé).
Gadeceau.
Joüon.
Lapuscinski.
Rauturau.

MEMBRES AFFILIÉS.

Bureau.
Gourraud.
Jollan de Clerville.
Ménager.
Viaud-Grand-Marais.

SECTION DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

Baranger.
Begnaud.
Berthet.
Blandel.
Blanlœil (abbé).
Brelet.
Broutelle.
Caillé (Dominique).
Delhoumeau.
Dortel.
Eon Duval.
Favry.
Feydt.
Follioley (abbé).
Fraye.
Gahier (Joseph).
Gahier (Stanislas).
Glotin.
Guyho (Corentin).
Hoiry.
Joüon.
Larocque.
Legrand.
Leroux.
Livet.
Mailcailloz (Alfred).
Merland (Julien).
Morel.
Orieux.
Pinard.
Rateau.
Mme Riom.
Rouillé-Destranges.
Schwob (Maurice).
Thébaud.
Tyrion.
Vincent (Alexandre).
Willemin (Jean).

MEMBRES AFFILIÉS.

Chachereau.
Chevallier.
Delteil.
Gadeceau.
Guillemet.
Hervouët.
Lapuscinski.
Libaudière.
Linyer.
Merlant (Francis).
Ollive.
Perdereau.
Poulain (Clément).

LISTE DES MEMBRES CORRESPONDANTS.

Dr Benoist, à Saint-Nazaire.
Dr Blaizot, à Doulon.
Emile Bouchet, à Orléans.
Delanney.
Dr Ecot, médecin militaire à Lyon.
Gahier (Emmanuel), conseiller général à Rougé.
Gondard, étudiant à Rennes.
Guillotin de Corson, chanoine, à Bain-de-Bretagne.

Hulewicz, officier de la marine russe.
Ilari, avocat à la Cour de Rennes.
Lagrange, répétiteur au collège de Libourne.
Dr Llénas, à la Martinique.
Dr Macasio, à Nice.
Marbeuf (abbé), curé de la Chapelle-sur-Erdre.
Marchand, rédacteur en chef du *Petit Courrier*, à Angers.
Oger, avoué à Saint-Nazaire.
Palicot, avoué à la Cour de Rennes.
Priour de Boceret, à Guérande.
Saulnier, conseiller à la Cour de Rennes.
Sécher (Léon), homme de lettres à Paris.
Shirtliffe, vétérinaire à Machecoul.

TABLE.

Discours de M. Gahier, président sortant..... 5
Allocution de M. le Dr Ollive, président entrant..... 10
Allocution de M. le Dr Ollive, sur la tombe de M. le Dr de Larabric. 13
La Sorcellerie et les Sorcières, conférence, par M. le Dr Guillou... 17
Lecteurs et Liseurs, conférence, par A. Mailcailloz..... 44
Note biographique sur le Dr Edouard de Larabric, par le Dr Alfred Rouxeau..... 66
L'Expiation, par M. le Dr Viaud-Grand-Marais..... 77
O Jeunesse ! élégie, par M. Jehan Marbeuf..... 87
Sonnets rustiques, par M. Jehan Marbeuf..... 93
Compte rendu de M. Mailcailloz sur l'ouvrage de M. le Bon de Wismes, intitulé : *Les Chars aux diverses époques*..... 96
Les Adieux, de Mme Riom. Compte rendu par M. Julien Tyrion.... 105
Les bureaux de la vérification commerciale pour reports d'échéances et défauts de paiements, par M. Perdereau ; compte rendu par M. Begnaud..... 109
Poésies, par Mlle Eva Jouan..... 114
La Poésie bretonne au XIXe siècle, par M. Joseph Rousse ; compte rendu par M. Dominique Caillé..... 129
Le XIXe siècle dans l'histoire, conférence, par Emile Viard..... 143
Poésies, par M. Emile Blandel..... 172
Essai sur le caractère de Louis XIV, par M. Broutelle..... 175
L'Attelage, poésie, par M. J. Tyrion..... 197
Manlius, scènes tragiques en un acte, par M. Tyrion..... 200

Situation du vignoble de la Loire-Inférieure en 1895, par A. Andouard 215
Carrier à Nantes, conférence, par M. Dominique Caillé..... 227
Casimir Hulewicz, à propos de son livre intitulé : *Paradoxal,* par M. Dominique Caillé..... 243
M. Jules Lemaître, étude, par M. A. Mailcailloz..... 252
Etude sur le phosphate d'alumine du Grand-Connétable, par A. Andouard 287
Quelques poésies, par M. A. Lagrange..... 302
Rapport sur les travaux de la Section de Médecine (1894-1895), par M. le Dr L. Couëtoux..... 305
Rapport sur les travaux de la Section des Lettres pendant l'année 1895, par M. A. Malicailloz, secrétaire 311
Discours prononcé dans la séance annuelle du 9 décembre 1895, par M. le Dr Ollive, président..... I
Rapport sur les travaux de la Société Académique de la Loire-Inférieure pendant l'année 1895, par M. H. Glotin, secrétaire général XXVIII
Rapport de la Commission des prix sur le Concours de l'année 1895, par M. le Dr Guillon, secrétaire adjoint..... XLIV
Récompenses décernées aux lauréats de la Société Académique..... LXXII
Programme des prix proposés par la Société Académique de Nantes pour l'année 1896..... LXXIII
Extraits des procès-verbaux des séances générales et des conférences publiques pendant l'année 1895..... LXXVI
Liste des membres résidants. (Année 1896)..... LXXXI

Nantes, imp. L. Mellinet et Cie, place du Pilori, 5.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE.

La Société publie un journal de ses travaux, sous le titre d'*Annales de la Société Académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*. Ces Annales se composent des divers écrits lus à la Société ou à l'une des Sections. — La Société a le droit, après qu'une des Sections a publié un travail, de se l'approprier, avec le consentement de l'auteur. — Les Annales paraissent tous les six mois, de manière à former, à la fin de l'année, un volume de 500 pages in-8°.

Les *Annales* de la Société sont publiées par séries de dix années. — Le Règlement de la Société est imprimé à la tête du volume de chaque série, ainsi que la liste des membres résidants, classés par ordre de réception.

Le choix des matières et la rédaction sont exclusivement l'ouvrage de la Société Académique.

Le prix de la souscription annuelle est de :

5 francs pour Nantes ;
7 francs hors Nantes, par la poste.

Les demandes de souscriptions peuvent être adressées *franco* à MM. L. Mellinet et Cie, éditeurs et imprimeurs des *Annales*, place du Pilori, 5.